

B 7

4

221

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE



B 7

4
221

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

ÉLÉMENTS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

TOME III.

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

LIBRI

DONATI DAL

DOTTOR ANNIBALE GIULIONI

GIURISTA

Nato a Firenze il 7 febbrajo 1807
e morto il 1^o Dicembre 1885 in Firenze.

16 Maggio 1896

ÉLÉMENTS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE,
PAR L'ABBÉ MILLOT,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;
CONTINUÉS PAR M. MILLON,
PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES.

HISTOIRE ANCIENNE.
TOME III.



A PARIS,
CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON, N.^o 1.

1821.

B. 7. 4. 221

ÉLEMENS

D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

Depuis l'an de Rome 552 jusqu'en 620.

CHAPITRE PREMIER.

Guerres contre Philippe, roi de Macédoine, et contre Antiochus, roi de Syrie.

CINQ cents vaisseaux carthaginois livrés à Scipion, et brûlés à la vue de Carthage; cette puissance maritime réduite à l'état de ville.

Abaissement de Carthage.

duite à dix petites galères; tous les citoyens taxés pour payer un tribut hon-
teux; le fier Annibal forcé de souscrire
à l'abaissement de sa patrie; le souvenir
des anciennes défaites effacé par tant de
victoires; tel fut le fruit de la seconde
guerre Punique. Tout devait enorgueil-
ler Rome en augmentant son empire. Elle
reçut avec enthousiasme l'illustre vain-
queur, qui rapporta au trésor cent vingt
mille livres pesant d'argent. Son triom-
phe fut magnifique. Le surnom d'Afri-
cain était pour lui la récompense la plus
glorieuse.

Triom-
phe de Sci-
pion l'A-
fricain.

L'am-
bition de
Rome
s'accroît.

Dès-lors le génie ambitieux des Ro-
mains se développa librement. Mille obs-
tacles l'avaient contenue en Italie. C'est
un torrent qui va tout inonder, après
avoir rompu ses digues. Les victoires
passées inspiraient le désir de vaincre
encore; la passion des conquêtes était
enflammée par les conquêtes même; les
richesses acquises par la guerre offraient
les moyens de réussir dans de nouvelles
guerres. En de pareilles circonstances,
à peine un peuple modéré eût-il pu sus-
pendre le cours de ses entreprises; et
quel peuple fut moins modéré que les
Romains, lorsqu'il s'agissait d'agrandis-
sement?

Je supprime quelques expéditions contre les Gaulois en Italie et contre les Espagnols, qui par de fréquentes révoltes donnèrent de l'inquiétude sans arrêter les projets de l'ambition. De plus grands ennemis vont succomber. La Grèce et l'Asie vont s'ouvrir aux armes romaines. Il y avait peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avait conclu une paix générale, dans laquelle Rome avait fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avait secouru depuis les Carthaginois; il inquiétait les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyèrent des ambassadeurs à la république pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussitôt la guerre, car les Romains la désiraient. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne, le consul Sulpicius battit Philippe.

552.

Guerre
contre
Philippe
II, roi de
Macédoine.

Quintius Flaminius (ou Flamininus), proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près des Cynocéphales en Thessalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrain coupé et inégal, qui l'exposait trop à se rompre. La légion romaine, au contraire, par ses divisions et ses intervalles, avait ses mouvemens libres,

556.

Il est dé-
fait par
Flami-
nius et
soumis à
un tribut.

se formait avec promptitude, se portait légèrement partout. Dès qu'on put éviter le front de l'ennemi, l'attaquer en flanc, déranger son ordre de bataille, il fut hors d'état de disputer le terrain. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage.

Liberté
rendue en
apparen-
ce aux vil-
les grec-
ques.

Dans l'assemblée des jeux isthmiques, le proconsul publie un décret du sénat et du peuple romain, par lequel la liberté est rendue aux villes grecques qui étaient sous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire, on exalte ce peuple guerrier et bienfaisant, dont les exploits ont pour but la liberté des autres peuples. Joie stupide ! vaines louanges ! Nous verrons bientôt si la Grèce eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle était dans un état de langueur, avant de connaître le nom de Rome : ce nom fatal lui présageait une servitude prochaine.

Les Eto-
liens, et
Nabis, roi
de Sparte,
accusent
les Ro-
mains de
mauvaise
foi.

Les Etoliens, peuple de brigands intrepides qui avaient beaucoup contribué à la dernière victoire, accusaient déjà les Romains de mauvaise foi, parce qu'ils retenaient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bien-

tôt plus de sujet de se plaindre. Flaminus avait traité avec lui pendant la guerre : la guerre finie , il ne le regarda plus comme un allié ; il le poursuivit comme un tyran , voulut l'obliger de se dessaisir d'Argos , l'assiégea dans Sparte , lui prescrivit des conditions de paix , et le laissa en possession de son état , après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute , en voulant que chaque ville de la Grèce fût indépendante , et se gouvernât par ses propres lois , on prévoyait bien que toutes ces petites républiques divisées seraient un jour plus faciles à vaincre. Ce beau zèle pour la liberté des Grecs n'était au fond qu'un moyen de les assujettir , quand les circonstances le permettraient. Les Etoliens le prévirent , et appelèrent un défenseur.

Antiochus le Grand , roi de Syrie , cinquième successeur de Séleucus , fut l'ennemi qu'ils suscitèrent aux Romains. Annibal s'était réfugié à sa cour , persécuté par l'ambition inquiète de Rome ; car Rome avait demandé qu'on lui livrât ce héros , tandis qu'il travaillait à réformer les abus et à réparer les maux de sa patrie. Plus animé que jamais contre ses anciens ennemis , il eût peut-être vengé Carthage , si Antiochus avait eu pour lui toute la confiance dont il était digne.

561.

Antiochus , roi de Syrie , se déclara contre Rome ; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal.

Annibal conseillait à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, et de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout; tout réussit mal.

Sage politique de Rome, pour se ménager des ressources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique consommée, se ménageaient des ressources inépuisables. Leurs ambassadeurs agissaient en Asie et en Grèce. Ils inspiraient des soupçons contre Annibal; ils faisaient alliance avec Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale; ils s'assuraient de Philippe; de la ligue des Achéens, que l'illustre Philopémén soutenait encore glorieusement; ils entretenaient l'amitié des Grecs, à qui le nom seul de la liberté tenait souvent lieu de tout; enfin ils prenaient si bien leurs mesures, qu'on n'est point étonné de les voir parler en maîtres au puissant monarque de Syrie.

Etat du royaume de Syrie.

Ce royaume était encore le plus vaste démembrement de l'empire d'Alexandre, quoique déjà démembre lui-même, surtout par Arsace qui, depuis plus de soixante ans, avait fondé la monarchie des Parthes. Les Séleucides, en voulant subjuguier l'Egypte, avaient trop négligé les soins essentiels du gouvernement; et d'ailleurs en succédant à la puissance des Perses, ils en avaient pris

les mœurs efféminées. Rome était pour eux ce que les Macédoniens avaient été pour Darius. Presque toutes les révolutions de l'univers se ressemblent dans le principe.

Autant les Etoliens montrèrent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le superbe Antiochus fit-il connaître son penchant à la volupté. Il perdit dans l'île d'Eubée le temps que demandaient les affaires; il oublia bientôt à Chalcis l'objet même de son expédition. Là, éperduement amoureux d'une jeune fille, il l'épousa, s'endormit au sein des plaisirs, et laissa tomber la discipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le consul Manius Acilius marche à grandes journées; il court occuper le passage des Thermopyles; il envoie demander aux Etoliens du secours, car les troupes d'Asie n'arrivaient point. Les Romains arrivent. Caton, lieutenant du consul, qui avait été consul lui-même, gagne le haut du défilé, par le sentier qu'avaient pris autrefois Xerxès et Brennus; il fond sur les ennemis, les met en désordre; et Acilius achève la victoire. Antiochus se sauva avec cinq cents hommes. L'Eubée est reprise. Les Etoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuse défense. Philippe leur

562.

Mauvaise
conduire
d'Antio-
chus.

Les Ro-
mains for-
cent les
Thermio-
pyles, et
accablent
leurs en-
nemis.

enlève Lamia. Assiégés dans Naupacte, ils demandent et obtiennent une trêve, pour faire des soumissions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du sénat, qu'on ne leur expliquait point, eurent ordre de partir le même jour. C'est ainsi que les Romains voulaient donner la loi en despotes.

563.
L. Scipion avec son frère l'Africain va finir la guerre.

Un nouveau consul, L. Scipion, va finir la guerre, accompagné de son frère Scipion l'Africain. Ce grand homme avait demandé à servir sous lui. En passant chez le roi de Macédoine, ils lui remettent, au nom du peuple romain, le reste du tribut qu'il devait payer. On venait de lui rendre son fils Démétrius; et dans son humiliation, il se vit du moins récompensé de ses services. Antiochus tremblait d'autant plus en Asie, que la perte d'une bataille navale lui annonçait de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermine malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes et cinquante-quatre éléphants, il est entièrement vaincu près de Magnésie par le consul.

Antiochus est entièrement défait à Magnésie en Ionie.

Il fut jusqu'à Antioche, et envoie demander la paix.

Scipion l'Africain ne s'était pas trouvé à la bataille, soit qu'il fût malade réellement, ou qu'il le feignît, comme on l'a conjecturé, pour laisser toute la gloire à son frère. C'est lui qui déclara aux ambassadeurs la résolution du conseil. Il leur dit : « Que les Romains ne se laissent ni abattre par l'adversité, ni enfler par la fortune; qu'ils se contentaient, après la victoire, de ce qu'ils avaient demandé auparavant; qu'Antiochus eût à évacuer toute l'Asie en deçà du mont Taurus; qu'il payât tous les frais de la guerre, évalués à quinze mille talens; qu'il donnât vingt otages, etc. » Et de plus, il devait livrer Annibal et l'Étolien Thoas, afin de dissiper tout sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal s'enfuit, erra d'asyle en asyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumène.

Dure condition que lui imposent les Romains.

Annibal poursuivi par leur haine.

Les Rhodiens, qui avaient rendu de grands services, députèrent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Asie. Eumène, dont l'alliance n'avait pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'était

Comment les Romains récompensent les Rhodiens et Eumène, leurs alliés.

une matière bien délicate de délibération. La politique demandait qu'on favorisât les rois alliés ; la gloire exigeait qu'on traitât les Grecs d'Asie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumène et les Rhodiens ; le premier, en lui donnant la Licaonie, la Phrygie et la Mysie ; les autres, en leur adjugeant la Lycie, avec une portion de la Carie et de la Pisidie, et en assurant la liberté aux villes qui en jouissaient avant la défaite d'Antiochus. Il y avait de la grandeur à distribuer ainsi des provinces : il y en aurait eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avait affecté de le promettre. Rome éblouissait le monde, et ne combattait réellement que pour agrandir son empire.

Ils n'agissaient que par ambition.

CHAPITRE II.

Caton le Censeur. — Guerre contre Persée. — Injustices de l'ambition romaine, etc.

Les Romains commencent à se corrompre en Asie.

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples et austères se corrompirent bientôt,

par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûtèrent de la Vertu; la semence des malheurs germa au sein de la fortune. Faut-il que tous les peuples se ressemblent à cet égard ?

Si quelqu'un avait pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux M. Porcius Caton, personnage consulaire, zélé partisan des travaux rustiques et de la frugalité, ennemi de toute espèce de luxe ; mais dont l'économie était taxée d'avarice, et dont le caractère dur et l'esprit ardent ne connaissaient point les justes bornes de la sagesse.

Sévérité
excessive
de Caton
le Cen-
seur.

Il s'était opposé avec une extrême chaleur, en 548, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettait pas aux dames romaines plus d'une demi-once d'or en ajustemens, et qui leur interdisait les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avait été faite lorsqu'Annibal menaçait Rome et ravageait l'Italie. Dès que la paix fut conclue avec Carthage, le motif de la loi ne subsistant plus, les femmes employèrent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives sanglantes de Caton, alors consul, elles réussirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel à leur sexe, ne dégénérait pas encore en

Son zèle
pour la loi
Oppia,
contre la
parure des
dames.

faute ruineux. Les dames réclamaient seulement leur ancien état; elles voulaient être distinguées du peuple, elle voulaient faire usage de leur aisance. Caton prévoyait les fruits du luxe : il en prédit les abus et les excès pernicieux; mais n'y avait-il pas des moyens plus doux pour les prévenir? et pouvait-il espérer qu'en devenant riche, on vivrait toujours comme lorsqu'on était pauvre?

Raisons
que son
collègue
lui oppose

Valérius, son collègue, lui répond sagement dans Tite-Live, qu'il y a deux sortes de lois; les unes établies pour une utilité générale et perpétuelle : on ne les doit jamais abroger à moins que l'expérience n'en ait démontré les inconvénients, ou qu'elles ne soient devenues inutiles; les autres, nées des conjonctures et des besoins particuliers, variables par conséquent, comme le gouvernement d'un vaisseau varie dans le calme et dans la tempête. Il ajoute que les femmes ne pouvant exercer les magistratures, les sacerdoces, jouir des avantages du commandement et du triomphe; la propriété, la parure sont leur partage et en quelque sorte leur règne domestique : légère satisfaction qu'on ne doit pas leur envier; qu'elles ne dépendront pas moins de leurs maris après l'abolition de la loi Oppia; qu'ils doivent les traiter comme des com-

pagnes, non comme des esclaves, et souhaiter qu'elles les regardent comme de tendres époux plutôt que comme des maîtres impérieux. Caton fut sourd à tous ces raisonnemens, moins par vertu que par humeur.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions, ni à la manière dont il l'exerça. L'Africain essuya les premiers coups. Deux tribuns, suscités par Caton, l'accusent devant le peuple, entr'autres articles, de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illustre accusé comparait, déchire ses comptes, et dédaignant de se justifier : *A tel jour qu'aujourd'hui, dit-il, j'ai vaincu Annibal et Carthage, suivez-moi au capitolé, Romains ; allons y remercier les dieux.*

566.

Il fait accuser indigne-ment Scipion l'Africain.

Toute l'assemblée le suit et laisse les accusateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, se retira dans une maison de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il possédait un mérite presque inconnu dans sa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité et des lettres. Assez sage pour se suffire à lui-même dans la retraite par l'étude et la modération ; il avait coutume de dire : *Je ne suis jamais moins oisif que lorsque je*

n'ai point d'affaires, et jamais moins seul que lorsque je suis sans compagnie. On doit le regarder comme le principal modèle qui perfectionna les Romains.

Il fait
condam-
ner injus-
tement
Scipion
l'Asiati-
que.

Après sa mort, Caton poursuivit avec la même animosité son frère d'Asiatique, et lui suscita les mêmes accusateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une grosse amende, comme ayant reçu de ce prince des sommes immenses, pour lui procurer une paix avantageuse. On saisit tous ses biens; on n'y trouva aucun vestige de corruption : ils ne suffisaient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accusé fut reconnue dans la suite, et l'on répara cette injuste condamnation. Sempronius Gracchus, quoique tribun du peuple, avait défendu courageusement les deux frères. Il en fut récompensé par son mariage avec la célèbre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ses enfans jouer un grand rôle dans la république.

Il passe
les bornes
dans sa
censure.

Caton flattait le peuple en exhalant, sous le masque d'un zèle rigide, l'amertume de son fiel et de ses haines personnelles. Elevé à la censure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique sa conduite secrète ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un sénateur, unique-

ment pour avoir baisé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'ordre des chevaliers, où il était entré après sa disgrâce, et le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avait porté quelque ornement superflu. Par-là il en imposait à la populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs, qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante-quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût l'inexorable censeur, le préjugé populaire lui servait plus que son mérite. C'est par-là que les enthousiastes règnent sur la multitude.

Par-là il se rend agréable au peuple

Du reste, on avait déjà besoin de violens remèdes contre la corruption des mœurs. En 517, deux ans avant la censure de Caton, les consuls découvrirent une société formée en divers endroits, qui, sous prétexte des bacchanales, fête consacrée à Bacchus, se livrait aux désordres les plus honteux. Probablement de faux rapports avaient exagéré le mal; car toutes les assemblées nocturnes, dans les siècles d'ignorance, ont fait naître de semblables accusations trop légèrement

Découverte d'une société de débauche.

admises. Environ sept mille personnes de l'un et de l'autre sexe, furent impliquées dans cette affaire. On en punit de mort un grand nombre : les autres prirent la fuite ou se tuèrent eux-mêmes. L'abolition des bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

L'ambition de Rome couverte de belles apparences.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition se développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie : *La victoire est glorieuse, quand elle se borne à dompter un ennemi ; mais elle devient odieuse, quand elle opprime des malheureux.* Il fallait pratiquer une maxime si équitable. Rome n'essuierait pas le reproche de n'avoir souvent montré de la modération, que par des intérêts politiques, et d'avoir cherché des prétextes pour subjuguier les peuples même dont elle se montrait amie. La suite de l'histoire n'est, pour ainsi dire, que le tissu de ses injustices, plus ou moins colorées.

Mouvements de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains.

Un nouvel orage se forma sur la Macédoine. Philippe était mort depuis quelques années, haïssant toujours les Romains, sans pouvoir effacer la honte de ses défaites. Il avait fait mourir son fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en

otage. Ce fut le fruit d'une accusation calomnieuse de Persée, son fils naturel, jaloux de Démétrius, et qui brûlait d'enlever à ce jeune prince très-estimable la couronne qui devait lui appartenir. Après un crime si noir, Persée ayant succédé à Philippe, se livra imprudemment à sa haine contre les Romains. Il faisait des préparatifs, il remuait dans la Grèce. Eumène en avertit Rome, et la guerre fut résolue. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs, pour offrir toutes les satisfactions qu'on exigerait. Le sénat répondit qu'un consul allait se rendre en Macédoine, et que le roi pourrait traiter avec lui sur les lieux, s'il avait de bonnes intentions. On ne voulait traiter que les armes à la main.

582.

On lui
déclare la
guerre.

Le consul Licinius Crassus arrive bientôt. Le roi ayant remporté sur lui une victoire, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son père avait reçues. Ici, la fermeté romaine se fait admirer. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des Romains. Une constance opiniâtre et inflexible triomphait de tout à la longue. Ce prince d'ailleurs, avare, timide et cruel, ne

Les Ro-
mains,
quoique
vaincus,
veulent
lui faire la
loi.

savait ni s'attacher des alliés, ni se rendre formidable à ses ennemis.

585.

Paul-
Emile le
fait pri-
sonnier.

Deux autres consuls ne réussirent pas mieux que Licinius; enfin la quatrième année de la guerre, les Romains eurent pour général l'homme le plus digne de la terminer. C'était Paul-Emile. Depuis long-temps il vivait dans la retraite, bornant ses soins à l'éducation de ses enfans. Le vœu public le rappela aux honneurs. Devenu consul, il s'instruisit parfaitement de l'état des choses, et combina tout avant d'agir. L'exécution répondit à sa prévoyance. Il y eut une bataille décisive à Pydna en Macédoine. La phalange macédonienne fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à mesure qu'elle se dérangeait par ses mouvemens, unique moyen de la rompre. Persée prit la fuite. Abandonné de ses sujets, il se livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe; et il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fussent déclarés libres.

La Macé-
doine est
soumise.

Sagesse
et vertu
de Paul-
Emile.

On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainsi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion Nasica lui conseillant de livrer bataille plutôt qu'il ne convenait,

et lui représentant qu'on imputait ses délais à lâcheté : *Je parlais comme vous à votre âge*, répondit-il ; *au mien , vous agirez comme moi*. Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état : il ne porta dans sa maison qu'une gloire immortelle : Cicéron lui donne cet éloge, et ne pouvait mieux le louer. La mort lui enleva tout d'un coup deux de ses fils. Haranguant ensuite le peuple, il témoigna qu'il se soumettrait à ce malheur, pourvu que les dieux daignassent épargner à la république les maux dont tant de prospérités la menaçaient. Sentiment d'un sage, qui sait combien le poison de la fortune est funeste non-seulement aux particuliers, mais aux sociétés et aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ses victoires. Paul-Emile avait amené d'Athènes le philosophe Métrodore. Il lui confia l'éducation de ses enfans. Peu de temps après, trois autres philosophes, en particulier le célèbre Carnéade, parurent à Rome, envoyés par les Athéniens en qualité d'ambassadeurs. Ils y répandirent les premières idées de philosophie, et ce fut une espèce de scandale qui exerça le zèle inexorable de Caton.

Philosop-
hes grecs
à Rome.

La Grèce sentit bientôt la pesanteur du joug romain. Les farouches Etoliens

Les Eto-
liens su-
bissent la

loi et sont
soumis au
tribut.

avaient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étaient obligés à marcher toujours sous les ordres des généraux de la république ; à ne secourir jamais ni ses ennemis, ni ceux de ses alliés ; et à payer cinq cents talens dans un espace de six ans. C'était une punition de leurs entreprises. Mais Rome voyait encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui seule maintenait un reste de liberté.

Après la
mort de
Philopé-
men, la
ligue des
Achéens
n'est plus
ménagée.

Philopémen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, venait de mourir. Moins modéré qu'Épaminondas son modèle, il avait forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les lois de Lycurgue, et commis beaucoup de violences. Pris et empoisonné par les Messéniens rebelles, il avait laissé les Achéens sans chef capable de les soutenir. Dans cette circonstance, le sénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, disperse les citoyens qu'il soupçonne, et prépare ainsi l'assujettissement total de la Grèce. La ruine de Persée présageait son infortune ; car il ne restait plus de barrière contre l'ambition de ces avides conquérans.

Bassesse
de Prusias
à Rome.

Déjà leur orgueil regardait les rois avec mépris ; et la bassesse intéressée des rois semblait justifier un orgueil si outrageant. Après la défaite de Persée,

Prusias, roi de Bithynie, vint faire sa cour aux Romains : il parut dans une humble posture près de la porte du sénat, en baisa le seuil, et s'écria : *Je vous salue, dieux sauveurs!* Cette démarche tendait à obtenir quelques grâces : en effet, il les obtint. * Polybe déclare qu'il aurait honte de rapporter le discours de ce prince aux sénateurs, tant il le jugeait indigne de la royauté, et peut-être capable d'humilier le sénat. Une basse et servile adulation déshonore ceux qui la goûtent, autant que ceux qui l'emploient. Eumène, roi de Pergame, était en chemin pour venir à Rome. Une conduite équivoque l'avait rendu suspect dans la guerre de Macédoine. On ne voulait pas le recevoir ; on ne voulait pas l'offenser ouvertement : on défendit par un décret à tous les rois d'entrer dans la ville, sous prétexte des dépenses qu'ils occasionnaient à l'état.

Mais rien ne décèle mieux le caractère des Romains, que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit au nom du sénat à Antiochus Épiphane, usurpateur du trône, de faire des conquêtes

Conduite
despoti-
que des
Romains
à l'égard
de la Sy-
rie.

* Ce vil souverain fut détrôné par son fils Nicomède, qu'il avait voulu faire mourir, et qui le fit assassiner.

en Egypte ; défense d'autant plus hardie , que le succès de la guerre de Macédoine était encore incertain. Ayant tracé un cercle autour du monarque. *Avant que sortir de ce cercle*, lui dit-il ; *rendez réponse au sénat*. Antiochus répondit qu'il obéirait. Il envoya des ambassadeurs à Rome , auxquels on dit fièrement *qu'on le félicitait d'avoir obéi*. Après sa mort en 589 , les Romains exclurent du trône Démétrius , l'héritier légitime , en faveur d'Antiochus Eupator ; fils d'Epiphane , dont l'enfance ne pouvait gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens , ils déclarèrent Eupator pupille de la république ; et envoyèrent trois membres du sénat pour gouverner en qualité de ses tuteurs , avec ordre d'affaiblir le royaume tant qu'ils pourraient. Rome aspirait évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

CHAPITRE III.

Troisième guerre Punique. — Les Romains détruisent Carthage, Catinthe et Numance.

DEPUIS quelque temps, le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains et sûr de leur protection, avait usurpé des terres sur les domaines de Carthage. Elle porta ses plaintes au sénat : on envoya de Rome des commissaires, pour terminer le différend. Caton en fut un. A son retour, il exagéra les forces des Carthaginois, il les accusa d'armer contre la république, et ne cessa de crier qu'il fallait détruire Carthage : c'était comme le refrain de tous ses discours. Scipion Nasica, plus modéré et plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes; Nasica lui-même, qui venait de finir leur querelle en médiateur, ayant été exposé aux insultes de la populace de Carthage; la guerre s'étant rallumée entre Masinissa et ce peuple, il était impossible que

Les différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre punique.

Rome ne saisît pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

604. Elle y avait envoyé de nouveaux ambassadeurs en apparence pour y rétablir la paix ; mais réellement pour tirer parti des conjonctures. C'était depuis longtemps la politique du sénat , toujours impénétrable dans ses vues secrètes malgré le nombre des sénateurs , et toujours tendant à l'exécution par les voies les plus sûres. Ses commissaires allaient partout , sous prétexte de terminer les différends , d'examiner les affaires , de réparer les torts , de défendre l'humanité et la justice : autant de ministres adroits , qui épiaient des occasions , qui observaient les moyens d'assujettir les peuples et les souverains. Masinissa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils , Gulassa , livra au massacre la plupart de ceux qui avaient mis bas les armes. Alors les ambassadeurs levant le masque , déclarèrent la guerre aux vaincus. Conduite odieuse , suivie de procédés encore plus infâmes.

On les désarme , sous prétexte de paix. Les Carthaginois effrayés s'abaissent à d'humbles soumissions. Après avoir exilé Asdrubal , comme l'auteur de la guerre , ils offrent de se reconnaître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté , pourvu qu'ils fassent

ce qu'exigeront les consuls, et qu'ils envoient trois cents otages. On se livre à la joie, comme s'il n'y avait plus rien à craindre; on envoie les otages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcius et Manilius arrivent cependant, à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions et se plaindre de cet appareil de guerre.

» Vous êtes sous la protection de Rome,
» leur disent les consuls; les armes dont
» vos magasins sont pleins vous deviennent inutiles : apportez-les pour preuve
» de la sincérité de vos sentimens. » En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes. *Rome se charge de vous défendre ; obéissez.* Cette réponse ne permettait aucune réplique. On obéit.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes et de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devait être détruite; qu'ils eussent à en sortir; qu'ils pouvaient s'établir ailleurs, mais sans fortifications et seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le déses-

On leur ordonne d'abandonner leur patrie

Le désespoir leur rend le courage. Le peuple massacre les sénateurs dont l'avis avait fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en ateliers ; l'or et l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer et au cuivre ; les femmes sacrifient leurs ornemens ; elles coupent même leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut et sont repoussés ; leur flotte est réduite en cendres par des brûlots.

Scipion Emilien rappelle de son exil, aurait taillé en pièces l'armée consulaire, si elle n'avait eu pour défenseur Scipion Emilien, fils de Paul-Emile, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égalait le mérite. Ce héros, avec trois cents cavaliers, couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passaient une rivière en présence de l'ennemi victorieux. Ses exploits et sa conduite arrachèrent des éloges au vieux Caton, qui n'avait encore loué personne. Caton déchargea sa bile sur les autres officiers. S'il n'avait loué personne jusqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable ?

C'était à Scipion à finir une guerre si importante. Quoiqu'il n'eût que trente-sept ans, que la loi Villia eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le consulat, non-seulement on le fit consul, mais sans le faire tirer au sort, selon l'usage, on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce choix. Le siège est poussé avec plus de vigueur et de génie, on entreprend une digue pour fermer le port. Les Carthaginois s'en moquent, tant l'ouvrage leur paraît impossible; mais le voyant avancé, ils entreprennent d'ouvrir un autre passage à la mer, en perçant une péninsule, et cet ouvrage plus difficile que le premier est exécuté. Si leur flotte était sortie à temps pour surprendre celle des Romains, ils l'auraient infailliblement détruite. Ils ne purent combattre que deux jours après : on s'était préparé; la victoire fut indécise. Carthage resta bloquée pendant l'hiver. Néphérit, ville voisine, d'où elle tirait des secours, succomba; les troupes du dehors furent taillées en pièces, la disette ne laissa plus d'espérance. Alors les Carthaginois offrirent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargnât leur ville. Scipion le refusa, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à l'ambition cruelle de sa patrie.

606.

Il est chargé de la guerre en qualité de consul.

607.
Il prend
et détruit
Carthage

Par le moyen d'une fausse attaque , les Romains s'emparèrent d'une porte : ils avancent , ils mettent le feu aux maisons , ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme , plus courageuse , transportée de fureur , l'accable de reproches , poignarde ses enfans , et se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage. Scipion obéissant avec regret aux ordres du sénat , la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix - sept jours. Un triomphe magnifique et le surnom d'Africain couronnèrent l'expédition du proconsul ; car son année de consulat était finie. Il avait été secondé dans cette guerre par son ami Lélius , fils de l'ami du premier Scipion l'Africain , et par l'historien Polybe , digne d'écrire ses exploits. * Scipion dit à ce dernier une parole bien remarquable. Gémissant sur les débris de Carthage , il récita deux vers d'Homère , qui annoncent d'avance la destruction de Troie : Polybe lui demandant quelle

Lélius
et
Polybe.

* Il était fils de Lycortas , qui avait gouverné avec gloire la ligue des Achéens. Instruit par son père dans la politique , par Philopémén dans la guerre , il pouvait rendre de grands services à Scipion.

application il en faisait ; il répondit qu'il craignait pour sa patrie le même revers de fortune. Ce grand homme prévint peut-être que la ruine de Carthage ébranlerait les fondemens de Rome , et serait une des causes de sa chute ainsi que de son énorme puissance.

A la vue d'une ville si florissante en proie au carnage , ensevelie dans les flammes , quelques reproches que méritent les Carthaginois , on ne peut retenir une juste indignation contre les Romains. Ce qui révolte surtout la nature , c'est de les voir consacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils dévouaient solennellement leurs ennemis aux dieux infernaux , et Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça est singulière : *O redoutable Pluton , lâchez contre les Carthaginois la terreur et la vengeance. Que les nations et les villes qui ont pris les armes contre nous , soient détruites. Je vous dévoue , ô Furies , tous les ennemis de ma république , en mon nom , et au nom du sénat et du peuple de Rome.* Il suffisait donc de se défendre de la tyrannie romaine pour devoir être victime des dieux ! De pareilles imprécations augmentaient sans doute l'ardeur et la confiance du soldat : mais combien ne

Les
Romains
consa-
craient
par la re-
ligion les
fureurs de
la guerre.

Impréca-
tions con-
tre les en-
nemis de
la Répu-
blique.

devaient-elles pas coûter au cœur d'un homme sensible !

Carthage devait succomber tôt ou tard ; pourquoi. Montesquieu a parfaitement développée les causes de la supériorité de Rome sur Carthage. Je citerai seulement une ou deux de ses réflexions. « Carthage, » dit-il, qui faisait la guerre avec son » opulence contre la pauvreté romaine , » avait par cela même du désavantage : » l'or et l'argent s'épuisent ; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais. Les Romains étaient ambitieux par orgueil , » et les Carthaginois par avarice ; les uns voulaient commander , les autres voulaient acquérir, et ces derniers, » calculant sans cesse la recette et la dépense, firent la guerre sans l'aimer... » Ce furent les conquêtes même d'Annibal, qui changèrent la face de cette guerre. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces : elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces. » Ajoutons qu'un peuple de soldats doit vaincre un peuple de marchands.

Sa ruine
funeste
aux Romains.

Malgré l'autorité de Caton, de ce farouche censeur, qui voulait la ruine de Carthage en déclamant contre les vices, Salluste et d'autres historiens re-

gardent cet événement comme l'époque de la ruine des mœurs. Rome trouvait un frein dans la crainte d'une puissance rivale : dès qu'on cessa de la craindre, on s'abandonna aux passions. Trop de puissance enivre ; et il n'est guère possible à un peuple d'être sage, lorsque rien ne l'empêche d'être vicieux.

La même année vit la ruine de Corinthe, et l'anéantissement de la liberté en Grèce. Rome, dont la modération trompeuse dégénérait en une sorte de despotisme, quand les circonstances lui permettaient d'opprimer ceux qu'elle caressait d'abord, s'était fait une politique d'entretenir la division parmi ces peuples, de favoriser les traîtres qui la servaient, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, et de prendre insensiblement le même empire, que si elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre.

Rome
veut as-
servir la
Grèce.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avait ménagés, tant qu'ils étaient nécessaires. On cherchait à les dompter, parce qu'on ne craignait plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Persée, avaient successivement entrepris la conquête de ce royaume, et avaient été vaincus sans peine. Le préteur Métellus, tranquille

Les
Achéens
prennent
les armes,
et sont
vaincus.

de ce côté-là , tourna ses armes contre les Achéens , que deux chefs violens , Critolaüs et Diéus , entraînaient au précipice. Métellus les défit. Le consul Mummus acheva la guerre par le sac et la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cent cinquante ans , et l'une des plus florissantes de l'Europe. La Grèce, sous le nom d'Achaïe, fut réduite en province romaine.

Mum-
mus dé-
truit
Corinthe.

La Grèce
est pro-
vince ro-
maine.

Rome s'enrichit et se décora de nouvelles déponilles. Les chefs - d'œuvre de l'art , qu'on y transporta , y firent naître le goût , que la corruption des mœurs suivit de près. Paternulus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummus. Ce général chargeant des entrepreneurs du transport de ce qu'il y avait de plus précieux et de plus beau à Corinthe, leur déclara que si quelque ouvrage de peinture ou de sculpture venait à se perdre ou à se gâter, ils en fourniraient un pareil à leurs dépens. L'historien ne balance point à préférer , pour l'intérêt de la république, cette ignorance grossière au raffinement de son siècle. Mummus, aussi désintéressé que vaillant , ne garda rien pour lui des richesses et des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux arts eût poli ses mœurs et celles

Les chefs-
d'œuvre
transportés à Ro-
me , y in-
trodui-
sent le
goût des
arts.

Si les Ro-
mains
avaient eu
ce goût
plutôt, ils
auraient

de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes et au massacre ? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe : c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils sont entre les extrêmes, vertueux avec politesse, polis et éclairés sans corruption !

Avant la fin de la guerre punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avait soulevé différens peuples contre Rome. Il voulait les affranchir d'un joug odieux ; il voulait fonder par ses victoires un état indépendant : il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assurait le pays dont il était en possession : tout le reste de l'Espagne était abandonné à ses oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, et engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Un crime en amène un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douero. Ils violent deux traités conclus avec elle ; ils s'en font

commis
moins de
barbaries

613.
Perfidie
des
Romains
en
Espagne,
à
l'égard
de
Viriathe.

Ils violent
deux traités
faits
avec Nu-
mance.

Scipion
Emilien
est
envoyé
contre les
Nu-
mantins.

620.
Il détruit
leur ville,

détester comme des ennemis sans foi et sans justice. Les Numantins prennent le parti de défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avait besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage trouva encore des difficultés dignes d'exercer et son courage et ses talens. La mollesse, le goût des plaisirs avaient corrompu les troupes : il les soumit à la sévérité de l'ancienne discipline. Résolu de prendre la ville par famine, il employa pour cet effet la science militaire, qui souvent réussit mieux que la valeur. Enfin il réduisit Numance à l'extrémité, et déclara qu'il ne recevrait aucune proposition, si les habitans ne lui livraient la ville, leurs armes et leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée ; mais on verra les Espagnols faire de nouveaux efforts pour briser le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une injuste politique, fournirent des alimens aux passions dont Rome sera

bientôt la victime. Elle devait venger le monde, en se déchirant elle-même. Avant que de suivre la chaîne des événemens , observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.

CHAPITRE IV.

*Observations sur la milice, les mœurs,
les finances et la littérature des
Romains.*

VOICI une réflexion importante de Montesquien : « Nous remarquons au-
» jourd'hui que nos armées périssent
» beaucoup par le travail immodéré des
» soldats ; et cependant c'était par un
» travail immense que les Romains se
» conservaient. La raison en est , je
» crois , que leurs fatigues étaient con-
» tinuelles ; au lieu que nos soldats pas-
» sent sans cesse d'un travail extrême à
» une extrême oisiveté , ce qui est la
» chose du monde la plus propre à les
» faire périr. On accoutumait les soldats
» romains à aller le pas militaire, c'est-
» à-dire , à faire en cinq heures vingt
» milles , et quelquefois vingt-quatre.
» Pendant ces marches , on leur faisait

Force
et
exercices
des
soldats
romains.

Leurs
marches.

» porter des poids de soixante livres.
 » On les entretenait dans l'habitude de
 » courir et de sauter tout armés ; ils pre-
 » naient dans leurs exercices des épées ,
 » des javelots, des flèches d'une pesan-
 » teur double des armes ordinaires, et
 » ces exercices étaient continuels * . »
 Est-il étonnant que de tels soldats , sous
 une discipline sévère, aient remporté
 tant de victoires ?

Leurs
légions.

La constitution des légions était excel-
 lente : elle réunissait la légèreté et la
 force. Dans les combats, on lançait d'a-
 bord le *pilum*, javelot de six pieds ;
 armé d'une longue pointe d'acier : l'effet
 en était terrible à dix ou douze pas de
 distance. On fondait ensuite sur l'ennemi
 l'épée à la main, épée courte, pointue,
 à deux tranchans. La victoire se dispu-
 tait rarement contre les Romains.

On avait
toujours
des
soldats
dans
le besoin.

D'ailleurs, les ressources militaires de
 Rome paraissent inépuisables. Quelque
 temps avant la seconde guerre Punique,
 étant attaquée par les Gaulois, elle pou-
 vait, selon Polybe, armer sept cent
 mille hommes d'infanterie, et soixante
 et dix mille chevaux. Après la défaite de
 Cannes, elle eut bientôt des armées nom-

* Voyez Végèce, l. 1.

breuses. Tout était soldat. Cependant la guerre avait enlevé tant de citoyens, qu'il fallut créer cent soixante-sept nouveaux sénateurs, pour rendre le sénat complet.

Les principes et les sentimens des Romains tendaient à les rendre invincibles. Une sorte d'enthousiasme rendait les Romains invincibles.

» Il n'y a rien de si puissant, dit l'illustre auteur déjà cité, qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone ; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction. » En effet, une sorte d'enthousiasme permanent fut l'âme des entreprises et la force de l'état.

On a vu combien les récompenses et les punitions militaires avaient servi, dès les premiers temps, à maintenir la discipline, et à enflammer les courages. Les unes et les autres étaient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines affectives, la bastonnade, la mort, rien n'était plus efficace que la honte et l'infamie. Toutes sortes de récompenses, couronnes de toute espèce, triomphe, ovation, * dépouilles *opimes*, tiraient

Récompenses et punitions militaires

* L'ovation était un triomphe moins pom-

leur prix de l'honneur qu'elles procuraient; et lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur (effet naturel des grandes conquêtes), ce fut le signe infailible d'une prompte décadence.

La loi
Porcia
éleva les
sentimens
du
citoyen
sans
affaiblir
la
discipline

Pendant la seconde guerre Punique, la loi Porcia avait défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes lois, devait élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendait point aux armées, où les généraux conservèrent le droit de vie et de mort. Ainsi la discipline militaire se soutint dans toute sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres absolus de ses généraux, le Romain avait cette élévation d'ame, qu'inspire la liberté. Rendu à ses foyers, il ne sentait plus que l'empire bienfaisant des lois, à moins que les lois même ne fussent le jouet de l'ambition et de la discorde.

La pureté
des
mœurs
augmentait
la po-
pulation

Une des principales causes de la prospérité de Rome, quoique les auteurs n'en parlent guère, c'est la population,

peux, décerné pour des victoires moins importantes, moins décisives que celles qui procuraient le grand triomphe.

que produisaient la pureté des mœurs et la sainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre Punique, les censeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous un serment de se marier, et de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les anciennes lois. Carvilius, qui aimait sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens à mesure que les mœurs se corrompirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

Premier divorce dans le sixième siècle de Rome.

Contrats de mariage.

Il est singulier qu'on trouve dans tous les siècles plusieurs vestales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, et que dans l'espace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condescendance des lois. C'est que d'une part, les vestales étaient trop exposées à la plus dangereuse des tentations; et que de l'autre, l'union conjugale était cimentée par les bonnes mœurs.

Plusieurs vestales manquaient à leur vœu.

Jusqu'au temps où Paul-Émile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, et en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avaient

Les citoyens ne payèrent plus de tribut après.

l'assujettissement
de la Macédoine.

toujours payé le tribut, qui se réglait au cens selon les fortunes : on y ajoutait quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce temps jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retirait des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie et sur les provinces, faisaient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre Punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, et fut nommé pour cette raison *Salinator*.

Mines
d'Espagne, butin des généraux ;
tributs des nations étrangères

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employait quarante mille hommes, du temps de Polybe, à celles qui étaient dans le voisinage de Carthagène ; et en tirait chaque jour deux cent cinquante mines attiques (plus de quatre talens). Le butin qu'apportaient les généraux, augmentait sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencèrent les fraudes et les vexations des publics, les concussions de magistrats : alors les richesses particulières introduisirent dans les maisons le luxe, la somptuosité, des besoins nouveaux et factices, des désordres qui sappèrent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avait raison de dire, au sujet de deux consuls

qui briguaient le département de l'Espagne, pendant la guerre de Viriathe en 609 : *Je pense qu'il faut les exclure tous deux ; l'un, parce qu'il n'a rien ; l'autre, parce qu'il n'a jamais assez.*

La ville fut pavée pour la première fois après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étaient écoulés, sans qu'on eût aucune mesure du temps. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire : Scipion Nasica, plus de cent ans après, fit connaître les clepsydres, qui servaient à mesurer les heures, le jour et la nuit, par l'écoulement de l'eau. Tout était dans une espèce d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine consistait en recette de familles, lorsqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainsi que la chirurgie, au temps du siège de Sagonte par Annibal.

Ennius, le premier poète, ami de Scipion l'Africain, composa l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Névius, son contemporain, fit la même chose sur la première guerre punique. C'étaient de faibles rayons du génie qui devait produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poésie cultivée avant la prose, et consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satire n'était que rusticité. Fabius Pictor, con-

Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle.

Premiers poètes.

sul l'an de Rome 485, avait écrit sur l'histoire romaine; mais nous ne connaissons point son ouvrage, moins digne sans doute du nom d'histoire, que de celui de mauvaise chronique.

Le goût
des lettres
s'introduit.

Rome s'éclaira, se polit le goût et les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute et Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. L'un a plus de cette *force comique*, de ce sel piquant et âcre d'Aristophane. L'autre transporta l'atticisme de Ménandre dans un terroir, où il n'était né, pour ainsi dire, avant ces deux poètes, que des ronces. On prétend que Scipion Emilien et Lélius partagèrent avec lui la composition de ses pièces. C'est un éloge pour eux et pour Térence : c'est une preuve qu'il fut honoré de leur amitié, et qu'il profita de leurs conseils. L'historien Polybe, le philosophe Pénitius, accompagnaient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déjà l'amour des belles-lettres, de la philosophie, des sciences, diminuait la rouille de férocité, que les Romains avaient reçue de leurs ancêtres. Mais la nation en général, accoutumée au sang par des guerres continuelles, fit toujours ses délices des combats d'athlètes et de gladiateurs; de ces combats inhumains où l'on voyait des malheureux, tantôt égorgés les uns par les autres, et

se piquant de mourir dans une posture décente, tantôt déchirés par des bêtes féroces, s'ils avaient le malheur de ne pouvoir les terrasser. Le peuple aimait mieux voir des hommes aux prises avec des ours, que d'écouter les belles pièces de Térence. C'était beaucoup qu'un nombre de citoyens choisis commençassent à goûter la littérature, à sentir les avantages qu'elle pouvait procurer.

Caton le Censeur s'en plaignit amèrement. Quoiqu'il fût lui-même historien et orateur, il se déchaîna contre les Grecs dont on allait prendre les leçons. On chassa par un décret ces rhéteurs et ces philosophes, qu'il représentait comme dangereux, et qui l'étaient réellement lorsqu'ils n'apprenaient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avaient à gagner que des erreurs et des vices.

Caton
déclame
contre les
rhéteurs
et les phi-
losophes.

Mais qu'est-ce que Caton pouvait craindre des vrais philosophes, des gens de lettres dignes de ce nom ? Rome ne devait-elle pas gagner infiniment à s'instruire ? n'avait-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse et plus humaine ? n'avait-elle pas besoin de connaître la nature, de s'affranchir des préjugés, de

La litté-
rature
était ce-
pendant
très-utile.

chercher des secours dans la physique l'astronomie, la géométrie, dans toutes les sciences? n'avait-elle pas besoin des charmes de la littérature, pour adoucir son caractère, et pour servir de modèle aux nations, après en avoir été la terreur? Les deux Scipions vainqueurs de Carthage ne valaient-ils pas les anciens héros, qui ne connaissaient que la guerre et la charrue? Et les Varron, les Cicéron, les Virgile, les Horace, et tant d'autres, auraient-ils illustré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ses généraux, si les maximes du farouche censeur, avaient toujours prévalu?

Ce n'est
point
à elle
qu'on doit
attribuer
la cor-
ruption.

Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même temps que la littérature y fleurira. Mais la corruption fut le fruit de sa grandeur, de son opulence; et la littérature, loin d'être la cause du mal, pouvait y apporter du remède. Il en est de l'abus des lettres, comme de celui de la religion: c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien. Qu'on imagine les Romains, devenus maîtres des plus riches contrées, comme les Tartares dans l'Inde, et conservant toujours leur ignorance: ils auraient certainement changé de mœurs, ils auraient contracté tous les vices de la richesse; et de quels avantages n'au-

raient-ils pas été privés par leur ignorance même ?

Il nous reste de Caton un ouvrage sur les choses rustiques (*De re Rusticâ*). C'est un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'agriculture. Mais si l'auteur avait moins haï la littérature des Grecs, son livre eût été vraisemblablement meilleur. Il se repentait, disait-il souvent, de trois choses : d'avoir passé un jour *sans rien apprendre*, d'avoir confié son secret à sa femme, et de s'être embarqué lorsqu'il pouvait voyager par terre. Comment, avec un si grand désir d'apprendre, se déclarait-il ennemi des sciences étrangères ? Il outrait tout : la vraie sagesse n'outré jamais rien.

Remar-
ques sur
Caton.

Une chose admirable, et commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fût magistrat, guerrier, juge et général, habile dans le barreau et dans le gouvernement, homme d'état et homme de lettres ; qu'il pût se signaler et se rendre utile en tout genre. Quels hommes ! que leur éducation devait être différente de la nôtre ! quelle étroite sphère resserre aujourd'hui les talens ! Il faut se transporter sur le théâtre d'une grande république, pour concevoir toute l'énergie dont ils sont capables.

Un Ro-
main se
signalait
en tout
genre.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES DEUX GRACCHUS.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

*Depuis l'an de Rome 620, jusqu'en
665.*

CHAPITRE PREMIER.

Tribunat de Tibérius et de Caius Gracchus, etc.

LES querelles entre le sénat et le peuple avaient été suspendues par les guerres étrangères; mais le principe qui les avait excitées, subsistait encore; et quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en était pas moins à plaindre. Il l'était d'autant plus, qu'on préférait les esclaves pour la culture des

Etat mal-
heureux
du peu-
ple; sour-
ce de dis-
pute avec
le sénat.

terres, que la populace refluaît à Rome, y portait son oisiveté, y croupissait dans la bassesse qui suit la misère, et ne pouvait guères y conserver des restes de fierté et de courage qu'avec de fatales dispositions à la discorde, à la licence, à la corruption même, quand des chefs de parti voudraient acheter ses services. Une prodigieuse inégalité de fortune rompait l'équilibre entre les citoyens; les richesses des uns augmentaient la pauvreté des autres. Ce mal croissait à mesure que l'opulence irritait les passions. Rome, en subjuguant le monde, était parvenue au point où les mœurs ne pouvant plus se maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrières, et miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius et Caius Gracchus, tentèrent une réforme que les circonstances rendaient impossible; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles, qui noyèrent la liberté dans le sang des citoyens.

Ces deux frères, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avaient reçu d'elle la meilleure éducation; ils réunissaient aux grandes qualités de l'ame la culture de l'esprit, et surtout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau-frère de Sci-

Les deux
frères
Gracchus
et leur
mère
Cornélie:

les patriciens avaient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendaient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois le séjour des plus illustres Romains, étaient peuplées d'esclaves qui les cultivaient pour leurs maîtres, et qui étaient exempts et même exclus du service des armées : le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédait presque rien. Un tel abus paraissait intolérable dans une république ; mais quelles précautions ne fallait-il pas pour le réformer ?

Tibérius Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur ; à condition néanmoins que l'on paiera des deniers publics, ce que les riches possèdent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens se récrient ; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens et l'impossibilité d'une réforme qui, en détruisant des propriétés respectables, ébranlerait jusqu'aux fondemens de l'état. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes sauvages ont des tanières*, disait-il ; *et des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.*

Il réussit,
malgré
toutes les
opposi-
tions.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces discours, emploient leur politique ordinaire : ils gagnent un tribun dont l'opposition peut tout arrêter. Tibérius est étrangement surpris de voir Octavius, son ami jusqu'alors, tourner contre lui l'autorité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramener à son parti, après les plus tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais sans aigreur de part et d'autre, il presse le peuple de déposer ou Octavius ou lui-même. Cette proposition hardie, contraire aux droits des tribuns, réussit au gré de ses vœux. La loi Licinia est renouvelée : on le nomme commissaire, avec son frère Caius et son beau-père Appius, pour veiller à l'exécution.

Il révolte
les
patriciens
par de
nouvelles
en-
treprises.

Si Tibérius s'en était tenu là, peut-être aurait-il cimenté solidement son ouvrage. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que les terres usurpées sur la république seraient élevées aux possesseurs ; mais comme on ne trouvait pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Attale, roi de Pergame, qui avait légué au peuple romain son royaume et ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda,

contre les règles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en voulait à sa vie, et intéressant le peuple à sa conservation. Il employa même des moyens qui semblent annoncer de la faiblesse : il se montra en habit de deuil, présenta ses enfans comme de malheureux orphelins, et s'efforça d'exciter un sentiment de pitié que d'autres auraient peut-être dédaigné. La personne des tribuns étant sacrée, et leur magistrature si redoutable, une telle demande, qui tendait à perpétuer le tribunat, devait sans doute alarmer les sages, les bons citoyens.

Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitol où se tenait l'assemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête pour demander à ses amis du secours : ils étaient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadème et que le peuple va le couronner. On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens

Violence
des
sénateurs

Tibérius
est tué
avec ses
amis.

armés de bâtons. Tibérius meurt assommé, avec plus de trois cents de ses amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avait fait couler le sang romain. Le sénat pouvait croire qu'un mal si violent exigeait des remèdes extraordinaires, que la force devait suppléer aux lois; mais quel remède qu'un massacre! On oublia l'ancienne modération, parce qu'on avait perdu les anciennes mœurs. On justifia ce qui s'était fait; et pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie, où il mourut.

Scipion
Emilien
insulté
pour avoir
approuvé
ce meur-
tre.

Telle était l'animosité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Emilien, son beau-frère, qui arrivait de Numance, approuva lui-même le meurtre, supposé que le tribun eût voulu semer la discorde dans la république. Il fut insulté à ce sujet par la populace. *Misérables ! s'écria-t-il, sans mon père Paul-Emile et moi, que seriez-vous devenus ? vous seriez les esclaves de vos ennemis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs ?* Le peuple rentra en lui-même ; mais le héros avec son ami Lélius s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquillité de sa campagne de Gayète.

Sa
retraite.

Il revient
com-

Il revint combattre les desseins séditionnels du tribun Carbon, qui voulait faire

passer en loi , que les tribuns pourraient battre le
tribun
Carbon. conserver leur autorité , tant qu'il plairait au peuple , sans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejetée , et les troubles continuant au sujet du partage des terres , Scipion allait être nommé dictateur , quand il fut trouvé mort dans son lit , à l'âge de cinquante-six ans. Métellus , son rival de gloire , témoigna une vive douleur de cette perte , et dit à ses enfans : *Allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit : vous n'en verrez jamais de pareil.* On soupçonne que Scipion fut étranglé ou empoisonné. Quelques auteurs ont accusé d'un crime si noir , non-seulement Sempronia sa femme , dont il n'était pas aimé , mais Caius Gracchus son beau-frère , et même sa mère Cornélie , l'un et l'autre si respectables , que le soupçon paraît révoltant.

Caius Gracchus , aussi vertueux , aussi zélé , et plus éloquent que Tibérius , après avoir caché quelques années dans la retraite ses vastes desseins , se livra aux affaires publiques. Malgré les alarmes et les conseils de Cornélie , il aspirait au tribunat : il y parvint. On fit de vains efforts pour l'en éloigner. On l'accusa ; il prouva son innocence. Il avait été proquesteur en Sardaigne trois ans ; il avait

624.
Sa mort.

629.
Caius
Gracchus
est élu tri-
bun.

quitté ce poste sans congé, parce que ses adversaires voulaient l'y retenir au-delà du terme : *J'ai porté, dit-il, ma bourse pleine dans cette province, je l'en ai rapportée vide. D'autres portent dans les provinces des tonneaux de vin d'Italie, et les en rapportent pleins d'argent et d'or.* L'affluence pour son élection fut prodigieuse. Plusieurs citoyens, faute de place, montèrent sur les toits, et donnèrent leurs suffrages par acclamation. On rendait justice à son zèle : on n'en prévoyait pas les suites funestes.

Son zèle
pour le
peuple.

Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établissemens, surtout des magasins de blé, dont les pauvres devaient tirer chaque mois à bas prix leur subsistance, dangereux aliment de l'oisiveté ! Maître du peuple, autant qu'il était haï des nobles, il se fit continuer tribun sans craindre l'exemple de son frère.

Ses lois
pour
affaiblir
le sénat.

Les tri-
bunaux
transférés
aux che-
valiers.

Pour affaiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidait souvent aux tribunaux, et qu'il importait de transférer aux chevaliers, qui appartenaient à l'ordre des plébéiens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa : les chevaliers y gagnèrent une nouvelle con-

sidération; ils formèrent un ordre entre le sénat et le peuple. Mais la justice devait-elle se confier aux fermiers de l'état, à des hommes que le commerce et les emplois de finance exposaient plus que les autres aux tentations de l'intérêt? On renouvela aussi la défense d'exécuter aucune sentence capitale contre un citoyen romain, sans le consentement du peuple comme du sénat. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de cité et de suffrages à tous les alliés de la république en Italie. Ils y aspiraient avec ardeur; et c'était un nouveau sujet de dissension.

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des sénateurs. Ils mirent en jeu les ressorts d'une adroite politique. On gagna Livius Drusus, jeune tribun, habile et irréprochable; on lui suggéra la manière de l'emporter sur son collègue, non par voie d'opposition directe, mais en se montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devait rebâtir Carthage. Des établissemens de colonies étaient une suite de ses systèmes populaires; il fut pris en quelque sorte dans le piège qu'il avait tendu. L'absence diminua encore le nombre de ses partisans, tandis que Livius en acquérait de nou-

Politique
adroite
des sénateurs, qui
lui opposent
Livius.

veaux. A son retour, il s'aperçut du changement : ses collègues étaient devenus ses adversaires, et l'empêchèrent d'obtenir un troisième tribunat. Opimius, son ennemi mortel, fut nommé consul. Tout préparait une catastrophe sanglante.

632.

Le consul
Opimius
fait pren-
dre les ar-
mes.

Le peuple assemblé devait prononcer sur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltaient la noblesse. Un des licteurs d'Opimius, passant près des amis de Gracchus, s'écria insolemment : *Faites place, mauvais citoyens*, et fut aussitôt tué. Le consul porte ses plaintes au sénat. On l'autorise à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république*. Cette formule l'armait du pouvoir suprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus sortit de sa maison, sans défense, malgré les prières et les larmes d'une tendre épouse : *Après le meurtre de Tibérius*, disait-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux*? Ennemi de la violence, il avait blâmé l'attentat commis en la personne du licteur, attentat qu'on avait l'injustice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne respiraient que la vengeance : les effets en devaient être horribles.

Mort
de Caius ;

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'était re-

tiré sous la conduite de Fulvius, consul-^{massacre}laire, ami du tribun. Il promet l'amnistic^{cruel.} à ceux qui mettront bas les armes; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius et celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un et l'autre. Plus de trois mille de leurs partisans perdirent la vie dans cette émeute. Le consul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, et éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de sang. Triste fruit des entreprises séditieuses que le parti populaire avait formées, avec une audace qui annonçait le renversement des lois!

Pour faire abroger les lois des Gracques, on établit sur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils possédaient, des rentes perpétuelles dont le produit serait distribué aux pauvres. Mais bientôt ces rentes furent supprimées, et il ne resta au peuple que sa misère, augmentée par le faste des grands. Opimius, ayant été accusé du massacre de tant de Romains, gagna sa cause devant le peuple par l'éloquence du consul Papirius. On décida même que, sans attendre le jugement des comices, un consul, autorisé par le sénat, pouvait délivrer la république des citoyens dangereux.

Les deux Gracchus étaient certaine-

Les lois
des
Gracques
abrogées;
Opimius
justifié,
et le sénat
trion-
phant.

Si les
Gracques

aspiraient
à la tyrannie.

ment de grands hommes. Avec plus de ménagemens et moins de chaleur, ils auraient pu tirer les pauvres de l'oppression; ils auraient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie; et le sénat en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes et à leur conduite, cherchait le moyen de les perdre, plutôt que le salut de l'état. Les prétextes lui tinrent lieu de justice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le sang romain. Le peuple érigea des statues aux deux illustres victimes du sénat.

Fin de
l'illustre
Cornélie
leur mère

Cornélie avait toujours regardé ses fils comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une constance admirable. On crut que l'âge et le malheur lui ôtaient le sentiment; « mais ceux qui pensaient » de la sorte, dit Plutarque, ne sentaient » pas combien l'éducation, jointe à des » qualités supérieures, est une puissante » ressource contre le chagrin, et que, si » la fortune l'emporte quelquefois sur la » vertu, elle ne lui enlève pas les moyens » de supporter courageusement les revers ». Cornélie vécut tranquille dans la société des savans, honorée par tout ce

qu'il y avait de respectable, modèle d'urbanité et de vertu; en un mot, digne de l'admiration de Rome. Montrant ses fils à une dame curieuse de parure, elle avait dit autrefois : *Voilà mes bijoux*; expression d'une ame noble, qui fait de ses devoirs son premier plaisir.

33) Pendant que la ville était agitée de ces troubles, les esclaves se révoltèrent en Sicile, et donnèrent le titre de roi à un d'eux, nommé Eunus. La plupart étant des captifs qui avaient porté les armes, qui devaient détester les oppresseurs de leur patrie et de leurs personnes, il n'est pas étonnant qu'ils joignissent à cette haine une résolution aussi ferme que courageuse. Trois consuls leur firent la guerre. Elle finit par la prise d'Enna, où l'on en fit un massacre affreux. Quelque temps après, les Romains s'établirent dans la Gaule transalpine. Les Marseillais, colonie grecque, dont ils étaient alliés depuis quelque temps, les avaient appelés à leur secours contre leurs voisins. Le pays devint exciter l'ambition de ces avides conquérans, qui ne secouraient qu'avec le désir de subjuguier. Ils fondèrent Aix en Provence et Narbonne; ils vainquirent les Allobroges et les Auvergnats (*Arverni*), contre lesquels ils employèrent la perfidie, ainsi que la force des armes. Les

Révolte
des esclaves.

Etablissement
dans
la Gaule.

CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince.

UNE corruption abominable infectait les mœurs des principaux citoyens. Tout devenait vénal à Rome. Les trésors de toutes les nations y avaient allumé la soif des richesses, y avaient éteint les sentimens d'honneur et de vertu. Il ne faut que lire dans Salluste la guerre de Jugurtha, pour regarder le sénat comme un corps presque vendu à l'injustice. La contagion, sans doute, ne pouvait avoir infecté tous ses membres. On en vit, même en des temps plus funestes, opposer l'exemple des vertus à celui des vices. Mais le mal était déjà si répandu, que les remèdes n'avaient plus de force. Trente-deux sénateurs furent en vain dégradés par deux censeurs. Le nombre des coupables augmenta de jour en jour, avec la violence des passions corruptrices.

Corruption
affreuse
dans
le sénat.

Le vieux Masinissa, ce fidèle allié des Romains, avait laissé trois fils, qui gou-

Jugurtha
dénommé
à Rome

pour ses
crimes.

vernèrent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des deux autres, se trouva maître de tout. Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal et Hiempsal, il avait adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses frères, et déjà célèbre par sa valeur. Il espérait enchaîner son ambition par la reconnaissance. Mais à peine Micipsa eut-il expiré, que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince présageait la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, et alla implorer la justice des Romains.

Il cor-
rompt les
sénateurs
et se fait
absoudre

Depuis long-temps le meurtrier s'était assuré qu'avec de l'or on pouvait colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlèrent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. On se contenta d'envoyer dix commissaires en Afrique, et leur chef Optimus s'y laissa corrompre. Non-seulement Jugurtha fut déclaré innocent, mais il obtint des commissaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout ce qu'il pouvait obtenir de la partialité de juges avarés dont il achetait la faveur.

Il conti-
nuera ses
entreprises
ses criminelles.

Résolu d'envahir le reste, il reprend bientôt les armes, poursuit Adherbal, et l'assiège dans Cirtba. Rome paraît in-

dignée. De nouveaux commissaires arrivent, parmi lesquels était Scaurus, prince du sénat, personnage consulaire, mais d'une réputation plus imposante que solide. Scaurus, parlant d'abord en Romain, menace l'usurpateur, et lui ordonne de lever le siège sans délai. La fraude et l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule, et Jugurtha l'assassine. Ce monstre, souillé du sang de ses frères, jouit arrogamment de leurs dépouilles.

Il n'était pas possible de tolérer des attentats si crians. Le peuple à Rome voulait en connaître. Le sénat se vit obligé de donner quelque marque de justice et de vigueur; il résolut de porter la guerre en Numidie. Le consul Calpurnius Piso partit avec Scaurus, qui était son lieutenant, hommes avides, et par conséquent disposés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propositions; obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

612.
Commen-
cement
de
la guerre
contre
Jugurtha

Tandis que le sénat gardait le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, et conclut à sommer Jugurtha de comparaître, pour qu'on jugeât de sa soumission, feinte ou sincère. Le Numide, comptant sur ses

Cité à Ro-
me, après
avoir
acheté la
paix,
il achète
l'im-
punité.

trésors et sur la bassesse de ses nombreux partisans, vint à Rome et gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un petit-fils de Masinissa, qui demandait sa couronne ; il partit en s'écriant : *O ville vénale ! tu périrais bientôt, si tu trouvais quelqu'un pour t'acheter.*

Scarnus,
qui
avait été
corrompu
juge
et punit
les autres
coupables

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commission destinée à poursuivre les traîtres que ce prince avait corrompus, exila son propre complice Calpurnius, et d'autres sénateurs, un pontife même, quoique jamais on n'eût exilé de pontife. Les plus coupables affectaient quelquefois le plus de sévérité, comme si en punissant les autres, ils pouvaient échapper au jugement du public.

Métellus
continue
la guerre
de Numi-
die.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandait alors Aulus Posthumus, lâche et imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, (tant on s'était relâché sur ces principes d'honneur, qui devraient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide) il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre.

Jugurtha
vaincu, se
défendit
core.

Outre deux cent mille livres pesant d'argent, il devait livrer tous ses éléphants, et une partie de ses chevaux et de ses armes. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, ranima son courage en lui inspirant de la défiance. Quoique dépouillé, il résolut de continuer la guerre; aimant mieux, disait-il, mourir à la tête d'une armée, que de présenter au joug une tête ornée du diadème.

Métellus avait choisi pour son lieutenant le célèbre Marius, plébéen de naissance très-obscur, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'était attiré au siège de Numance les regards et l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il était devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, ensuite préteur, après avoir essuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguait. Enfin, c'était un de ces hommes ardents, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt et des conjonctures.

Marius,
lieutenant du
consul, homme
dangereux.

Aspirant au consulat, Marius, pour se donner du relief, n'eut pas honte de

Il décrit
son général et la

noblesse, pour de-
venir con-
sul.

décrier Métellus, son général, son bien-
fauteur. Il l'accusait d'une lenteur timide ;
il se vantait de pouvoir finir la guerre en
une seule campagne, avec la moitié
moins de troupes. Il obtint la permission
d'aller à Rome briguer la première di-
guité de la république. Là, il redoubla
ses invectives, et contre l'illustre Métel-
lus, et contre toute la noblesse. En un
mot, il gagna tellement le peuple, qu'il
fut nommé consul, et chargé de la
guerre de Nimidie, quoique le sénat eût
assigné, pour la troisième fois, cette
province à Métellus en qualité de pro-
consul. Ainsi triomphait l'ambition.

On lui
donne le
comman-
dement.

Ses invec-
tives con-
tre les no-
bles.

Dans ses harangues au peuple, avant
son départ, Marius, plus hardi que ja-
mais, déchargea sa bile sur les nobles,
les traitant avec le dernier mépris, s'exal-
tant lui-même avec une insolente fierté.
Le discours que lui prête Salluste est
l'image de son caractère et de ses senti-
mens. On y reconnaît l'ame forte et gros-
sière d'un soldat, qui ne trouve de gran-
deur que dans les vertus militaires. Ses
déclamations outrées renferment cepen-
dant d'utiles maximes, propres à faire
rougir tout homme orgueilleux d'une
naissance qu'il déshonore par ses ac-
tions. « La gloire des ancêtres, dit-il,
» est un flambeau pour les descendants :

» elle fait paraître au grand jour ou
 » leurs vertus ou leurs vices. La no-
 » blesse exige comme une dette tous
 » les honneurs, au lieu de les mériter
 » comme récompenses. Qu'ils se trom-
 » pent étrangement, ces orgueilleux !
 » Leurs ancêtres leur ont laissé en héri-
 » tage ce qu'ils pouvaient ; des richesses ,
 » des images, l'éclat de leur nom : ils ne
 » leur ont pas laissé la vertu ; ils ne le
 » pouvaient. C'est la seule chose qu'on
 » ne donne, qu'on ne reçoit point, etc. »

Ce reproche ne pouvait tomber sur Métellus. Il était sage et vainqueur. Il espérait terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le surnom de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisait pour se justifier. *La plus forte preuve de son innocence*, disaient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie*. Une accusation ainsi terminée valait elle-même un triomphe.

Métellus
rappelé,
et cepen-
dant
honoré à
Rome.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son ques-

647.

Jugurtha
livré aux

Romains
par une
infâme
trahison.

teur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de ce prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la manière la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque temps flotté entre la nature et l'intérêt, fait arrêter son beau-père, qui venait sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, à qui même il avait promis de livrer Sylla. Le roi Numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, essuie les insultes de la soldatesque, et meurt en prison, victime de sa propre scélératesse, et de la vengeance d'une république corrompue, qui s'avilissait au sein de la victoire.

Rome
s'enrichit
encore
par cette
guerre.

Trois mille sept cents livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent mounoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissaient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre que pour en commencer une autre? Mais nous approchons du temps où les dépouilles de l'univers seront l'aliment des guerres civiles; où les citoyens, pour se les arracher les uns aux autres, devien-

dront les ennemis de la république ; où enfin Rome sera punie de ses injustices par les crimes de ses propres enfans. Marius, contre la règle, avait enrôlé pour l'expédition d'Afrique, tout ce qu'il y avait de plus vil et de plus indigent dans la populace. De tels soldats ne pouvaient avoir des sentimens de citoyens. Un sordide intérêt les rendait capables de tout oser, de tout entreprendre. Ils coururent se ranger sous ses enseignes. Dès-lors il fut aisé de prévoir que, si des chefs de parti voulaient se rendre maîtres de la république, ils ne manqueraient point de satellites prêts à se vendre à leur ambition.

CHAPITRE III.

Invasion des Cimbres et des Teutons.

— *Corruption dans la république.*

— *Guerre sociale.*

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres et les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étaient jetés sur le Norique (aujourd'hui la Ba-

Invasion
des
Cimbres
et des
Teutons.

vière et le Tirol), et ensuite sur la Gaule, où quelques peuples gaulois s'unirent à eux. Ils avaient franchi la barrière des Pyrénées. Victorieux par-tout , ils avaient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome perdit dans une seule journée quatre-vingt mille hommes en 648, sur les bords du Rhône, où deux armées consulaires s'étaient réunies.

Révolution qu'ils devaient faire un jour.

Voilà donc ces *Danois* ou ces *Normands*, comme on les appela depuis, qui pénétrèrent déjà dans les plus belles contrées de l'Europe, pour y exercer leurs brigandages et y former des établissemens. Une des grandes révolutions de l'univers doit s'opérer par eux et par leurs semblables. La barbarie se répandra du nord au midi, détruira l'empire romain, changera tout, et les mœurs, et les opinions, et les lois. Rome trembla, comme elle avait tremblé au temps de l'invasion des Gaulois.

Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre.

On ne vit que Marius capable de réparer ses malheurs. Les lois ne permettaient point de nommer consul un absent; elles voulaient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux consulats du même homme : on passa sur les règles ordinaires, et Marius, avant son retour d'Afrique, était consul pour la seconde fois. Il le fut quatre années de suite jusqu'à

la défaite entière des barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Dans la Gaule où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il assujettit les troupes à la plus sévère discipline. Son neveu, tribun légionnaire, fort débauché, ayant été tué par un soldat auquel il faisait violence, le soldat fut récompensé au lieu d'être puni. Marius, assez politique pour profiter de la superstition, conduisait pompeusement une prétendue prophétesse, dont il dictait les oracles, et qui semblait mettre à tous ses desseins le sceau de la divinité. Désié à un combat singulier par un des principaux chefs de l'armée ennemie : *S'il a envie de mourir*, répondit froidement le consul, *il peut s'y aller pendre.*

Son habileté et sa prudence dans cette guerre.

Les Teutons, quoique alors séparés des Cimbres, étaient redoutables par leur multitude et leur bravoure. Il attendit, pour hasarder une bataille, qu'il pût compter sur la victoire; méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne pas s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin, il les tailla en pièce près d'Aix en Provence : on fait monter leur perte à deux cent mille hommes tués, et quatre-vingt mille prisonniers. L'année suivante, dans son

651.

Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres.

cinquième consulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageaient l'Italie, où ils avaient pénétré par le Tirol. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes et femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; et que les arbres leur manquant, ils s'attachaient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avaient eu la discipline des Romains, ils les auraient peut-être subjugués: mais ils ne savaient que se battre en furieux, et mourir avec courage. Leur science militaire se réduisait, autant qu'on en peut juger, à ne point se charger de butin, et à tout détruire pour ôter à l'ennemi tous les moyens de défense. Le proconsul Catulus, qui commandait avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entièrement oublié; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

Marius
sacrifie
tout
à l'ambi-
tion de
dominer.

En sauvant la république, Marius n'avait cherché qu'à satisfaire son ambition. Insatiable d'honneurs, sacrifiant tout à l'envie de dominer, il obtint un sixième consulat à force d'argent et de bassesses; il se fit donner un collègue sans mérite, tandis que le grand Métellus était sur

les rangs ; il s'unit de la manière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, et avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu et du bien public.

Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : « Que le sénat » s'obligerait par serment de confirmer » tout ce qui serait statué par le peuple ; sous peine, pour les sénateurs » qui refuseraient le serment, d'être dégradés et condamnés à une amende » de vingt talens. » Le rusé consul affecta d'abord de s'y opposer, se déclara ensuite pour ce serment avec une restriction équivoque, et entraîna les sénateurs dans le piège. Métellus qu'il voulait perdre, persista seul à refuser. C'était s'exposer à un péril imminent. Ses amis le lui représentèrent en vain. Il leur répondit : *S'il n'y avait jamais de risque à faire le bien, qui voudrait jamais faire le mal ?* Saturninus l'exila le lendemain, malgré l'opposition de quelques tribuns. On l'exila. *Ou les choses changeront*, dit-il en partant de Rome, *et le peuple revenu de son erreur me rappellera ; ou elles ne changeront point, et alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* Elles changèrent effectivement par les fureurs

Il s'unit à Saturninus.
Loi de ce tribun contre le sénat.

Exil de Métellus.

même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

653.

Saturninus puni de ses fureurs.

Métellus rappelé.

Ce tribun, voulant que Glaucia fût consul, fit assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux consuls de pourvoir à la sûreté de la république. On prend les armes contre les séditeux. On poursuit Saturninus dans le capitolé; il est massacré, aussi bien que Glaucia, malgré le désir qu'avait Marius de les sauver l'un et l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui se consolait de l'oppression au sein de la philosophie et de la vertu, et dont l'exil, selon Velléius Paterculus, était plus glorieux que toutes ses dignités et tous ses triomphes. Avant son arrivée, Marius passa en Asie sous un vain prétexte pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival, dont le nom seul aurait dû le faire rougir.

Tout dé-générait dans la ré-publique.

La république au plus haut point de grandeur, penchait sur le bord des précipices. On ne connaissait plus guère ce généreux patriotisme qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenaient les victimes des méchants. Rutilius, indignement accusé, parce qu'il avait réprimé les concussions

des publicains , s'exila volontairement sans avoir daigné se défendre. Quelqu'un lui disant que bientôt une guerre civile faciliterait son rappel : *Quel mal vous ai-je fait*, répondit-il, *pour me souhaiter un rétablissement si funeste ? puisse ma patrie rougir de mon exil , plutôt que de s'affliger de mon retour !*

Les publicains, chargés de percevoir les revenus de l'état, dévoraient en quelque sorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étaient chevaliers, et que leur ordre était en possession des tribunaux, ils craignaient peu les recherches et la sévérité de la justice. D'ailleurs, le fruit des rapines, qui leur procuraient la considération avec la fortune, ne faisait – il pas en quelque sorte un titre d'impunité?

Vexation
des publi-
cains.

Parmi les principaux magistrats, on voyait même cet étalage d'opulence et ces fantaisies de luxe qui supposent ou amènent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Crassus, quoique revêtu de la censure, se distinguait par une magnificence qu'on aurait punie auparavant, comme un désordre scandaleux. Selon Macrobe, il était si amoureux d'une murène apprivoisée, qu'après la mort de ce poisson, il en prit le deuil, et lui érigea un monument. Le sénateur

Luxe
énorme
des
grands.

Fantaisie
de
l'orateur
Crassus.

Duronius, tribun du peuple, (car tous ambitionnaient le tribunat,) fit abroger la loi qui modérait les dépenses de la table : il représenta cette loi comme *la rouille d'une dure et sauvage antiquité*. En un mot, des vices nouveaux enflammant chaque jour les passions, une étincelle pouvait allumer les guerres civiles. La guerre *sociale* en fut comme le prélude.

662.

Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre sociale.

Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux.

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie aspiraient aux droits de citoyens Romains. C. Gracchus pour fortifier son parti, s'était efforcé de prouver aux Latins un avantage si précieux, et avait péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance et par ses talens, forma le dessein chimérique de satisfaire tout - à - la - fois les alliés et tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires ; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices sont dominans. Il proposa des lois agraires, des établissemens de colonies, des distributions de blé, pour le soulagement du peuple ; il proposa encore de partager entre les sénateurs et les chevaliers l'administration de la justice, dont ceux-ci abusaient publiquement ; et de soumettre au juge-

ment les magistrats qui prévariqueraient dans ce ministère. On dit sans preuve, que, pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des sénateurs. Comme les alliés avaient une influence considérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens et de leurs amis, Drusus se les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses lois passèrent, malgré de vives oppositions; tant il sut manier adroitement les esprits.

Outre l'inconvénient de multiplier à l'infini le nombre des citoyens, il y avait un obstacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains qui les regardaient comme leurs sujets, ne pouvaient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la faiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, le tribun eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de son service, il fut lui-même assassiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisait bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que personne n'aurait vue sur lui : *Faites*

Il ne peut
procurer
aux alliés
le droit de
citoyens.

Drusus
assassiné,
malgré sa
vertu.

plutôt, répondit - il, que mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.

Guerre
sociale.
Révolte
des alliés.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert; ils prennent les armes: ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avaient la discipline et la science militaire des Romains, et que Rome n'avait vaincu qu'avec leur secours. Les Marses et les Samnites tenaient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle, sur le plan de celle dont ils veulent secouer le joug. Ils se donnent des consuls, des préteurs et d'autres magistrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompéius Strabon, père du fameux Pompée. Après la première campagne, ils envoient demander justice; et représentent qu'ils ont eu assez de part aux succès de Rome, pour en partager les avantages. Le sénat répond avec sa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils se soumettent en reconnaissant leur faute; qu'autrement ils se gardent bien d'envoyer des ambassadeurs. On se bat dès-lors avec plus d'acharnement, et les succès varient de part et d'autre.

La poli-
tique ro-
maine dé-

Il fallut que la politique romaine joignît l'adresse à la fermeté. Rome, après

avoir enrôlé les affranchis contre l'usage, et avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étaient demeurés fidèles; accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent.

sarmene
partie des
alliés en
les faisant
citoyens.

Ainsi la guerre sociale se rallentit tout-à-coup. Chaque peuple se détachait de la ligue, pour obtenir par un traité particulier l'objet de ses prétentions. Les Samnites et les Lucaniens s'obstinèrent seuls à ne point quitter les armes.

On trouva d'abord le secret de rendre presque inutile aux alliés ce qu'ils avaient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auraient eu par leur nombre la supériorité des suffrages; on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avaient aucune influence, parce qu'elles votaient les dernières. Ils y consentirent, soit qu'ils ne prévissent pas les suites de cet arrangement, soit que la qualité de citoyens suffit pour les satisfaire.

664.

On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes

Toutes les lois de Drusus avaient été abolies après sa mort. Le tribun Plautius réussit mieux à dépouiller les chevaliers de leur juridiction. Il fit passer en loi, que chaque tribu nommerait chaque année quinze citoyens, parmi lesquels on choisirait les juges des causes civiles. Mais l'audace des méchants ne pouvait

Les chevaliers dépourvus des tribunaux.

Crime
atroce im-
puni.

plus supporter de frein. Asellion, préteur, qui protégeait les pauvres contre les usures et les violences des créanciers, fut assassiné dans le temps qu'il faisait un sacrifice, sans que le sénat pût découvrir les auteurs d'un crime si atroce et si éclatant.

Victimes
humaines
défendues.

L'usage d'immoler des victimes humaines, avait eu lieu en certaines conjonctures. On venait récemment de le proscrire. C'était un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les passions furieuses immoler et les citoyens et la république.

 NEUVIÈME ÉPOQUE.

 GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

*Depuis l'an de Rome 665, jusqu'en
724.*

CHAPITRE PREMIER.

*Marius et Sylla commencent la guerre
civile.*

DE la guerre sociale aux guerres civiles il n'y avait qu'un pas. On avait appris à verser un sang que la nature et les lois devaient rendre cher ; les factions s'étaient familiarisées avec la violence. Dès qu'un ambitieux voulait l'emporter par les armes, pouvait-il manquer de ministres de sa fureur ? Marius et Sylla donnèrent ce funeste exemple. Nous avons fait connaître le premier ; l'autre mérite davantage d'être connu.

La guerre
sociale
conduit
aux guer-
res civiles

Sylla ,
distingué
par sa no-
blesse et
par ses ta-
lens.

Il était de l'illustre famille Cornélia , descendant de Cornélius Rufinus , que les censeurs chassèrent du sénat , l'an de Rome 477 , parce qu'il possédait plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'était depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit cultivés par la littérature et la politesse , animés par l'ambition et par l'amour de la gloire , joints au courage à l'activité , à une grande souplesse de caractère , rendaient Sylla très - capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs , il savait y renoncer pour la réputation et la fortune. Né avec peu de bien , il avait amassé des richesses , dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *Comment seriez - vous honnête homme , vous à qui votre père n'a rien laissé , et êtes maintenant si riche ?* Après la guerre de Numidie , l'argent et l'intrigue lui procurèrent la préture. Il donna le spectacle d'un combat de cent lions contre des hommes , spectacle affreux , mais conforme au goût des Romains , et qui contribua peut-être à lui attirer beaucoup de partisans. Ses exploits dans la guerre sociale , où il éclipsa Marius , augmentèrent l'attachement pour sa personne. Sa générosité , son indulgence

Il s'élève
aux pre-
mières di-
guités.

lui attachèrent surtout les soldats. Il s'en faisait chérir aux dépens de la discipline. Albinus qui commandait sous lui, ayant été tué dans une sédition militaire ; *Les troupes*, dit-il froidement, *expieront cette faute quand elles rencontreront l'ennemi.* Il devint consul, et fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connaître.

Marius ne pardonnait point à Sylla de s'être attribué le succès de l'expédition de Numidie : et quoique vieux, pesant et infirme, il voulait avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à son rival, il s'unit avec Sulpitius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours escorté de satellites, qu'il appelait imprudemment son *anti-sénat*. Après un combat où les deux consuls furent en danger de perdre la vie, ce tribun fit passer en loi que les alliés nouvellement admis au nombre des citoyens, seraient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles selon les dernières conventions. Il devint ainsi maître des suffrages. Il proposa ensuite de nommer Marius, alors simple particulier, général de l'armée contre Mithridate ; et il n'eut aucune peine à l'obtenir.

665.

Marius
lui enlève
le
comman-
dement
de
la guerre
contre
Mithrida-
te,
par le
moyen du
tribun
Sulpitius

Sylla
entre à
Rome
l'épée à la
main.

Change-
mensqu'il
y fait.

Décret
de
proscrip-
tion.

Sylla s'était rendu à son camp. Résolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de ses soldats, il marche vers Rome, où plusieurs de ses partisans avaient été massacrés. Il y entre l'épée à la main ; il menace de mettre le feu aux maisons, si l'on fait de la résistance. Marius et Sulpitius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir et empêche tout désordre. Il fait casser les lois du tribun ; il rétablit l'ancienne règle, de ne proposer aucune loi que le sénat n'eût approuvée ; il substitue même les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple intimidé confirme tous ces changemens. La république était à un point d'instabilité, où le plus fort devait imposer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Pour satisfaire sa vengeance, le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius et son fils, Sulpitius, et neuf de leurs principaux partisans. Q. Scévola, savant et vertueux citoyen, lui résiste courageusement. « Ni vos sol-
» dats, ni vos menaces, dit-il, ne m'o-
» bligeront de déshonorer ma vieillesse,
» en déclarant ennemi de Rome celui
» par qui Rome et l'Italie ont été sau-
» vées. » Mais les autres sénateurs se

montrèrent faciles et complaisans. On rend un décret de proscription. La tête de Sulpitius, portée à Rome, devint un spectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes, où il se cachait. Un soldat qui devait être son bourreau, n'osa frapper ce grand général, et les Minturnois favorisèrent son évasion en Afrique. Le commandant de cette province lui ayant envoyé ordre d'en sortir, il répondit fièrement à l'officier qui faisait la commission : *Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des vicissitudes de la fortune ! Il se retira ensuite dans une île, où avec son fils il attendit quelque révolution en sa faveur.

Marius
sur
les ruines
de
Carthage

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partisan de Marius, fut nommé consul. Sylla y consentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ses intérêts. Il témoigna même être charmé de ce que le peuple usait de la liberté qu'il disait lui avoir rendue. Cette modération ne désarma point la haine. Le nouveau consul, quoique son parent, le fit d'abord accuser par un tribun, et l'obligea ainsi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate; car les poursuites cessaient contre un

666.

Cinna,
consul, se
déclare
contre
Sylla, et
se fait
chasser.

citoyen employé au service de la république. Après son départ, Cinna se donne carrière. Il renouvelle la loi de Sulpitius par rapport aux alliés. L'autre consul, Octavius, s'y oppose ; on en vient aux armes, la place publique regorge de sang. L'ennemi de Sylla est chassé de Rome, privé du consulat, et on lui donne pour successeur Mérula, prêtre de Jupiter.

Marius
et Cinna
assiègent
Rome,
et massa-
crèrent
leurs en-
nemis.

Cinna se retire chez les alliés, qui trouvaient leur avantage dans les troubles de Rome. Ils prennent les armes en sa faveur ; et avec les Romains mécontents, ils forment bientôt une armée des plus nombreuses. La circonstance était favorable à Marius. Il revient, il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux assiègent la ville. Le sénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre jusqu'à ce qu'on le reconnaisse pour consul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius et les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis ; et ce massacre s'exécute.

Idee
générale

Qu'on imagine une ville prise d'assaut par des barbares ; les têtes des plus

illustres citoyens exposées sur la tribune
aux harangues ; les richesses ou la puis-
sance devenues un titre de proscription ;
la soif du sang irritée par le carnage
même ; le féroce Marius , qui avait af-
fecté l'abattement d'un malheureux , sur-
passant à l'âge de plus de soixante et
dix ans les cruautés de Cinna : c'est le
spectacle que présente Rome.

des
malheurs
de
Rome.

Parmi les victimes de la proscription,
furent ce même Catulus, qui avait eu
tant de part aux victoires sur les Cim-
bres et les Teutons ; Antoine, cet ora-
teur célèbre dont Cicéron faisait tant d'é-
loges, sans prévoir qu'il périrait comme
lui ; Crassus, illustre sénateur, qui vit
massacrer un de ses fils, et prévint le
coup de ses meurtriers en se tuant. Mé-
rula, grand-prêtre de Jupiter, se fit ou-
vrir les veines dans le temple de ce dieu ;
il voulut mourir sur son siège pontifi-
cal, où personne n'osa depuis s'asseoir
dans l'espace de près de quatre-vingts
ans. *

Illustres
proscrits.

* En 742, Auguste ajouta cette dignité à
ses autres titres. La superstition la rendait
précieuse pour la sûreté de sa personne ; car
on regardait comme un augure des plus fu-
nestes la mort d'un prêtre de Jupiter (*flamen
dialis*) pendant qu'il était en exercice.

Frère qui
a tué son
frère.

Je rapporterai un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux frères se battirent sans se connaître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, et se tua lui-même sur le bûcher de son frère, pour mêler ses cendres aux siennes.

Mort de
Marius,
dans son
septième
consulat.

A la fin de cette année de massacres, Cinna et Marius s'emparèrent du consulat; ils ne daignèrent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignait le retour du victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvait être que terrible. Sans ressources du côté de la raison, il cherchait à s'entourdir par des excès de vin, et il y trouva une mort digne de lui. Monstre de scélératesse et de cruauté, s'il sauva Rome, ce ne fut que pour la perdre. Les lettres, qu'il affectait tant de mépriser, auraient pu du moins lui apprendre qu'il se tourmentait à la poursuite d'une chimère de bonheur; que sept consulats n'étaient qu'un faible remède aux agitations d'une âme livrée au crime, et qu'un pouvoir injuste, exercé avec barbarie, n'est qu'un fléau pour les oppresseurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas son exemple: il réfuterait leurs injectives.

L'ambition le
rendit
malheureux.

Selon Valère-Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ses plus fougueux partisans, fit assassiner l'illustre pontife Scévola. La blessure n'étant pas mortelle, il le cita en justice. *De quoi prétendez-vous accuser un homme si respectable ?* lui demanda quelqu'un : *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devait le tuer*. Ce récit paraît absurde ; mais de tels hommes étaient pires que les bêtes féroces.

Barbarie
de
Fimbria
contre
le pontife
Scévola.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce et en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome.

IL est temps de suivre Sylla dans ses expéditions, et de connaître le fameux ennemi auquel il faisait la guerre. On a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandait aux souverains, protégeait les uns, pour dompter les autres, et se rendait l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts. Dès que Mithridate,

Mithridate ennemi redoutable de Rome.

roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à cette ambitieuse puissance. Issu des anciens monarques de Perse, il était le seizième de sa race qui possédait le royaume de Pont. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendaient capable d'exécuter les plus grandes choses, et son ambition ne connaissait point de bornes. Trois cent mille hommes de pied et quarante mille chevaux, sans compter les auxiliaires, lui formaient une armée à laquelle il ne manquait, pour devenir la terreur de Rome, que la discipline romaine.

Ses conquêtes en Asie et en Grèce.

Massacre des Romains.

Ce prince avait enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, et la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains; il avait conquis toute l'Asie-mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avait fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel massacre, exécuté dans toutes les provinces avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome était odieux en Asie. Oppius et Manius, deux généraux qui tombèrent entre ses

maines, furent chargés d'opprobres cruels. Il fit verser de l'or fondu dans la gorge du dernier, après l'avoir forcé de déclarer publiquement que son avarice était la cause de la guerre.

Enfin Mithridate envahit la Grèce par ses généraux. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître. Aristion, sophiste ambitieux, lui inspira cet enthousiasme en faveur de Mithridate, qu'il servait alors. Il se rendit maître de la ville, et la gouverna en tyran : digne chef d'un peuple esclave, dont l'ancienne gloire se réduisait à des disputes de mots.

Les troubles de la république de Rome avaient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grèce, et résolut de prendre Athènes et le Pirée tout à-la-fois. La somme qu'on lui avait fournie ne suffisant point (car il prodiguait l'argent aux soldats pour les attacher à son parti), il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'on ne pouvait point douter de la victoire, puisque les dieux soudoyaient ses troupes. Les Athéniens raillaient de leur côté, quoique environnés de périls. Une

Les Athéniens se livrent à lui.

667.

Sylla se rend maître d'Athènes, et l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits.

famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés ou plutôt ceux d'Aristion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamine. *Allez, leur répondit-il, heureux et glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles : je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raser, se laissa fléchir ; il *pardonna aux vivans en considération des morts* : ce fut son expression. Tant la gloire des anciens héros d'Athènes, et des grands génies qu'elle avait produits, imprimait encore de respect dans l'abjection de cette fameuse république ! Archélaus, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il rempor-
te deux
grandes
victoires.

Deux victoires complètes remportées ensuite par Sylla, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyaient ; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, et affrontant le danger : *Il m'est glorieux de*

mourir ici, s'écria-t-il; vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomène. Il n'en fallait pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Tandis que le général soutenait ainsi la cause de Rome, il était proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisième fois, exerçait avec son collègue Carbon, une tyrannie atroce. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devait souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il voulait retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il voulait livrer la flotte qu'il commandait. Archélaüs répondit qu'il détestait la trahison. *Quoi donc, reprit Sylla, toi, Cappadocien, l'esclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirais d'acheter à ce prix une couronne; et à un général romain, à Sylla tu oses parler de trahison!* Il finit par prescrire les conditions, auxquelles Mithridate pourrait obtenir la paix : « Qu'il abandonnât toutes ses » conquêtes, et se renfermât dans le » royaume de ses pères; qu'il rendît les » prisonniers, et les esclaves fugitifs;

Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate.

Belles paroles de Sylla.

» qu'il payât aux Romains deux mille
 » talens, et leur livrât soixante et dix
 » vaisseaux de guerre. » Archélaüs pro-
 mit tout, sans l'aveu de Mithridate.

Flaccus
 envoyé
 contre
Sylla, tué
 par **Fim-**
bria.

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avait nommé général, venait dépouiller Sylla du commandement, par ordre du sénat même : ordre difficile à exécuter. Ses troupes, excepté deux légions, passèrent sous les drapeaux de Sylla. Flaccus, ne pouvant rien contre lui, prit la route de Byzance pour attaquer Mithridate. Mais il fut tué par son propre lieutenant, le fougueux Fimbria, qu'il avait déposé, et qui ne respectait aucun devoir. Fimbria s'empare du commandement; il commence la guerre en Asie avec beaucoup de succès. Il excitait les troupes par le pillage et la licence, sans prévoir que des troupes corrompues ne seraient pas long-temps soumises.

Fimbria
 succom-
 be, après
 que Sylla
 a donné
 la paix à
 Mithrida-
 te.

Alors Mithridate ayant demandé à Sylla une entrevue, se soumet aux conditions déjà proposées. Le traité à peine conclu, Sylla marche contre Fimbria, son ennemi personnel. Il le fait sommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuse, est abandonné de ses soldats, et se perce de son épée, après avoir tenté inutilement de faire assassiner le

général. Il avait les talens et la méchanceté de Marius

L'heureux Sylla triomphant ainsi de tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, montèrent, selon Plutarque, à vingt mille talens. Il distribua partout ses légions; il fit donner à chaque soldat seize drachmes par jour, outre le logement et la nourriture. Ces funestes exemples annonçaient la chute de la discipline. « On vit alors pour la » première fois, dit Salluste, une armée romaine prendre le goût du vin » et des femmes, le goût des statues, » des tableaux, des vases ciselés; en dépouiller les particuliers, les villes et » les temples; piller enfin le sacré et le » profane ». Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours. Autant Sylla mérite sans doute de reproches, pour avoir énervé la discipline, autant peut-on l'admirer d'avoir suspendu son ressentiment, d'avoir négligé ses intérêts personnels, pour finir la guerre contre Mithridate. « Il crut devoir abattre l'ennemi, dit » Paternulus, avant de se venger du » citoyen. » Mais la cruelle vengeance souillera bientôt sa gloire; et l'adver-

Sylla enrichit son armée, qui se corrompt.

saire de Marius en sera pour un temps l'imitateur.

Désor-
dres dans
Rome.

Un dérangement universel dans les finances de l'état, dans les fortunes particulières, causé par la défiance et par les alarmes des Romains, surtout par la perte de l'Asie, où ils avaient une infinité d'établissmens; la foi publique ruinée par les suites de cette violente secousse; des altérations de monnaie, qui rendaient tout incertain dans le commerce, augmentèrent les désordres de Rome après la mort de Marius.

Un ma-
gistrat de
Plaisance
résiste au
consul
Carbon.

Cinna et Carbon, toujours consuls, avaient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une sédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Castri-cius, premier magistrat de Plaisance, refusant de lui obéir : *J'ai bien des épées*, lui dit Carbon; *et moi*, répondit courageusement le magistrat, *j'ai bien des années*. On rapporte un mot assez semblable de Solon à Pisistrate : il exprime les sentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien en comparaison de la vertu.

CHAPITRE III.

*Retour de Sylla. — Ses proscriptions.
— Sa dictature et sa mort.*

PLUS de deux cent mille hommes étaient en armes, pour s'opposer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissaient, et il avait le talent d'attirer les autres dans son parti. *C'est un lion et un renard*, disait Carbon en parlant de ce général; *je crains plus le renard que le lion*. Céthégus, Verrès, Pompée, déjà distingué par son mérite, quoique fort jeune, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire, se rangèrent sous ses drapeaux. Il échauffait les cœurs, il inspirait la confiance. Crassus, qu'il envoyait faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il fallait traverser un pays occupé par les ennemis : *Je te donne pour escorte*, dit Sylla, *ton père, ton frère, tes proches, indignement égorgés, et dont je poursuis la vengeance*. Ces paroles firent voler Crassus, et la commission fut remplie avec succès.

670.

Retour
de Sylla.On se
jette dans
son parti.

Il
remporte
plusieurs
grandes
victoires.

Le consul Norbanus est défait dans une bataille, où périssent sept mille hommes de son côté. L'année suivante, le jeune Marius, * consul après avoir fait massacrer un grand nombre de sénateurs, combat à son tour, voit son armée taillée en pièces. Selon les mémoires de Sylla, cités par Plutarque, le vainqueur perdit seulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, et fit huit mille prisonniers. Comment le croire, en supposant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-temps, avec une égale valeur?

Télésinus
défait.

Une dernière victoire, remportée aux portes de Rome sur les Samnites et les Lucaniens, fut encore plus glorieuse pour Sylla. Ces indomptables ennemis du nom romain continuaient opiniâtrément la guerre sociale. Ils avaient pour chef Télésinus, général aussi habile que vaillant. Ils ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Télésinus resta mort sur le champ de bataille. Sylla fit cruellement massacrer six mille hommes, qui avaient mis bas les armes, et auxquels il avait promis la vie. La rage des guer-

Cruauté
perfidie
envers les
vaincus.

* Les uns le disent petit-fils, les autres, fils adoptif du fameux Marius.

res civiles devait produire bien d'autres horreurs.

Dans l'histoire des barbaries humaines, il est peu d'exemples d'atrocités comparables à celles des proscriptions de Sylla. Quelqu'un lui disant : « Nous ne » demandons pas grace pour ceux que » vous êtes résolu de faire mourir ; mais » du moins tirez d'inquiétude ceux que » vous voulez sauver : » *Je ne sais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.* — *Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liste de quatre-vingts pros crits, dont les premiers étaient Carbon et Marius, actuellement consuls ; le surlendemain, une autre liste de deux cent vingt, et une autre pareille le jour suivant. Enfin le tyran déclara qu'il ne pardonnerait à aucun de ses ennemis.

Il pros crit
tous ses
ennemis.

Leur donner asyle était un crime capital, quelque liaison de parenté qu'on eût avec eux. L'esclave fut invité par des récompenses à tuer son maître, le fils même à tuer son père : la tête d'un pros crit était payée deux talens. On confisquait les biens ; on punissait jusqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étaient condamnés comme infâmes, à ne posséder aucune

La cruau-
té pous-
sée aux
derniers
excès.

charge. Rome, les provinces, se changèrent en boucheries pour une foule de citoyens, dont plusieurs ne furent immolés que parce qu'on en voulait à leur dépouille. *C'est ma terre qui me proscriit*, s'écria un certain Aurélius, homme paisible, éloigné de toute affaire.

Catilina
se signale
dans la
proscrip-
tion.



Il suffirait de dire que Catilina, le bourreau de son propre frère et de son beau-frère, fut le principal ministre de la fureur. Après avoir présenté à Sylla, dans la place publique, la tête sanglante d'un proscrit, il se lava les mains dans l'eau lustrale d'un temple, comme pour insulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort des
deux
consuls,
Marius
et
Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Préneste (Palestrine), où il s'était retiré, convint avec un ami de se donner mutuellement la mort : ils se percèrent de leurs épées. Carbon, l'autre consul, avait quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds et ordonna son supplice, quoique Carbon eût des droits à sa reconnaissance. Ainsi les Romains vengeaient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition. Ainsi leur patriotisme, éteint par le vice, ne laissait aux citoyens que des passions furieuses, que des crimes et des massacres.

La république n'existait plus; un seul était le maître de tout : l'épée faisait son titre et le soutenait. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi aurait excité l'horreur des Romains, il fit proposer au peuple de nommer un dictateur sans limitation de temps, pour réparer les maux de l'état; il s'offrit à remplir cette charge, si on voulait la lui confier. C'était se nommer lui-même avec adresse, en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel, puisqu'il n'y avait pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Sylla, que les conjonctures avaient rendu le tyran de Rome, fit des lois très-sages, quand il se trouva maître absolu. Il réprima le meurtre et les violences; il rendit au sénat les tribunaux; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vides que la guerre et les proscriptions y avaient occasionnés; il régla qu'on ne parviendrait à la préture qu'après avoir été questeur, et au consulat, qu'après avoir exercé la préture; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre, selon les anciennes lois; il restreignit la puissance tribunitienne, en défendant aux tribuns de se mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, et

672.

Sylla,
dictateur
perpétuelIl
fait des
lois
propres
à rétablir
le
bon ordre

qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure. Dès-lors le tribunat ne pouvait guère tenter les ambitieux. Comment auraient-ils renoncé aux premières charges de la république ?

674.
Il
abdique
con-
rageuse-
ment
la dicta-
ture.

Ce qui
pouvait
le
rassurer
dans
le péril.

On n'imaginait point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes, quatre-vingt-dix sénateurs, et plus de deux mille six cents chevaliers, par les proscriptions, qu'après avoir élevé sa puissance sur les ruines de tant de familles, de tant de villes, de la république même, Sylla voulût et osât abdiquer la dictature. Il le fit ; il déclara même qu'il était prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place, sans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avait affranchi et élevé au rang de citoyens dix mille esclaves, il avait donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats ; il avait répandu les bienfaits sur ses partisans ; eux seuls étaient en possession des emplois civils et militaires. Les défenseurs ne pouvaient donc lui manquer, et la terreur de son nom lui servait de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *Ce jeune homme sera cause qu'un autre*

dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.

Les plaisirs et la débauche auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut, âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore d'affaires publiques, et travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus. Son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même, portait en substance *que personne n'avait fait tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis*. Il avait pris le surnom d'*heureux*, soit qu'il crût la fortune attachée à sa personne, soit qu'il voulût le faire croire. Mais s'il fut heureux dans ses entreprises, il ne connut point le vrai bonheur, incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les passions. Un siècle plutôt, il aurait peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le força, en quelque sorte, d'être méchant; et il ne devint oppresseur que pour se venger de l'oppression d'un scélérat. Tel est l'empire des circonstances sur le cœur humain, quand il n'a pas des règles fixes de sagesse.

On avait appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvait asservir la république. Ainsi les factions devaient se mul-

Il mourut
de ses dé-
bauches
l'année
suivante.

676.

Lépidus
renou-

velle la
guerre ci-
vile par
ambition.

Il est
vaincu et
meurt de
chagrin.

tiplier de jour en jour. Le consul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catulus, son collègue, lui tint tête. Ils allaient recommencer la guerre civile, si le sénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus, au sortir de charge, se crut dégagé de sa promesse; il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un second consulat l'épée à la main. Repoussé, vaincu par Catulus et par Pompée, il passa en Sardaigne, où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de sa femme.

CHAPITRE IV.

Guerre de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates.

Sertorius
soutient
encore en
Espagne
le parti de
Marius.

UN homme vraiment redoutable, Sertorius, relevait le parti de Marius en Espagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices et des factions; après avoir essuyé beaucoup d'infortunes, il se retira chez les Lusitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Il fut

bientôt maître de l'esprit de ces barbares. Une biche apprivoisée, par laquelle il se disait instruit miraculeusement des choses qu'il découvrait par sa prudence, n'était pas un instrument trop grossier pour tromper leur superstition; mais à cette ressource il en joignit de plus efficaces, la sagesse du gouvernement et les victoires.

Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains, qui commandaient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches savantes, les stratagèmes, les attaques brusques faites à propos sans rien hasarder, la discipline jointe au courage, l'admiration et la confiance qu'il inspirait à ses soldats, semblaient augmenter ses forces dans toutes les occasions. Du vivant de Sylla, une foule d'illustres mécontents se réfugièrent auprès de Sertorius. Il en fit un sénat qu'il appelait *le sénat romain*. En effet, il aurait eu quelque raison de dire, comme dans Corneille: *Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.*

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venait d'être renforcé par une armée entière, sous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna,

Ses talens
et ses
victoires.

678.

Il résiste
à l'omnipée
et à
Métellus.

qui, cherchant à s'établir dans le pays ; fut contraint par ses soldats de se joindre à cet illustre général. Pompée et Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Il méprisait même le premier ; et l'ayant battu dans une action : *C'est un enfant, dit-il, que je renverrai à ses parens, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Le dernier n'eut pas de honte de mettre sa tête à prix. Cent talens et vingt mille arpens de terre devaient être la récompense de l'assassin. Cette politique de brigands exposait Sertorius à mille trahisons. Il devint sévère ; une conspiration se forma autour de lui. Perpenna en était le chef, et le fit lâchement égorger dans un festin.

680.

Perpenna
le fait as-
sassiné.

Beautrait
de
Sertorius
à l'égard
de Mi-
thridate.

Peu de temps avant sa mort, Sertorius reçut une ambassade de Mithridate, qui lui offrait des secours et lui demandait la restitution de l'Asie. Il répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcherait point de reprendre la Bithynie et la Cappadoce, sur lesquelles les Romains n'avaient aucun droit ; mais qu'à l'égard de l'Asie-mineure, qu'ils possédaient légitimement, jamais il ne souffrirait que ce prince les en dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir, ajouta-t-il, à l'agrandissement de la république, et non m'agrandir de ses pertes.* Quel Romain !

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu et pris, il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on pouvait découvrir ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, et ordonna le supplice de Perpenna. Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits : il se vantait, par l'inscription, d'avoir soumis huit cent soixante et seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, malgré ses succès, et qui voulut toujours être sans égal.

Pompée
fin
la guerre.

Sa vanité.

Quoique simple chevalier, il fut honoré du triomphe. En 672, il avait déjà eu cet honneur, après une expédition en Afrique. Sylla refusant alors d'y consentir : *Pensez donc*, lui dit fièrement Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant.* Ces paroles hardies, arrachèrent le consentement du dictateur.

Il eut les
honneurs
du triom-
phe.

Rome, accoutumée à vaincre les nations, mais déjà vaincue par leurs vices et leurs richesses, eut encore à soutenir

Révolte
et guerre
des
esclaves
gladiateurs.

Spartacus, leur général, remporte des victoires.

une guerre aussi dangereuse qu'humiliante, contre ses propres esclaves. Deux révoltes d'esclaves en Sicile avaient appris combien le joug des Romains était abhorré. Celle-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçait malgré eux au métier de gladiateurs un nombre de ces infortunés, qui gémissaient dans la servitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante et dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites. Un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirèrent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse et aguerrie. On fit marcher les deux consuls et un préteur pour le combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois s'étant séparés de lui, venaient d'être taillés en pièces par les Romains.

682.
Crassus le défait.

Déjà il menaçait Rome, il pouvait l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, et la termina heureusement, après avoir rétabli la discipline presque anéantie. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se con-

duisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille allait commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança long-temps. Les esclaves furent battus, et leur chef, couvert de blessures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

Cinq mille fuyards se rallient; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avait sauvé la république, il écrit au sénat : *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves, mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rébellion.* Cet ambitieux citoyen tournait tout à son avantage; il éblouissait la multitude, en exagérant ses services; il voulait qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout puissant; il persuada ce qu'il voulait. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures lois de Sylla; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir; il devint l'idole du peuple, dont il flattait les préjugés. L'opulent Crassus, son collègue, et son rival, eut beau donner un festin de dix mille tables, et distribuer aux pauvres du blé pour trois mois : ces profusions immenses ne balancèrent point l'énorme crédit de Pom-

Pompée
s'attribue
l'honneur
de la
victoire.

Il devient
l'idole
du peuple
malgré
les profu-
sions
de Cras-
sus.

pée, quoiqu'il n'y eût guère de moyen plus sûr de captiver la multitude.

686.
La loi
Gabinia
lui donne
un pou-
voir ex-
cessif.

Des milliers de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infectaient les mers, pillaient jusqu'aux temples, désolaient les provinces, ruinaient le commerce et répandaient la famine. Les Ciliciens s'étaient livrés à ce genre de brigandage : ils y avaient acquis des richesses, de la puissance, au point de former une république, tandis que les Romains s'acharnaient les uns sur les autres. Pompée seul paraît capable de les vaincre. Le tribun Gabinius propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats et de matelots qu'il voudrait; de puiser dans le trésor public tout l'argent qu'il jugerait nécessaire, sans avoir de comptes à rendre; et de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa puissance devait s'étendre sur toute la Méditerranée, et jusqu'à cinquante milles en terre ferme. La commission était pour trois ans. Cette loi odieuse, qui tendait à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppositions. Pompée lui-même y opposa une fausse modestie. La loi passa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaisseaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, et six mille talens attiques.

Avec de pareils moyens, l'homme le plus médiocre peut faire de grandes choses en apparence et surprendre l'admiration sans la mériter.

Les pirates furent détruits ou dissipés en quatre mois. L'enthousiasme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abusa point de sa puissance, c'est qu'il craignait le soupçon de la tyrannie. Il en devint plus puissant, comme il l'espérait sans doute, et la guerre d'Asie lui ouvrit un autre théâtre.

Il dissipe
les
pirates.

CHAPITRE V.

*Fin de la guerre de Mithridate. —
Lucullus supplanté par Pompée.*

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avait recommencé deux fois la guerre ; car sa haine implacable pour les Romains ne cédait à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le temps où Sertorius se signalait en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever cet héritage au peuple ambitieux qui voulait l'empire de l'uni-

Mithri-
date avait
recom-
mencé la
guerre
et aguerri
ses
troupes.

vers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique; il y substitua les armes et la discipline des Romains; enfin, il avait formé des soldats, et il était grand capitaine.

679.
Lucullus
envoyé
contre ce
prince.

Conduite
et succès
de ce gé-
néral.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta et Lucullus. Ce dernier réunissait au goût des lettres et des sciences tous les talens militaires. Il avait servi en qualité de questeur sous Sylla. Cicéron exagère par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général, par les livres seuls et les conversations, dans le trajet de Rome en Asie.

Lucullus débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers et à la licence des troupes, il sauva son collègue battu par Mithridate; il fit lever à ce prince le siège de Cyzique, où périt presque toute son armée, quoique extrêmement nombreuse; il le chassa de la Bithynie, et ensuite de son royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs et ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

684.
Il défait
Tigrane,
roi d'Ar-
ménie.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle. Mais Tigrane, dont la domination s'étendait jusqu'en Syrie, où les Sé-

leucides avaient tout perdu par leur faiblesse, Tigrane, dis-je, avec des troupes innombrables et de grands trésors, n'avait qu'un sot orgueil et une aveugle témérité. Lucullus passe l'Euphrate et le Tigre sans peine ; parce qu'on ne le croyait pas assez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un observant que ce jour-là était de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier : *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux*. En effet, il tailla en pièces les ennemis. Sa victoire fut suivie de la prise de Tigranocerte. L'année suivante, il passa le mont Taurus. Tigrane et Mithridate étaient rénnis : il les attaqua et les mit en fuite. Rien n'égalait encore la vaillance des Romains ; mais ils manquaient de vertus, non moins nécessaires pour assurer le succès des entreprises.

Lucullus, avec des qualités sublimes, n'avait pas le talent de se faire aimer. Officiers et soldats souffraient d'autant plus impatiemment sa hauteur, sa sévérité pour le maintien de la discipline, que les mœurs corrompues se portaient davantage à la licence. On savait que ses envieux déclamaient à Rome contre lui, et l'accusaient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt et d'ambition. Enfin les troupes se

La man-
tinerie de
ses
troupes
occa-
sionne
des revers

matinèrent plusieurs fois. Tigrane et Mithridate, profitant des conjonctures, rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine, sous les ordres de Tiagrius, fut entièrement défaite; et Lucullus se vit abandonné de ses soldats, lorsqu'il s'empressait de réparer ses malheurs.

687.

La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée.

C'était une circonstance aussi favorable à Pompée, que honteuse pour la république. Vainqueur des pirates, il se trouvait en Asie : ses partisans saisirent avec zèle l'occasion. Le tribun Manilius proposa de rappeler Lucullus, et d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et Tigrane, en lui laissant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avait donné. Par-là on lui confiait toutes les forces de l'état, on le rendait maître absolu de la mer et de la terre. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais César, qui flattait la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des lois; Cicéron alors préteur, qui avait besoin de l'amitié de Pompée; d'autres personnages illustres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, soutinrent la loi de Manilius. Le peuple suivit son penchant, sans prévoir qu'il pourrait un jour en être la victime.

On voit ici combien les souplesses de l'ambition sont quelquefois basses et grossières. Pompée avait mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-je donc jamais du repos, disait-il ? ne pourrai-je vivre dans la retraite avec une épouse chérie ? Heureux les hommes qui passent des jours tranquilles au sein de l'obscurité ! » Cette hypocrisie choqua même ses amis, mais le vulgaire en fut vraisemblablement la dupe. Les apparences le trompent si aisément !

Pompée
dissimule
son ambi-
tion en
hypocrisie

Si Pompée avait été digne de sa fortune, il aurait du moins respecté le mérite et les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avait eu que des succès faciles, et ne s'était proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci, blessé des propos injurieux de son rival, lui reprochait avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déjà vaincus, et de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer ; semblable à ces lâches oiseaux, qui ne fondent que sur des corps morts. Une entrevue qu'ils

Il dépri-
me les ex-
ploits de
Lucullus.

Leurs
reproches
mutuels.

eurent ensemble, aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus ; car ses victoires ne pouvaient être oubliées.

Retraite
de
Lucullus.

Sa magni-
ficence.

Mithrida-
te, vain-
cu, veut
porter la
guerre en
Italie.

Perfidie
de son fils
récom-
pensée

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais consacrée à l'étude et au commerce de l'amitié. Personne n'avait porté aussi loin que lui la magnificence et le luxe, qui, après les conquêtes d'Asie, devait changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait servir, un jour qu'il mangeait seul, moins somptueusement qu'à l'ordinaire : *Ne savais-tu pas, lui dit-il, en se fâchant, que Lucullus devait souper aujourd'hui chez Lucullus ?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphosé, pour ainsi dire, en un satrape de Perse.

Mithridate, affaibli par tant de revers, abandonné de ses alliés, que l'artifice ou la terreur fit passer du côté de Rome, succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit, et gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditait de porter la guerre en Italie, et de suivre les traces d'Annibal ; lorsque Pharnace, un de ses fils, excita contre lui une révolte. Le roi, assiégé dans un château, craignant d'être livré aux Romains, essaya inutilement de

finir ses jours par le poison, et se fit tuer par un esclave fidèle. On dit qu'il s'était accoutumé aux antidotes dès sa jeunesse, de manière que le poison ne pouvait lui ôter la vie. Ses cruelles défiances, à l'égard de sa famille même, ne l'avaient point mis à couvert de la trahison. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de quarante ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, et Pharnace obtint le royaume du Bosphore, pour récompense d'un parricide. Le Pont fut réuni à la province de Bithynie.

par les
Romains.

Pompée, au lieu de poursuivre Mithridate, s'était jeté sur la Syrie, royaume toujours déchiré par les guerres intestines. Tigrane l'avait possédée dix-huit ans. Lucullus y avait établi Antiochus XIII, surnommé l'Asiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduisit la Syrie en province romaine, sans aucune résistance. Il passa en Judée : il se déclara en faveur d'Hyrcau, contre Aristobule son frère, qui lui disputait la couronne; il força le temple de Jérusalem, emmena prisonnier Aristobule, rendit à Hircan la dignité de grand-prêtre, avec

Expé-
ditions de
Pompée
en Asie.

Il enrichit ses
soldats et
ses parti-
sans.

titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir distribué à ses troupes des sommes immenses, qu'Appien fait monter à seize mille talens. Chaque fantassin eut quinze cents drachmes. C'est ainsi que les généraux achetaient des partisans et des soldats aux dépens de la république.

Pompée
permet
tout à ses
amis.

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe et le faste, dont les exemples étaient si communs ; mais il donnait à ses amis toute licence, il abandonnait les peuples à leur avarice et à leurs vexations. Démétrius, son affranchi, ayant des richesses sans bornes, étalait l'insolence d'un esclave parvenu au plus haut degré de pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme, dont les amis, les esclaves même se permettent tout, sous la sauvegarde de sa puissance ?

CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Crassus et César.

Conju-
ration de
Catilina.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût ensevelie sous ses ruines, par la scélératesse d'une par-

tie de ses citoyens. Sergius Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux que nulle entreprise n'effrayait, capable cependant d'une dissimulation artificieuse; abîmé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, et de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité souveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaisirs, promesses, espérances, il les employa pour parvenir à son but. Les débauchés, les mécontents, les ambitieux, la noblesse ruinée et insatiable, le peuple aveugle et volage, entraient en foule dans son parti, chacun au gré de ses passions particulières. Il fallait un grand génie pour sauver la république : la gloire en était réservée à Cicéron.

Cet orateur admirable, dont on admirerait encore davantage les talens, les lumières et les vertus, si la vanité n'en avait un peu obscurci l'éclat, brigua la dignité de consul, lorsque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conspirateurs, était amoureux de Fulvie. Se voyant méprisé d'elle, après lui avoir sacrifié tous ses biens, il se flatta de regagner ses faveurs en lui révélant la conspiration, et lui annonçant les richesses

690.

Le com-
plot dé-
couvert à
Cicéron.

Il par-
vient au
consulat.

qu'il en espérait. Une femme infidèle à son mari, ne pouvait rougir de l'être à un amant disgracié. Fulvie parla, Cicéron fut instruit du secret. Il s'en servit habilement pour obtenir le consulat, malgré les intrigues de la noblesse, qui méprisait en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, son compétiteur; on lui donna pour collègue Antonius, dont l'indolence était propre à lui laisser toute la gloire du gouvernement.

Il pré-
vient l'ef-
fet de la
conjura-
tion.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, presse l'exécution de ses desseins. Le jour était pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville; pour assassiner à la faveur de cet incendie, les principaux du sénat, et en particulier Cicéron; pour s'emparer du capitolé; pour renouveler et surpasser même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veillait sur la république, et rien n'échappait à sa prudence. Les lois ne permettaient pas d'arrêter les accusés avant la conviction. Cet abus de la liberté civile, en des temps si dangereux, était peut-être le plus grand obstacle à son zèle. Il dévoile au sénat tout le complot. On donne aux consuls un pouvoir illimité, par la formule en usage dans les périls extraordinaires. Catilina ose néanmoins encore paraître; mais confondu

en plein sénat par l'éloquence de l'orateur, il sort de la ville. Cicéron acquiert toutes les preuves nécessaires pour dissiper les doutes du peuple. C'étaient des lettres de Catilina et de ses principaux complices, Lentulus, Cethégus, Statilius, Gabinus. Ceux-ci, arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, sont exécutés de nuit dans les prisons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, allait soulever la Gaule; on l'attaque, il se défend avec fureur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, et y meurt percé de coups. C'était un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Catilina
vaincu et
tué.

Avant que la conjuration éclatât, Cicéron avait fait rejeter, même par le peuple, une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commissaires devaient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité presque sans bornes. De pareilles lois, en un siècle où la probité devenait si rare et l'ambition si violente, ne tendaient qu'au bouleversement de l'état. Elles ne pouvaient s'exécuter qu'en produisant des guerres civiles. Les décemvirs auraient employé leur pouvoir

Loi agraire de Rullus.

à leur fortune ; le peuple aurait eu de nouveaux tyrans , la république des maîtres. Rullus se proposait lui-même de dominer , et son zèle apparent du bien public était un masque pour couvrir l'intérêt particulier.

Commen-
cemens
de César.

Un patricien qui le surpassait infiniment , soit par l'éclat de la naissance , soit par le mérite des talens , Jules-César , gendre de Cinna , formait en silence de plus vastes entreprises. La mollesse , la parure , le libertinage , n'annonçaient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs , dont Rome n'avait rien à espérer ni rien à craindre. On le peignait comme tel à Sylla , pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez-vous pas* , dit-il , *dans ce jeune homme plus d'un Marius ?* César s'enfuit alors. Il cultiva son génie ; il fit bientôt connaître son grand caractère. Allant à Rhodes étudier l'art oratoire , il fut pris par des pirates. Il osa les braver jusques aux menaces les plus fières , en attendant une grosse somme qu'il avait promise pour sa rançon. A peine sorti de leurs mains , il rassembla quelques vaisseaux , les poursuivit , les prit à son tour , et les fit mourir sur la croix , comme il les en avait menacés. Dès qu'il entra dans la carrière de l'ambition , à l'âge de trente-sept

Son am-
bition
soutenue

ans, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence et d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Ses dettes furent énormes ; mais il était sûr de les acquitter, s'il parvenait à la puissance. Il acheta impunément les dignités ; il ranima les restes du parti de Marius.

par de
grands
moyens.

Toute son ame se portait aux honneurs et à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre : *Hélas !* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avait conquis à mon âge tant de royaumes, et moi je n'ai rien fait encore de mémorable !* Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, et entendant quelqu'un de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguait aussi les charges en cet endroit, il répondit : *J'aimerais mieux être ici le premier, que le second à Rome.* De semblables traits peignent le fond d'un caractère.

Traits
qui
dévoilent
son
caractère.

Mais Pompée, de retour à Rome en 692, accoutumé au commandement et aux succès, ne voulait souffrir ni supérieur ni égal. Il avait étalé dans un triomphe magnifique tout ce qui pouvait éblouir le peuple, et effacer en quelque sorte la gloire des autres généraux : la liste de ses conquêtes était pro-

693.
Il récon-
cilie
adroitement
Pompée
et Crassus
pour
s'appuyer
de
leur crédit

digieuse, et les dépouilles ne l'étaient pas moins. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par faiblesse d'ame, plutôt que par sagesse de conduite, il avait licencié ses troupes en arrivant; et il s'était flatté de rester, sans leurs secours, le maître de la république. Il trouva dans Crassus un adversaire, à qui des richesses prodigieuses attachaient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssaient; la balance flottait entre eux dans le sénat. César, après avoir commandé en Espagne, voulant être consul, ayant besoin de l'un ou de l'autre, et ne pouvant s'attacher à l'un sans se faire de l'autre un ennemi, exécuta un nouveau plan de politique, dont lui seul était capable. Il les réconcilia; il unit ses intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit. Caton, si célèbre par sa vertu stoïque, poussée au-delà des bornes, prévint que le triumvirat entraînerait nécessairement la ruine de la liberté. Cependant on applaudissait à une réconciliation qui semblait éteindre la discorde.

Triumvirat.

Caton en prévoit les suites.

César fait passer une loi agraire plus sage que

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée et de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour attacher davantage le peuple à son

parti. Cette loi n'avait pas les inconvé-
niens des précédentes. Elle se bornait à les pré-
cédentes. certaines terres de la Campanie, qu'on
devait distribuer à vingt mille pauvres
citoyens, ayant au moins trois enfans.
Elle était faite de manière à éloigner tout
soupçon de tyrannie. Cependant Caton,
le consul Bibulus, et la plupart des sé-
nateurs, s'y opposèrent. On eut recours
au peuple. Pompée et Crassus se déclara-
rent hautement pour la loi. Bibulus fut
chassé de l'assemblée avec outrage ; le
sénat réduit au silence ne fit plus d'oppo-
sition. Depuis ce jour l'autorité du con-
sulat fut toute entre les mains d'un seul :
son collègue n'osa plus paraître. Cicéron
dit plaisamment que c'était le consulat,
non de César et de Bibulus, mais de
Jules et de César.

César, avec une adresse infinie, ap-
prochait toujours de son but. Il donne sa Sa
politique
pour
s'assurer
de
Pompée,
et pour
se débarrasser
de
Cicéron. fille en mariage à Pompée, de peur que
les républicains zélés ne lui enlèvent cet
appui. Il fait passer une loi par laquelle
on oblige les sénateurs et les magistrats
de prêter serment, qu'ils ne proposeront
jamais rien contre ce que les assemblées
populaires ont décidé sous son consulat.
 Craignant le zèle et l'éloquence de Cicé-
ron, il procure le tribunat au séditionnaire
Clodius, ennemi mortel de l'orateur, et

qui, de race patricienne, s'était fait adopter dans une famille plébéienne pour devenir tribun du peuple ; vrai scélérat, accusé tout récemment d'avoir profané les mystères de la *Bonne déesse*, et d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de César. Enfin, il obtient pour cinq ans le gouvernement des Gaules (Cisalpine et Transalpine), et quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettrait en état d'exécuter tous ses desseins. Caton dit alors : *Nous venons de nous donner un roi, et nous l'avons établi avec ses gardes dans notre citadelle.*

695.
Clodius
opprime
Cicéron.

Bientôt après, Clodius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'était une batterie dressée contre Cicéron, dupe jusqu'alors des artifices du triumvirat. Les complices de Catilina avaient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement ; mais Cicéron n'avait agi que par l'ordre du sénat, et la nécessité des conjonctures justifiait sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la faiblesse de son caractère trahit son génie. Abattu, suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours, et n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte.

Ce même Pompée qui, le comblant de louanges artificieuses, disait peu auparavant : *J'ai servi la république, mais il l'a sauvée*. Cicéron prévint le décret de son exil, sortit de Rome, se retira en Grèce. Sa douleur excessive, ses plaintes amères contre ses meilleurs amis, sont une preuve que la philosophie, dont il se parait avec complaisance, était moins dans son ame que dans ses discours.

Clodius venait aussi d'éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne cessait de combattre les vices et la tyrannie. Il lui fit donner la commission de détrôner Ptolémée, roi de Chypre, dont on prétendait que le royaume appartenait aux Romains. Le tribun, ennemi personnel de ce prince, l'avait fait condamner comme ennemi de la république. Celui-ci s'empoisonna avant l'arrivée de Caton. Il éloigne aussi Caton.

Ptolémée Alexandre, roi d'Egypte, chassé par les Alexandrins, avait légué à la république, non-seulement Chypre, mais l'Egypte même. Il donnait ce qu'il avait perdu : c'était probablement pour se venger d'un usurpateur. Par quel motif, trois autres souverains avaient-ils de même légué leurs états ! *coutume fort singulière*, dit Rollin, et qui cer- Royaumes légués à la république.

tainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit ! Disons plutôt qu'elle fut le fruit ou des manèges de Rome, ou de la terreur du nom romain. Ces tyrans des rois et des peuples écrasaient tout par leurs vexations comme par leurs armes. Et l'on veut que des legs de royaumes aient été un hommage à leurs vertus !

696.
Pompée
fait
rappeler
Cicéron
qui lui
procure
un
nouveau
pouvoir.

Pompée s'aperçut enfin de ses erreurs. Clodius cessa de le ménager ; et la première campagne de César dans la Gaule parut éclipser toute sa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avait si lâchement abandonné. L'orateur fut comblé d'honneurs à son retour ; il traversa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ses maisons aux frais de l'état. Son crédit se signala bientôt en faveur de Pompée. Saisissant l'occasion d'une disette de grains, il lui procura pour cinq ans la surintendance des vivres, dans tout l'empire, avec un pouvoir excessivement étendu. Par de telles commissions, on s'accoutumait à mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, et on les accoutumait à en faire leur fortune particulière.

697.
Comman-

Comme les triumvirs avaient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de

nouveaux engagemens; Pompée et Crassus obtinrent le consulat, et des gouvernemens considérables; le premier eut celui de l'Espagne; le second, celui de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce; tous deux pour cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, et à exiger des rois et des peuples alliés de Rome, autant d'argent et de secours qu'ils le jugeraient convenable. Il pouvaient donc disposer absolument de tout.

demens
accordés
pour
cinq ans
aux
triumvirs.

Pompée régnait presque à Rome, et se garda bien de s'éloigner : il se contenta d'envoyer en Espagne ses lieutenans, comme un souverain envoie ses officiers dans les provinces. Crassus, qui accumulait trésors sur trésors; qui disait qu'un citoyen n'était point riche, s'il n'avait de quoi entretenir une armée; qui, sans doute, était pauvre lui-même, au milieu de son opulence, se hâta de passer en Asie où il espérait d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, sans aucun autre motif de guerre que leurs richesses. Mais les Parthes étaient

700.
Crassus
défait et
tué par les
Parthes.

un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adresse à tirer de l'arc et à manier les chevaux. L'armée romaine fut taillée en pièces, et Crassus tué avec son fils. Il avait tenu la balance entre César et Pompée : sa mort devait rompre l'équilibre, et faire éclater la discorde. On ne voyait à Rome que factions, que désordres de toute espèce. Tout s'y vendait publiquement ; la violence accompagnait la brigue ; c'était à force d'argent qu'on s'assurait les suffrages ; c'était avec l'épée qu'on attaquait ses rivaux. Les lois étaient foulées aux pieds ; les partis immolaient tout à l'intérêt personnel. Milon tua Clodius, et ce meurtre fut un signal de combats et d'incendies au centre de la ville.

Meurtre
de
Clodius.

701.
Pompée,
seul
consul.

Les partisans de Pompée s'efforcèrent de le faire nommer dictateur. C'est ce qu'il ambitionnait secrètement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant sous le joug des lois, proposa de l'élire seul consul ; parce que, du moins, il restait comptable de sa conduite. La chose était sans exemple, elle s'exécuta. Pompée fut seul consul. On lui accorda de nouvelles troupes, et mille talens de revenu pour l'entretien de son armée ; on lui continua le gouvernement d'Espagne, avec la permission d'y envoyer

des lieutenans. Avant la fin de son consulat, il se choisit un collègue. Feinte modération qui éblouit les sénateurs !

Deux lois nouvelles qu'il publia contre la violence et la brigue, auraient été bonnes si elles avaient pu s'exécuter. Il viole ses lois. Milon fut condamné à l'exil, pour le meurtre de Clodius, malgré l'éloquence de Cicéron son ami et son défenseur. C'était une suite de la première loi ; mais Pompée lui-même viola publiquement la seconde, en sauvant par son crédit Métellus Scipion, accusé de brigue, et prêt à être condamné. Quand la force et l'intérêt dominant, la volonté de celui qui peut tout est proprement l'unique loi.

Le procès de Milon fournit même une Procès de Milon. preuve du désordre le plus violent. Une multitude furieuse menaça dès le commencement ses défenseurs. Pompée fit prendre les armes, et environna de gardes le *forum* pour contenir le peuple. Cet appareil militaire, inoui jusqu'alors, un nouveau tumulte, les cris des partisans de Clodius, intimidèrent Cicéron. Son plaidoyer fut faible, en comparaison de celui qu'il écrivit après le jugement. Milon fut condamné, et le méritait. Il prévint la sentence en s'exilant à Marseille. Cicéron lui ayant envoyé ce chef-d'œuvre d'éloquence : *Quel bonheur,*

dit-il après l'avoir lu, *qu'il n'ait pas été réellement prononcé ! Je ne mangerais pas des figues si excellentes.* Milon n'avait jamais démenti sa fermeté. Son caractère, soutenu dans l'exil, fait un contraste frappant avec celui de Ciceron.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains.

— *Pompée se brouille avec César.*

— *Guerre civile.*

Succès de César dans la Gaule depuis l'an 696. CÉSAR, en moins de dix ans, avait dompté les Helvétiens, vaincu Arioviste, prince Germain, usurpateur d'une partie du pays des Séquanois; subjugué les Belges, les plus redoutables des Gaulois; réduit en province romaine toute la Gaule, et porté la terreur de ses armes deux fois au-delà du Rhin, deux fois jusques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cents places prises, trois cents peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étaient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avaient

peu d'autorité. Il les assujettit, non-seulement par sa valeur et par ses talens militaires, mais par son adroite politique, en fomentant leurs dissensions, en les armant les uns contre les autres, et ne négligeant aucun moyen d'étendre et d'assurer ses conquêtes.

Peu s'en fallut cependant qu'un illustre auvergnat, Vercingétorix, ne lui enlevât rapidement tout le fruit de ses exploits. En l'absence du général romain qui avait coutume de passer l'hiver au-delà des Alpes, se forma une ligue formidable de presque tous les Gaulois pour s'affranchir d'un joug odieux. Vercingétorix en fut le chef, et se montra digne de l'être. César accourt avec une diligence incroyable; surmonte toutes les difficultés, répare tous les malheurs; il s'empare de Bourges (*Avaricum*) que défendait une armée entière; à la nouvelle d'une défection des Eduens, il lève le siège de Gergovia en Auvergne (peut-être Clermont); il passe la Loire à gué devant les ennemis; il défait ensuite Vercingétorix, et le réduit à se renfermer dans Alise, place très-forte, située sur une montagne du pays qu'on appelle aujourd'hui l'Auxois, en Bourgogne. C'est au siège d'Alise que se déploie tout le génie de César. Il fait des

702.
Ses
victoires
sur
Vercin-
gétorix.

travaux prodigieux ; il met en fuite une armée de deux cent cinquante mille hommes qui assiége son camp ; il force les assiégés à se rendre après sept mois de résistance si opiniâtre , qu'on avait proposé dans leur conseil de guerre de manger les personnes inutiles. Telle fut la septième campagne de César.

Sa
conduite
pour
devenir
le maître
à Rome.

Intrépide, sobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même temps qu'il poursuivait les ennemis, il veillait sur les intrigues de Rome, il répandait l'or à pleines mains, pour acheter les suffrages, pour se faire des créatures : le consul *Emilius* lui coûta seul cent cinquante talens. Il enrichissait ses officiers et ses soldats, qui n'étaient plus ceux de la patrie. Il avait douze légions, accoutumées à vaincre sous ses ordres, attachées par affection et par intérêt à sa fortune. Enfin il se permettait tout pour régner, et son génie s'élevait au-dessus de tous les obstacles.

Brouille-
rie ouver-
te entre
César et
Pompée.

Le terme de son gouvernement approchait. En lui ôtant le commandement militaire, on l'eût remis au niveau des citoyens. C'était l'espérance de *Pompée*, qui sollicitait sous main son rappel. Mais le tribun *Curion* vendu à César, détourna le coup sans paraître d'aucun

parti. Il proposa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avait garde de consentir à se dépouiller le premier, Curion fut d'avis qu'on les déclarât l'un et l'autre ennemis du peuple romain, s'ils voulaient retenir leurs gouvernemens. Le ressentiment de César était d'autant plus vif, qu'on lui avait permis, contre les règles, de briguer même le consulat sans venir à Rome, et sans quitter sa province. Il offrit cependant d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci, moins habile et moins clairvoyant, persuadé que les troupes de César abandonneraient leur général, portait sa confiance jusqu'à dire, *qu'il n'avait qu'à frapper la terre du pied, pour en faire sortir une armée.* Julie sa femme, étant morte, nulle espèce de lien ne l'attachait plus à son beau-père; tout l'excitait à le traiter en ennemi.

Après quelques négociations, Pompée, par ses refus d'accommodement, rendit inévitable la guerre civile. De son côté, étaient les consuls et le sénat; de l'autre, le peuple, et une armée victorieuse, sous les ordres du plus

Ce dernier, par une confiance aveugle, rejette tout accommodement.

grand capitaine qui fût jamais. Là, n'y avait plus d'apparences de justice; ici, plus d'habileté, de courage et de ressources. La justice même, quand elle serait sans nuages, se trouverait bien faible en pareilles circonstances.

704. On avait déclaré César ennemi de Rome s'il refusait de quitter le commandement; on avait chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fût pas consul. César est au bord du Rubicon, petite rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. La plupart de ses légions étaient encore dans la Gaule transalpine; et c'était probablement l'effet de sa profonde politique : d'un côté, ils inspirait par-là une aveugle confiance à ses ennemis; de l'autre, il se ménageait les moyens de détruire les forces de Pompée en Espagne. Cependant, selon le récit de Plutarque, il hésite au bord de cette rivière, dont le passage est une hostilité manifeste. *Si je ne passe point, dit-il, je suis perdu; si je passe, de quels malheurs Rome est menacée!* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie : *Le sort en est jeté.* Il passe le Rubicon, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte*; c'est-à-dire,

César passe le Rubicon; Rome est consternée.

que la ville est en danger, et que les citoyens doivent tous prendre les armes.

Rien n'était prêt contre un ennemi si actif et si redoutable. Il ne trouve presque partout que des déserteurs qui se joignent à ses troupes. Pompée abandonne la ville et l'Italie. César, après s'être emparé du trésor public, et en avoir tiré des sommes immenses, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire était puissant. Il revint victorieux. Marseille, dont il avait commencé le siège, et que ses lieutenans n'avaient pu prendre, lui ouvre ses portes dès qu'il reparait. Nommé dictateur, contre les règles, par le préteur Emilius Lépidus, élu ensuite consul par les comices, il poursuit en Epire son rival, lui offrant toujours la paix, poussant toujours vivement la guerre. Pompée, maître de la mer et supérieur en forces, perdit une occasion de vaincre. César décampa, l'attira en Thessalie, y remporta une victoire décisive à Pharsale. On vit dans cette action, que la supériorité du nombre n'est rien contre la discipline et le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenaient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paraissait certaine, et ils en partageaient d'avance les fruits. Leur impatience, irritée par les fatigues de la guerre et par

705.

Guerre
civile. Ba-
taille de
Pharsale.

l'attrait des plaisirs de Rome , contribua beaucoup à précipiter le général , qui devait prudemment éviter cette bataille. César avait recommandé à ses vétérans de les frapper au visage : il prévoyait que la crainte d'être défiguré ferait plus d'impression sur eux, que le désir de la gloire. En effet , ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique. Quinze mille morts , vingt-quatre mille prisonniers , tandis qu'il ne perdit que deux cents soldats et trente centurions ; c'est de quoi étonner dans une victoire de César lui-même , surtout contre un ennemi tel que Pompée.

Modération
du vain-
queur.

Il jeta au feu les papiers de son rival, sans en lire aucun. *J'aime mieux, dit-il, ignorer des crimes , que d'être obligé de les punir.* Il soupira profondement , à la vue du champ de bataille couvert de morts ; et du moins il s'efforça de réparer par sa clémence les maux qu'on l'avait , disait-il , contraint de faire.

La cour
d'Egypte
fait assas-
siner
Pompée.

Ce fameux Pompée , si long-temps le maître de la république , et en quelque sorte de la fortune , maintenant vaincu , fugitif , errant au hasard , prend enfin la route de l'Egypte , où il avait rétabli Ptolémée Aulète , détrôné par les Alexandrins : il se flattait d'éprouver la recon-

naissance du jeune Ptolémée, fils et successeur d'Aulète. Mais l'infortune laisse si peu d'amis ! César le poursuivait avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devait prendre. On suivit le conseil de Théodote, lâche rhéteur, qui persuada une trahison et un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi ; mais, au lieu de la joie qu'on attendait, il ne témoigna que de l'indignation et de la douleur.

Cléopâtre, sœur et femme du roi d'Egypte, avait droit de partager avec lui la couronne, selon les dispositions de leur père. Elle soutenait ce droit par les armes. César voulut terminer le différend au nom du peuple romain ; et la beauté de Cléopâtre lui inspira des sentimens, qui le rendaient trop suspect de partialité. Photin, ministre de Ptolémée, excita pour cette raison la guerre d'Alexandrie, dans laquelle périrent et le roi et le ministre. César y courut les plus grands dangers ; la littérature y fit une perte irréparable, puisque la meilleure partie de la bibliothèque des Ptolémées fut la proie des flammes d'un incendie.

Ayant mis Cléopâtre sur le trône, César marcha rapidement contre Pharnace,

César
donne
l'Egypte
à Cléo-
pâtre.

Guerre
d'Alexan-
drie.

Sa
victoire
sur
Pharnace

fils de Mithridate et roi du Bosphore , dont les conquêtes s'étendaient en Asie. La promptitude de cette expédition justifie les trois mots célèbres dont il orna ses trophées : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

706.
Il revient à Rome, où il est le maître.

Consul pour cinq ans , dictateur pour un an , chef perpétuel du collège des tribuns , autorisé à faire la paix et la guerre comme il le jugerait à propos ; deux ans après le passage du Rubicon , il reparut à Rome avec un pouvoir absolu. Loin de le cimenter , à l'exemple de Sylla , par le sang des citoyens , il s'empressa de pardonner ; il combla même de bienfaits plusieurs de ses principaux ennemis. Tous n'étaient pas encore domptés. Pendant son séjour en Egypte , où un amour imprudent lui avait fait négliger ses intérêts , Scipion , Caton , avec les fils de Pompée , et d'autres républicains , avaient rassemblé des forces en Afrique. Caton refusa le commandement , parce qu'il était dû à Scipion , en qualité de consulaire. Ils avaient pour allié Juba , roi de Mauritanie. Ils se préparaient à une vigoureuse défense. Mais qui pouvait vaincre César ?

Guerre
d'Afrique

Ayant passé la mer , dépourvu d'abord de munitions et de subsistances , il donna bientôt de nouvelles preuves de sa supériorité. Il voulait combattre ; les enne-

mis devaient éviter le combat. Après plusieurs mois d'inquiétudes, il les attira enfin sous les murs de Thaspe qu'il assiégeait; il les défit, et n'eut que des succès rapides. Caton avait inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il semblait y faire revivre le sénat de Rome et la liberté. Ses espérances s'évanouissent enfin. Il voit le découragement répandu partout; il invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie, après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes, et avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, essayant la pointe de son épée, il dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse la blessure; il la r'ouvre lui-même, et expire. César, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te conserver la vie.* Sauver un tel ennemi, eût été en effet plus glorieux que de le vaincre. Rien ne résista plus en Afrique. Juba désespéré se donna la mort; Scipion périt; les fils de Pompée se sauvèrent en Espagne.

Si Caton n'avait pas été enthousiaste dans la vertu, et qu'au lieu de heurter

Caton se tue.

Ce vertueux romain

manque
de
prudence

avec rudesse les mœurs de son siècle, il eût cherché par des moyens praticables à en corriger les désordres, son patriotisme et sa grandeur d'ame auraient pu produire beaucoup de bien ou empêcher beaucoup de mal. Mais la remarque de Cicéron est juste : en se conduisant *comme dans la république de Platon, et non dans la lie de Romulus*, sa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuse. Ce n'était plus le temps des Fabricius. Rome, entièrement corrompue, ne pouvait plus se gouverner par les anciens principes républicains. Il fallait donc les plier aux circonstances et aux besoins. Caton se rendit respectable, en observant ces grandes maximes de vertu, tombées dans l'oubli. Il manqua le but, en voulant trop les faire observer. La sagesse doit-elle tenter l'impossible ?

Sa vertu
outrée.

D'ailleurs, on remarque dans la vertu de Caton, ces excès de singularité, qui annoncent presque toujours moins de raison que d'enthousiasme. Il affectait souvent de se montrer en public sans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, disait-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement honteux. Fort attaché à sa femme Marcia, dont il avait eu plusieurs enfans, il la céda néanmoins à Hortensius, et la reprit après la mort de ce

Romain. Un soufflet qu'il avait reçu, ne lui paraissait point une offense, parce que l'injure, selon ses principes, ne pouvait parvenir jusqu'à lui. Honorons en lui le grand homme, le vertueux citoyen, le martyr de la liberté et des lois; mais avouons que la vertu plus tempérée mérite davantage l'amour des mortels

CHAPITRE VIII.

*César devient maître de la république.
— Sa mort.*

LES honneurs prodigués à César, après son retour, prouvent assez qu'il n'y avait plus qu'une ombre de république. On remercia solennellement les dieux de ses victoires; on prolongea sa dictature pour dix ans, et ensuite pour toute sa vie; on lui donna, sous le titre de *réformateur des mœurs*, toute l'autorité de la censure, que deux magistrats partageaient auparavant; on déclara sa personne sacrée et inviolable; on mit sa statue dans le capitolé à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège : *A César demi-dieu*. On lui décerna quatre triomphes, qui eurent pour objet les Gaules, l'Égypte,

708
Hon-
neurs ex-
cessifs
pro-
digués à
César.

Pharnace et Juba. Il y étala des vases d'or et d'argent estimés soixante-cinq mille talens.

Ses profusions.

Ses profusions aux soldats et au peuple, les repas, les jeux, les spectacles superbes qu'il donna, enchantèrent une multitude, que l'attrait du plaisir conduisait à l'esclavage. Vingt-deux mille tables, servies dans les rues de la ville pour une fête, font juger de sa prodigalité. Les mœurs étaient si avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas de honte de combattre avec des gladiateurs.

Il rétablit l'ordre, et fit de bonnes lois.

La douceur de César, son application au gouvernement et la sagesse de ses lois, étaient les meilleurs moyens de colorer ses entreprises ambitieuses. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenses; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernements à un an pour les préteurs, et à deux pour les consulaires.

Il réforme le calendrier, où les pontifes avaient mis la confusion.

En qualité de souverain pontife, il reforma le calendrier. Les pontifes, soit par ignorance, soit par intérêt, y avaient mis une étrange confusion. L'année était de douze mois lunaires: on devait intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement; mais on faisait ou l'on omettait

l'intercalation, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le temps des magistratures. Ainsi tout ordre était renversé. Sosigène, astronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos, et César établit l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter soixante-sept jours.

Un ouvrage si digne d'éloges fut censuré, comme tout ce qui choque les coutumes et les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que personne d'en sentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ses indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine constellation devait se lever le lendemain : *Oui*, répondit-il, *et par l'ordre de César*. Cet orateur sacrifiait tout à ses bons mots. Le vrai sage peut-il jamais se permettre l'injustice?

Ce bel
ouvrage
fut
censuré.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Espagne, César y accourut, et porta le dernier coup à la liberté par sa victoire de Munda. Il avait, disait-il, combattu ailleurs pour la victoire; mais à Munda il combattit pour sa personne; tant il essuya de périls avant d'être victorieux. *N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfans?* dit-il plusieurs fois à ses soldats, au milieu de la mêlée. On

César dic-
tateur
perpétuel
après
la bataille
de
Munda.

le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel et empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs et les esprits. Il renvoya même ses gardes; il fit relever toutes les statues de Pompée; il augmenta le nombre des magistratures, pour multiplier les récompenses; il prodigua les bienfaits même à plusieurs de ses ennemis; il remplit le sénat de ses créatures; mais il l'avilit, en y ajoutant six cents sénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étaient pour son ambition des instrumens nécessaires. Le titre militaire d'*imperator* (empereur), conféré auparavant par les soldats comme purement honorifique, ne subsistait plus après le triomphe des généraux qui l'avaient reçu : il deviendra bientôt un titre de souveraineté.

709:
Il irrite
les répu-
blicains.

Quelques zélés républicains abhorraient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque temps après Marc-Antoine, son collègue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadème. On applaudit au refus qu'en fit César ;

mais son intention était de sonder les sentimens du public; et l'on sut bientôt qu'il ambitionnait le titre de roi, si détesté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup sur les hommes. César jouissait de l'autorité suprême et absolue; qu'avait-il besoin de ce titre, qui n'était propre qu'à soulever les esprits?

Une conspiration se forma d'abord. Conspiration de Cassius et de Brutus
Cassius en était le chef. Il y engagea Marcus Brutus, descendant du premier consul, gendre et imitateur de Caton, que César aimait comme son fils; qu'il avait comblé de graces, après lui avoir sauvé la vie, et dont il s'était fait un ami, sans pouvoir dompter sa haine pour une domination usurpée. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillèrent dans son ame les sentimens républicains. *Tu dors, Brutus*, lui marquait-on; *tu n'es plus le même*. L'ayant ainsi ébranlé par des voies obliques, Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'aperçut que son mari était vivement agité, et lui cachait quelque chose d'important. Elle se fit une profonde blessure à la cuisse, pour essayer ses forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un secret dans les tourmens même, Courage de Porcia

elle découvrit sa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette action courageuse et obtint la confiance qu'elle souhaitait. *Fasse le ciel, s'écria Brutus, que je me montre le digne époux de Porcia!* L'ame de Caton respirait dans une femme, que la philosophie avait élevée au-dessus des hommes de son siècle. Cependant le jour de l'exécution du complot, elle ne fut pas maîtresse de ses sens. Agitée d'une violente inquiétude, troublée au moindre bruit, elle envoya message sur message pour savoir des nouvelles de son époux. Enfin elle tomba en défaillance; on la crut morte, on courut en avertir Brutus. Il sentit la plus vive émotion, mais ne quitta point sa place. La femme peut le disputer à l'homme en courage, sans pouvoir vaincre une sensibilité qui, dans le courage même, fait éclater souvent la faiblesse.

César est
assassiné.

On devait assassiner le dictateur en plein sénat, lorsqu'il était sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens, plutôt que les prétendus oracles rapportés dans toutes les histoires, le firent balancer s'il se rendrait à l'assemblée. Mais s'imaginant, comme ses flatteurs le lui disaient, que sa conservation intéressait la république, et qu'on n'oserait pas attenter sur

sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, et le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi aussi, mon fils Brutus !* Il cesse alors de se défendre ; et se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros était alors âgé de cinquante-cinq ans.

Selon les maximes et les lois de la république, quiconque voulait usurper la souveraine puissance, était un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état, César semblait donc être condamné : un meurtre suppléait à l'impuissance de la justice. Mais si Rome ne pouvait plus demeurer libre ; s'il fallait nécessairement qu'elle subît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs et les principes, soutiens de la liberté, étaient détruits ; si l'exemple de Sylla, si les richesses énormes et le crédit de quelques particuliers, devaient tôt ou tard changer la république en monarchie ; César ne méritait-il pas que sa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles ? L'action atroce de Brutus, qui tue son bienfaiteur, son ami, dans l'espérance chimérique de sauver l'état, est un trait de ce fanatisme républicain, dont les

Réflexion
sur ce
meurtre.

excès ressemblent beaucoup à ceux du fanatisme religieux.

Suivant Cicéron, qu'on n'avait point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité était trop connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur tous les principaux amis de César. *Ils ont exécuté un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivait-il à Atticus; *l'arbre est abattu, mais les racines subsistent*. Couper les racines de la tyrannie était impossible alors : elles tenaient aux mœurs, qu'on ne pouvait plus changer. Parmi les conjurés même, peut-être aurait-on vu bientôt un usurpateur. Cicéron va s'égarer dans sa politique : il deviendra l'auteur et la victime de la fortune d'Auguste.

Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple. Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcoururent la ville, le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'était plus. Quelques patriciens se joignirent à eux, mais le peuple ne témoigna que de la consternation et des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au capitolé. Le consul Marc-Antoine, et Lépide, général de la cavalerie, se montrent alors prêts à venger le dictateur, c'est-à-dire, à s'emparer du pouvoir suprême, l'objet de leur ambition. Le sénat s'assem-

ble. On délibère si César doit être déclaré tyran ou légitime magistrat. Sa mémoire allait être flétrie, lorsqu'Antoine présente avec adresse, que le dictateur ayant nommé à presque toutes les charges, les magistrats et les gouverneurs seraient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanaient leurs titres passerait pour usurpateur et tyran; qu'il en résulterait une funeste anarchie, des troubles, des guerres civiles. On laisse la question à l'écart. On convient de ne point poursuivre les meurtriers du dictateur, et en même temps on confirme toutes ses ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, ne pouvait rétablir le calme. Il fallait montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Marc-Antoine, maître des papiers de César, y supposa ce qu'il voulut, et l'exécuta au gré de son intérêt.

Délibération imprudente du Sénat.

Fausse paix.

Cependant les esprits se rapprochèrent en apparence. Les conjurés descendirent du capitolé; Antoine et Lépide les reçurent en citoyens: mais une démarche d'Antoine ranima bientôt les dissensions. Il fit lire le testament de César: plusieurs de ses meurtriers y étaient nommés avec honneur, et le peuple romain avait des legs considérables. La tendresse, la reconnaissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâser par l'éloge de

Marc-Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César.

Il trompe
le sénat.

ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus; il déploya sa robe ensanglantée; il montra les blessures qu'il avait reçues de ses assassins : car le cadavre était exposé pour les obsèques. L'impression fut telle, que la populace en furie voulait mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci sortirent de Rome. Le consul, pour gagner ensuite le sénat, affectant un zèle républicain, proposa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Espagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piège, et préconisa Antoine, qu'il devait bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

CHAPITRE IX.

Politique hardie d'Octavius. -- Triumvirat. — Bataille de Philippes, où le parti républicain est détruit.

Octavius
adopté
par César
se
déclare
son
héritier.

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup sur la scène, pour jouer le premier rôle. C'était Octavius, petit-fils de Julie, sœur de César, et si célèbre depuis sous le nom d'Auguste. Le dictateur,

son grand-oncle, l'avait adopté en lui laissant les trois quarts de sa succession. Il étudiait l'éloquence à Apollonie sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement qui changeait la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption et à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce conseil, il se rendit à Rome, et se déclara l'héritier de César. Antoine qui dominait, ne lui était point favorable. Il ne laissa pas de tendre à son but, avec une politique également ferme et adroite. Ce Consul ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit son patrimoine, pour acquitter les legs contenus dans le testament : moyen infailible de s'attacher le peuple, et de l'irriter contre un homme, qui, en offensant le fils, paraissait ingrat envers le père, et injuste envers la nation.

Antoine et Octavius se réconcilièrent, se brouillèrent plusieurs fois. Celui-ci voulait venger la mort de César ; celui-là semblait aussi le souhaiter, parce que la multitude le souhaitait ; mais au fond il ne cherchait qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles produisirent enfin une guerre. Plusieurs membres du sénat en furent charmés, dans l'espérance qu'ils se détruiraient mutuellement. Cicéron,

Brouille-
rie
ouverte
entre
Antoine
et
Octavius.

Cicéron.

prend
le parti
du
dernier.

moins sage que ceux qui restèrent neutres, embrassa le parti d'Octavius, se déchâna contre Antoine, et s'attira ce reproche de Brutus, qu'il *cherchait moins la liberté de sa patrie, qu'un bon maître pour lui-même*. Ennemi personnel de l'un, séduit par les flatteries et la feinte confiance de l'autre, il satisfaisait sa haine et sa vanité, croyant peut-être servir uniquement la patrie. On peut se tromper soi-même, jusqu'à ne pas distinguer les motifs de ses actions, tandis qu'ils n'échappent point aux yeux des autres.

Quel était
le
caractère
de cet
orateur.

Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur, expliquera le secret de ses démarches. « Je crois, dit-il, » que si Caton s'était réservé pour la ré- » publique, il aurait donné aux choses » un tout autre tour. Cicéron, avec des » parties admirables pour un second rôle, » était incapable du premier; il avait un » beau génie, mais une ame souvent com- » mune. L'accessoire chez Cicéron, c'é- » tait la vertu : chez Caton, c'était la » gloire. Cicéron se voyait toujours le » premier : Caton s'oubliait toujours. Ce- » lui-ci voulait sauver la république pour » elle-même, celui-là pour s'en vanter ».

Les petits
motifs en-
traînent à
de gran-
des fautes

Tant de sensibilité à la vaine gloire, est certainement d'une ame faible, que de petits motifs peuvent entraîner à de

grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune César, croyait se ménager un appui. Ses éloquentes Philippiques sont fort suspectes de passion; et n'en sont pas moins, comme celles de Démosthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état.

Le gouvernement de la Gaule cisalpine, qu'Antoine se fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occasion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avait reçu du dictateur ce gouvernement, et voulait s'y maintenir. Antoine fait marcher des légions, se met à leur tête. Octavius avait déjà une armée, quoique sans titre pour le commandement. Ses soldats le pressent de prendre la qualité de propréteur. Il refuse par une modestie politique, prévoyant bien que le sénat lui tiendra compte de ce refus. En effet, sur l'avis de Cicéron, le sénat non-seulement le nomme propréteur, mais encore lui érige une statue, et lui permet de prétendre au consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois. Cicéron n'avait déjà que trop souvent sacrifié les lois à ceux dont il recherchait l'amitié.

Déjà Antoine assiégeait Décimus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève incessamment

Il fait
prodiguer
les
honneurs
à
Octavius.

Antoine
vaincu se
joint à
Lépidus.

le siège, et s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux nouveaux consuls, Hirtius et Pansa, reçoivent ordre de le combattre, Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu et tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandait Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général; et Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné sans retour.

710.
Octavius
forme
avec eux
un trium-
virat.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avait cessé de ménager le jeune César. On avait donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain se ranimait. Octavius sentit qu'il était temps de lever le masque. Cicéron, encore dupe de ses artifices, ayant proposé en vain de lui donner le consulat, dans l'espérance d'être son collègue, et cette proposition ayant été accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique et l'audace du dictateur même. Il employa tout, argent et promesses, pour s'attacher les soldats, qui devenaient les arbitres du gouvernement; il marcha vers Rome à la tête d'une armée; il se fit élire

consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans ; il unit ses intérêts à ceux d'Antoine et de Lépидus ; enfin il se mit en état, par son adresse plutôt que par son courage, de satisfaire l'ambition qui le dévorait. Le triumvirat fut autorisé par les suffrages du peuple ; car depuis long-temps les plus forts étaient les maîtres des suffrages. Décimus, abandonné de ses troupes, arrêté, assassiné, fut comme une première victime d'une fureur insatiable de sang.

Brutus et Cassius s'étaient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Asie. La victoire y avait fortifié leur parti, et l'on comptait vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvait les vaincre sans le secours d'Antoine et de Lépидus, le décret porté contre ces derniers par le sénat fut aussitôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entre eux le pouvoir suprême pour cinq ans ; que Lépидus demeurerait à Rome, tandis qu'Octavius et Antoine feraient la guerre aux conjurés ; qu'au paravant ils extermineraient leurs ennemis par une proscription, qui leur procurerait des fonds pour l'entretien de

Ils con-
viennent
de
poursui-
vre
les meur-
triers
de César.

Ils ven-
lent ex-
terminer
leurs
ennemis.

leurs troupes. Ainsi devaient se renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque manière par la clémence de César. Mais César avait été poignardé malgré sa clémence : les triumvirs ne l'oublièrent point.

Horrible
proscrip-
tion.

Il serait impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches et de leurs amis ; Lépidus, celle de son frère ; Antoine, celle de son oncle ; Octavius, celle de Cicéron qui l'avait trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de secourir ou de cacher aucun des pros crits ; on promet récompense à quiconque les tuera, et même le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maîtres. Au milieu du carnage et des trahisons, quelques esclaves se déguisèrent pour mourir à la place de leurs maîtres, quelques femmes donnèrent des preuves héroïques de fidélité ; mais le crime fit de Rome une boucherie. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que son éloquence avait sauvé, Antoine triompha de joie : Fulvie, femme du triumvir et veuve de Claudius, goûta le plaisir affreux de percer avec un poignçon la langue de cet illustre orateur. Trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers

furent égorgés. Les richesses étaient un crime pour ceux que l'on n'avait nulle raison de haïr. Cependant les biens confisqués ne suffisant pas encore, on mit une taxe sur les mères, les filles, les parens des proscrits. Enfin, c'est ici une de ces scènes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les passions, surpasser entre eux la rage des tigres. Et qui étaient les tyrans de la république ? Un jeune fourbe, dont le grand talent était de tromper; un général crapuleux, dont le génie s'abrutissait continuellement dans les plus viles débauches; un autre général, dont on n'aurait jamais parlé, si le hasard ne l'avait élevé aux honneurs en dépit de la nature. Combien César méritait d'être admiré et regretté, si l'on compare sa conduite avec celle des nouveaux oppresseurs de Rome !

Après tant de massacres et de rapines, les triumvirs hâtèrent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collègues passèrent en Macédoine, où Brutus et Cassius se réunirent. Le second arrivait de Syrie, et venait de fouler les Asiatiques, pour soutenir les dépenses de la guerre. Jamais il n'y avait eu d'armées romaines aussi nombreuses, que celles qui allaient dé-

Octavius
et
Antoine
marchent
contre
Brutus et
Cassius.

cider du sort de la république. C'étaient de part et d'autre plus de cent mille hommes accoutumés aux combats, et animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition, l'avarice ou la liberté. Cassius voulait éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devaient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardaient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuraient, ils désertaient; leur impatience décida les officiers et les généraux.

711.
Bataille
de
Philippes

Mort de
Cassius et
de Brutus

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action, autant que hardi dans le cabinet, ne se montra point, sous prétexte de maladie, réelle ou feinte. Brutus mit en déroute ses légions. Mais tandis que le vainqueur poursuivait les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça et dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leur camp. Celle des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se règle sur le plan de Cassius. Le succès en eût été infaillible, si la muti-

nerie des soldats ne l'avait contraint de hasarder une pareille bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aile que commandait Octavius ; et croyant la liberté anéantie, il se tua d'un coup d'épée, à l'exemple de son collègue.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvaient mieux mériter ce titre. Cassius, d'un caractère violent et impérieux, fut soupçonné d'agir moins par zèle pour la patrie, que par haine contre César. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux lois, plein d'humanité et de justice, respectant jusques dans ses ennemis la qualité de citoyen, se livra trop à cet enthousiasme qui empêche la réflexion. Tantôt il agit faiblement, de peur d'aller au-delà des bornes ; tantôt, mais rarement, il crut la violence permise pour l'intérêt de sa cause. Avant la seconde bataille de Philippes, il promit à ses soldats le pillage de Thessalonique, et de Sparte, s'ils remportaient la victoire. C'était, comme l'observe Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenait lieu de tout. Depuis long-temps on n'avait des soldats qu'à ce prix : on achetait leurs services par des gratifications énormes, par des promesses de distributions de terres. Ils s'en faisaient un

Fautes de
ces deux
Romains.

droit ; leurs sermens tenaient à la seule espérance de voir leur avidité satisfaite. Que devait-il en résulter ? le despotisme militaire. Brutus se flattait en vain de délivrer sa patrie de ce fléau, s'il était victorieux. *J'attends l'événement*, écrivait-il à Atticus : *la liberté ou la mort en sera la suite*. Rome était-elle donc encore libre sous Pompée lui-même ? Cassius peut-être aurait voulu remplacer César.

Réflexion
sur
le suicide
alors si
commun.

Brutus et Cassius, en se tuant, ensevelirent avec eux la république. On les blâme avec raison de ce désespoir précipité. Mais il ne faut pas attribuer à un défaut de courage le suicide, alors si commun parmi les Romains. « Il est certain, dit le célèbre Montesquieu, que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étaient, lorsque, par cette puissance qu'on prenait sur soi-même, on pouvait à tous les instans échapper à toute autre puissance. » La religion chrétienne inspire une juste horreur du suicide ; et les exemples que nous voyons aujourd'hui, presque tous occasionnés par le vice ou par le désordre, prouvent assez combien sa divine morale est nécessaire. Il n'en est pas moins évident que les

Catons et les Brutus n'étaient point des lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raisonnemens subtils sur cette matière n'affaiblissent point les preuves de sentiment.

CHAPITRE X.

*Fautes d'Antoine utiles à Octavius.
— Bataille d'Actium, et fin de la
république.*

OCTAVIUS s'abrenva encore de sang, après la victoire qu'Antoine avait remportée pour lui. Un grand nombre d'illustres victimes subit le supplice, entre autres, le sénateur Favonius, philosophe, ami de Brutus, mais qui n'avait point trempé dans le meurtre de César. La plus injuste tyrannie, selon lui, était préférable à une guerre civile; maxime trop souvent confirmée par l'expérience.

Nouvel-
les
crautés
d'Oct-
avius.

Favonius
exécuté.

Comme l'intérêt seul, l'appât des richesses procuraient des troupes aux tyrans, les triumvirs devaient payer cinq mille drachmes à chaque soldat, outre les récompenses des officiers. On peut juger quelles extorsions souffrirent les peuples. Antoine alla épuiser l'Asie, où

Profu-
sions aux
soldats.

Brutus et Cassius avaient laissé peu d'argent. *Puisque vous doublez nos taxes, lui dit un orateur, doublez aussi nos étés et nos automnes, sans quoi nous ne pourrons vous satisfaire.* Mais que peuvent les raisons contre la force ?

Antoine
captivé
par
Cléopâtre

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avait tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Il était probablement d'accord avec elle, et saisisait un prétexte pour l'attirer auprès de lui. Cette princesse comparut à Tarse, où elle se rendit non en accusée, mais avec l'appareil d'une Vénus triomphante. Elle n'eut pas de peine à captiver par ses charmes un homme insatiable de plaisirs. Le grand général, l'ambitieux politique s'endormit au sein de l'amour ; il oublia tout le reste. Octavius, uniquement occupé de ses propres intérêts, et résolu de régner seul, profita d'une passion si aveugle ; il suppléait par une habileté profonde aux qualités militaires dont il était dépourvu.

Terres
dis-
tribuées
aux
soldats.

C'est lui qui distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises en Italie ; ou plutôt il autorisa l'injuste rapacité avec laquelle ils s'emparèrent des meilleurs cantons. Les citoyens paisibles, Virgile entre autre, furent dépouillés de

leurs patrimoines pour satisfaire ces usurpateurs. On s'inquiétait peu des murmures que de telles violences devaient exciter : en s'assurant l'affection des troupes , on s'assurait les moyens d'affermir et d'augmenter la puissance. Aussi , dès qu'Octavius cessa de craindre Sextus, fils de Pompée, maître de la Sicile et de la Sardaigne , et dont les flottes causaient les plus vives inquiétudes , il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépidus, homme sans mérite, qui ne s'était élevé que par des bassesses. Ce triumvir s'humilia devant lui , demanda la vie et fut content de la traîner dans le mépris et l'obscurité , quoique pontife , jusqu'en 740.

Châte de
Lépidus,

Un trait singulier donnera l'idée du personnage. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe pour une petite expédition , il dressa lui-même , du consentement de ses collègues , un décret qui commençait ainsi : *A tous ceux qui honoreront notre triomphe , santé et honneur ; aux autres , misère et proscription.*

Son
orgueil-
leuse
bassesse.

Sextus Pompéius, moins par ses talens que par les forces de son parti , s'était maintenu long-temps en Sicile , s'était même rendu redoutable. Les triumvirs avaient même traité avec lui , tandis

Mort
du jeune
Pompée.

qu'il affamait l'Italie, et que le peuple commençait à se soulever. Mais à la première occasion de rupture, on reprit les armes. Enfin le célèbre Agrippa, général d'Octavius, le défit dans une bataille navale. Il se sauva en Asie où il fut tué par l'ordre d'Antoine, en 718. Celui-ci pouvait seul disputer l'empire à son collègue : il lui en facilita au contraire l'usurpation, et il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Antoine
se rend o-
dieux et
méprisa-
ble.

Fulvie, sa femme, également vindicative et courageuse, l'avait brouillé avec Octavius pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cause d'une petite guerre dont Pérouse fut la victime (en 713). La réconciliation s'était faite ; ils avaient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie où il était revenu. On raconte qu'il perdait toujours en jouant aux dés avec Octavius, qu'il en avait de l'humeur, et qu'un astrologue égyptien, sans doute pour plaire à Cléopâtre, lui conseilla de s'éloigner de ce rival : *Car votre génie craint le sien*, lui dit-il, *le vôtre est fier loin de lui, mais sans courage en sa présence*. Si tel fut son motif, on y reconnaît toute la faiblesse de l'esprit humain.

Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, et lui offrirent, dit-on, leur déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition malheureuse contre les Parthes, il se rend odieux et méprisable par de nouveaux excès. Il donne à Cléopâtre le spectacle de son triomphe sur Artabaze, roi d'Arménie ; et cette pompe glorieuse est prostituée à l'amusement de sa maîtresse. Octavie, sœur d'Octavius, qu'il avait épousée, et qui méritait sa tendresse comme son estime, Octavie venait le joindre ; elle attendait ses ordres à Athènes : il craint de déplaire à Cléopâtre en la recevant, et lui envoie l'ordre de s'en retourner. Il avait déjà proclamé Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie ; il prodigue les provinces et les royaumes aux enfans nés de leurs amours ; il déshonore à chaque instant le nom romain. Cléopâtre est déclarée son épouse ; Cléopâtre est tout pour lui.

Sa conduite à l'égard des athéniens et de Cléopâtre

719.

Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, et l'accuse ensuite devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins et des plaisirs. En répudiant

Octavius se déclare son ennemi.

la sage Octavie, il s'était privé de toute espérance d'accommodement. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste et les hauteurs de cette Reine augmentaient l'indignation. On publiait qu'elle voulait régner à Rome. C'est à elle qu'Octavius, en qualité de consul, faisait déclarer la guerre. Avec une adresse infinie, il affectait de défendre contre un ennemi étranger les droits de la république, en n'agissant que pour la mettre sous le joug.

722.
Bataille
d'Actium
suivie
de
la mort
d'An-
toine et
de
Cléopâtre

Les deux rivaux se déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avait voulu suivre Antoine, non par courage de reine, mais par jalousie de femme; il avait eu la faiblesse d'y consentir, sans égard pour les sages conseils qu'on lui donna; il eut encore pour elle la fatale complaisance de combattre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galères pendant le combat. Son amant, dont la valeur était éprouvée, s'oublie lui-même, et abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions et de douze

mille chevaux, l'ayant attendu en vain, ne pouvant plus douter de sa fuite, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Égypte est bientôt soumise. Antoine se tue à Alexandrie : Cléopâtre est réservée pour l'ornement du triomphe ; mais elle évite cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piqure d'un aspic, soit par quelque autre poison. Son royaume fut réduit en province.

Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses, de souplesse, d'audace et de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspirait dès sa jeunesse. Sa politique égala toujours son ambition. Son intérêt régla ses démarches : il ne se trompa ni sur les momens favorables, ni sur les moyens les plus sûrs ; tantôt courtisant le sénat pour l'animer contre Antoine, tantôt s'unissant à Antoine pour opprimer le sénat. Il sut attacher les troupes à son parti, et éloigner adroitement de l'armée, non-seulement des esclaves qui déshonoraient la milice, mais des vétérans qui montraient un esprit de mutinerie. Son mariage avec Scribonia lui procura une liaison passagère avec le jeune Pompée, dont il avait alors besoin. Il la répudia bientôt, quoique dans une grossesse avancée, pour épouser Livie qu'il aimait, et qui pouvait lui être plus utile.

III.

8

724.
Octavius
reste
le maître
de
la répu-
blique.

Nous verrons de quelle manière il affermit son empire , en paraissant respecter les lois. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuse république fut anéantie. Il n'en resta qu'une ombre, qui flattait l'orgueil des Romains.

Les vices
produits
par les
richesses
devaient
entraîner
la ruine
de la li-
berté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amènèrent les richesses. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvaient tout acheter, et leur énorme opulence augmentant les besoins et la misère des autres ; il fallait bien que les principes cédassent à la corruption, que la probité disparût, que l'intérêt servît de règle, que les mœurs dépravées infectassent le gouvernement. Il fallait que l'amour de la patrie fût étouffé par mille passions contraires, que le luxe, les plaisirs et la débauche rompissent le joug des devoirs ; que l'ambition forçât les obstacles à main armée ; enfin, que le plus fort asservît les faibles. Quand on voit le peuple séduit par des profusions sans bornes, les soldats vendus au général qui les enrichit, les magistrats appliqués à se soutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas déposer le commandement, lorsque l'autorité des lois les y oblige ; on peut hardiment conclure : c'en est fait de la liberté.

En une seule année (715), plus de ^{Abus énormes,} soixante préteurs parurent, disparurent successivement, comme il plut aux triumvirs. Ils faisaient de même passer rapidement le consulat d'une tête à l'autre. C'était un titre d'honneur, conféré pour satisfaire la vanité ou pour payer des services. Une chose plus monstrueuse encore, c'est qu'un sénateur voulait s'avilir jusqu'à figurer avec les gladiateurs aux yeux du public, et qu'il fallut un décret du sénat pour empêcher cette infamie. D'autres en donneront bientôt l'exemple sans rougir ; car nous voici arrivés au terme où l'on ne rougira plus de rien.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONAR-
CHIE MILITAIRE.

*Depuis l'an de Rome 267, avant J. C.
27, jusqu'au règne de Constantin.*

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

*Règne d'Auguste, jusqu'à la mort
d'Agrippa.*

Idee du
règne
d'Auguste. **L**A politique raffinée d'Auguste (c'est le nom qu'Octavius se fit donner par le sénat), n'a été jusqu'à présent que celle d'un méchant homme, qui sacrifie tout à la fureur d'établir son injuste domination. S'il ne change pas de caractère et

de principes, du moins il ne se baignera plus dans le sang humain; il paraîtra même un bon prince, autant que son intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppresseur, l'homme impartial lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

« Auguste, dit Montesquieu, établit
 » l'ordre, c'est-à-dire, une servitude
 » durable : car dans un état libre où l'on
 » vient d'usurper la souveraineté, on
 » appelle règle tout ce qui peut fonder
 » l'autorité sans bornes d'un seul; et on
 » nomme trouble, dissension, mauvais
 » gouvernement, tout ce qui peut main-
 » tenir la liberté des sujets. » Mais, puis-
 que les romains devaient cesser d'être
 libres, cet ordre qu'Auguste établit, com-
 paré aux désordres et aux malheurs pré-
 cédens, efface une partie des taches de
 sa mémoire. Le temple de Janus fut fer-
 mé; Rome respira paisiblement sous
 son règne : c'était beaucoup après les
 horreurs des guerres civiles. A son re-
 tour, chargé des dépouilles de l'Egypte,
 il distribua des sommes immenses à l'ar-
 mée et au peuple; il donna des fêtes
 magnifiques, il ajouta aux libéralités
 funestes, qui depuis long-temps corrom-
 paient la populace, entretenaient la fai-

Ce fut
 un
 bonheur
 que
 l'ordre
 s'établit
 après
 la perte
 de
 la liberté.

néantise et la licence, mais éteignaient tout sentiment de patriotisme, d'honneur et de liberté.

725.
Auguste affecte de vouloir abdiquer.
Avis d'Agrippa et de Mécène.
N'ayant rien plus à cœur que d'affermir sa puissance, et en même temps de se garantir, par une feinte modération, des coups qui avaient précipité César dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer. Il consulte, dit-on, ses deux confidens, Agrippa et Mécène. Le premier, en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble dessein; le second, en habile courtisan, lui prouve que la sûreté de sa personne et le bien public devaient l'endissuader. Auguste se rend à cet avis, qui probablement était le sien.

726.
Par cette feinte modération, il affermit sa puissance.
Cependant, après avoir cassé tous les actes du triumvirat, et donné des preuves d'un sage gouvernement, n'agissant qu'en qualité de consul et comme l'égal de son collègue Agrippa, rapportant tout en apparence au rétablissement de la république; il déclara par un discours étudié, qu'il remettait la souveraine puissance au sénat. Si ce discours fut tel que le rapporte Dion Cassius, c'est un monument précieux du talent et de l'art d'Auguste. Il y relève la grandeur du sacrifice qu'il fait à l'état; il insiste sur la sincérité d'une démarche si glorieuse; il propose aux sénateurs d'excellens principes

de gouvernement; il leur conseille de préférer une règle fixe, quoique imparfaite, à des projets de réforme qui rendent le sort des hommes flottant et précaire; il les avertit qu'en s'écartant de ces principes, ils le feraient repentir de sa résolution, et replongeraient la république dans les désordres dont il l'a heureusement tirée. Ses mesures étaient bien prises; il comptait sur un refus. On le supplia, en effet, de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il se chargerait encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer plutôt, si l'on pouvait se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétraient ses intentions: toute sa conduite passée les faisait assez connaître. Mais enfin le consentement et les vœux des citoyens parurent légitimer son pouvoir; et il le conserva jusqu'à la mort, en renouvelant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté et constamment suivi, manque rarement le but, quand la force est jointe à l'adresse.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, et lui assigne adroitement les plus tranquilles, c'est-à-dire, celles où il n'y avait point d'armées. La force militaire de-

Tous les
pouvoirs
réunis
dans sa
personne,
sous
la forme
de
l'ancien

Gouvernement.

Titre
d'empereur.Le sénat
et
le peuple
con-
servent
leurs
droits en
apparen-
ce.

Mais la li-

meure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur; il se contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais sans pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de César, le pouvoir qui subjugué les nations, le commandement des troupes, joint au droit de guerre et de paix. Revêtu successivement de la puissance consulaire et proconsulaire; de la puissance tribunitienne, sans être tribun (un patricien ne pouvait l'être); de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs; du grand pontificat, si considérable par l'influence de la religion; Auguste est le maître de tout, et cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de père de la patrie.

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations; mais il l'affaiblit par le nombre même des sénateurs, qu'il porte jusqu'à mille, et par le soin d'y placer des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse et flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats; mais il gouverne les comices, il dispose des suffrages, et rien ne se décide qu'à son gré.

Tel fut le gouvernement des empe-

reurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté semblât toujours appartenir au peuple et au sénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'existait plus! Qu'importe de conserver quelques traces d'un état libre, si réellement on est soumis au joug d'un despote? qu'importe de paraître accorder ce que l'on ne pourrait refuser? L'empereur se fit dispenser des lois. Outre qu'une telle dispense prouve le renversement des lois, qui l'eût empêché de s'en dispenser lui-même? Les mots ont un étrange empire sur les hommes. Il régna, parce qu'il ne se donna pas pour roi; on crut la république subsistante, parce que les noms de sénat, de consul, etc. subsistèrent dans la monarchie. Ainsi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, est souvent de conserver le mot en faisant tomber la chose.

berté n'existe plus en effet.

Dispense des lois.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent, sans doute, fort utiles. Cette ame double savait se plier à toutes les formes. Les perfidies et les cruautés avaient servi de fondemens à sa fortune : il devait en effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmait devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton : *Quiconque, répon-*

Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes.

dit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen et un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournait à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appela par plaisanterie *Pompétien*, mais évita de paraître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Son règne
paisible
fournit
peu d'évé-
nemens.

Ce long règne fournit peu d'événemens à l'histoire, parce qu'il fut paisible, et que d'ailleurs les bons historiens nous manquent; (car Suétone et Dion Cassius laissent beaucoup à désirer.) La tranquillité se rétablit en Espagne, par la défaite des Cantabres et des Asturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avait envahi l'Egypte, fut vaincue, se releva et fit la paix. Le courage des Romains, aiguë par les guerres civiles, aurait triomphé d'ennemis plus formidables, si l'empereur avait eu le goût des armes. Mais il lui importait davantage de veiller sur Rome, et de l'endormir dans les délices de la paix.

722.
Il donne
sa fille en
mariage à
Agrippa.

Marcellus, son neveu et son gendre, né du premier lit d'Octavie, destiné vraisemblablement à l'empire, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa était loin de la cour. On avait donné à ce général

le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyait pas sans chagrin. Auguste sentit le besoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets qui formaient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus, dont il avait épousé la sœur. S'il faut en croire les historiens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la nièce pour épouser la fille d'Auguste.

L'empereur, lui ayant confié le gouvernement de Rome, alla visiter les provinces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuse défaite, et rendit les prisonniers qui restaient de la déroute d'Antoine. Evénement que l'on célébra comme un triomphe. Toutela puissance romaine, entre les mains d'un seul homme, était alors bien capable de faire trembler ses ennemis les plus courageux ; mais, dans sa propre grandeur, elle portait le principe d'une ruine inévitable.

Auguste, à son retour, vit le sénat et le peuple lui donner de nouvelles preuves

Il va en
Asie ; le
roi des
Parthes
lui rend
les
drapeaux
enlevés
aux
Romains.

A son
retour, le
sénat por-

te la sou-
mission
jusqu'à la
bassesse.

de soumission. Il refusait le consulat, dont il avait été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls. Les sénateurs portant la bassesse jusqu'à offrir de jurer d'avance l'observation de toutes ses lois, il rejeta ce vil serment : *Si les lois sont bonnes, dit-il, on ne manquera pas de les observer ; si elles sont mauvaises, le serment ne ferait que du mal.* Il savait que le pouvoir législatif était assez fort avec le pouvoir militaire.

Ses lois
pour
réprimer
les
vices sont
mal
observées
par
sa faute.

Il cor-
rompt le
peuple.

Différentes lois qu'il publia ou renouvela en ce temps, contre le célibat, l'adultère, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasionnèrent cependant des murmures, et produisirent peu de bien, soit qu'il en désirât faiblement l'exécution, soit que la dépravation universelle fournît un prétexte de les mépriser. Que peuvent les lois contre le torrent des vices ? En satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnait plus que du pain et des spectacles ; en lui accordant sans cesse des jeux et des distributions de blé, Auguste se montrait beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour son intérêt personnel. C'était le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté, et le sentiment de la servitude présente.

Pilade et Bathille, histrions célèbres, fixaient l'attention de ces Romains, autrefois si ardens pour les affaires publiques. Pilade ayant été classé pour une insolence, rappelé ensuite parce que les Romains le regrettaient vivement, dit à l'empereur : *César, félicitez-vous de ce que le peuple s'occupe de moi et de Bathille.* Ces paroles signifiaient beaucoup, et le sens ne pouvait en échapper à un politique si profond.

Pilade et Bathille, histrions qui font oublier le gouvernement.

Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre. L'unique moyen pour cela était de diminuer le nombre des sénateurs, et d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendait indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents ; la réforme se fit avec beaucoup de prudence et d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

Réforme du sénat suivie de cabales.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe ; quand il paraissait en public, s'était muni d'une autre défense, en s'associant à la puissance tribunitienne Agrippa, ce héros si respecté, et en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignait encore des inquiétudes, les sénateurs proposèrent

Précautions d'Auguste pour sa sûreté.

Mot hardi de Labéon.

de le garder tour-à-tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y

Mécontents punis de mort.

eut des mécontents punis de mort. On ignore s'ils étaient coupables, ou seulement suspects : ce qui paraît certain, c'est que l'empereur ne pouvait être bien délicat en fait de justice.

Dangers du gouvernement militaire.

Un gouvernement militaire où l'épée tenait lieu de lois fondamentales, était d'autant plus exposé aux conspirations, aux soulèvemens, que, malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avaient nourri leur courage, et que les anciens sentimens de liberté vivaient encore dans quelques ames généreuses. Si Auguste échappe à tous périls, ce n'est pas moins l'effet de son adresse que de sa puissance. Nous verrons combien le despotisme sera funeste à la plupart de ses successeurs.

CHAPITRE II.

Guerres de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois et littérature.

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avait eus de Julie, Caius et Lucius, étaient déjà les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore et incapables d'agir. Ce prince, voulant s'attacher un nouveau gendre, fixa, malgré lui, son choix sur Tibère, que Livie, femme de l'empereur, avait eu de Tibérius Néro, son premier mari : il l'obligea de répudier une fille d'Agrippa, une épouse qu'il aimait, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étaient publiques. Tibère obéit avec un air de satisfaction ; car la soif des grandeurs éteignait tout sentiment d'honnêteté.

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que peuvent l'être des barbares, donnaient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avaient conçu le dessein de passer le Rhin, et de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inha-

742.
Mort d'Agrippa.

Tibère devient le gendre d'Auguste.

Guerre de Germanie

bitables couvraient leur pays, que l'industrie a fertilisé, dont elle a même changé le climat. Auguste passa trois ans dans la Gaule, pour veiller à la sûreté de cette province. Il y laissa Drusus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, et y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Excellent général, bon citoyen, Drusus mourut dans sa trente et unième année. Tibère venait de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il reprima les barbares. La domination romaine parut s'établir et s'étendre dans le centre du pays; mais les indomptables Germains n'attendaient que l'occasion de recommencer la guerre.

Drusus
y meurt.

Tibère
y a
des succès

Auguste
refuse le
triomphe.

Le
temple
de
Janus fer-
mé.

Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguste. Comme chefs de toutes les armées, les empereurs, avec les princes de leur maison, eurent droit à un honneur qui avait excité l'émulation d'un si grand nombre de généraux. Il le refusa. Sa politique consistait en partie à éviter toute apparence de faste : moins il se montrait le maître, plus il l'était sûrement. Le temple de Janus, qui jusqu'au règne d'Auguste n'avait été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisième fois sous ce règne. On jouit d'environ douze années

de paix ; phénomène remarquable dans l'histoire des nations.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguste, en voici un où respire sa défiance. Les esclaves ne pouvaient être mis à la question, pour déposer contre leurs maîtres. N'osant abolir cette loi, et craignant qu'elle ne fût contraire à sa sûreté, il l'écluda d'une manière odieuse : il ordonna que dans les crimes de trahison, les esclaves de l'accusé pourraient être verbus au prince ou à la république, et qu'alors leur témoignage serait admis. C'était évidemment se jouer de la législation par le pouvoir même législatif ; c'était apprendre que l'intérêt d'un seul devenait la règle de tout.

Règle-
mens
odieux
pour faire
déposer
les esclaves
contre leurs
maîtres.

Dion Cassius rapporte un trait frappant de cette politique intéressée qui dirigeait toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé et cruel, accablait les Gaulles de vexations. Comme les taxes se payaient par mois, et que les mois de Juillet et d'Août (auparavant *Quintilis* et *Sextilis*), avaient changé de nom depuis peu, il en faisait quatre mois, sous les anciens noms et sous les nouveaux, et par-là il doublait les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, était sur le point de le punir. Licinius ouvrit

Concus-
sionnaire
approuvé
par l'em-
pereur.

son trésor : « C'est pour vous que je l'ai » amassé, lui dit-il; les Gaulois pouvaient » se servir de leurs richesses contre vous : » prenez cet argent ». Alors le concussioinaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose; mais plus on approfondit son caractère, plus on y aperçoit de fausseté; et comment Octavius serait-il devenu vertueux?

Mort de
Mécène.

Il devait à Mécène une grande partie de sa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce ministre fidèle, et leur amitié se refroidit. Mécène était un épicurien, ami du repos et des lettres, si indifférent pour les honneurs, qu'il ne sortit point de sa condition de chevalier; excellent politique et dévoué aux intérêts de son maître, qu'il regardait comme ceux de l'état; assez courageux même pour lui dire quelquefois des vérités dures. Un jour qu'Auguste allait prononcer quelque jugement sanguinaire, ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit sur des tablettes qu'il lui jeta : *Bourreau, descends du tribunal*. Auguste sortit sans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraisemblablement le fruit des conseils du ministre : comme les éloges que lui prodiguèrent les gens de

Ses con-
seils mo-
dérés.

lettres, étaient le fruit des graces que le ministre leur prodiguait. Il regretta un homme si difficile à remplacer, mort en 745.

Au comble de la fortune et de la puissance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendait servilement, Auguste éprouva enfin qu'il pouvait être malheureux. Il trouva dans sa propre famille une source inépuisable de chagrins. Sa fille Julie, dont lui seul ignorait les dérèglements, se prostitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au sénat, et la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de sa mère, et subit la même peine. Ses fils adoptifs, Caius et Junius, objets de sa tendresse, de ses espérances, à qui il avait voulu servir de précepteur, répondaient mal à ses soins; et tous deux moururent loin de lui, l'un en Asie, l'autre à Marseille.

Auguste
mal-
heureux
dans
sa famille

Tibère, son gendre, s'était retiré à Rhodes, choqué peut-être de sa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il resta sept ans comme en exil. Auguste, qui le connaissait trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut nécessaire après la mort des Césars, et le fit son successeur en le haïssant.

Retraite
de Tibère

Son
adoption.

Conju-
ration de
Cinna.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre sa vie. Il l'apprend; il flotte plusieurs jours entre le désir de la vengeance, et la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul: il s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence, ou politique, ce trait méritait d'être célébré par un Corneille.

Les
soldats
se
plaignent
pour
faire aug-
menter
leurs ré-
com-
penses.

Les Germains et d'autres Barbares ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattaient plus que par intérêt, se plaignirent de leur sort, pour augmenter leurs avantages. On avait très-sagement supprimé les distributions de terre, si communes en leur faveur depuis Sylla, et si contraires à la tranquillité publique. Leur récompense était fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes prétorienne après seize ans de service et douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterce ou mille sesterces valaient environ cent soixante et seize livres de notre monnaie; ainsi la récompense de chaque prétorien était d'environ trois mille cinq cent vingt livres.

Prodi-
gieuses
dépenses

Il y avait cependant alors dix cohortes prétorienne, faisant dix mille hommes,

destinées à la garde de l'empereur, et pour les vingt-six légions sur pied *, sans compter un nombre à-peu-près égal de troupes auxiliaires, et encore deux flottes. La paye de toutes ces troupes passait de beaucoup celle de nos troupes modernes; tout cela se faisait en pleine paix. Dépenses prodigieuses ! Mais il fallait tout sacrifier au militaire pour soutenir une puissance usurpée. Auguste établit un trésor destiné à la solde et aux récompenses des soldats. Il fit les premières avances, comme si tout l'argent public n'était pas à sa disposition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce trésor, et le peuple se vit contraint de payer ceux qui le tenaient en servitude.

pour les troupes.

Trésor et impôts pour cet objet.

Nous observerons ici que l'ère chrétienne vulgaire avait commencé l'an 755 de Rome, époque de la naissance de Jésus-Christ, selon l'ancienne opinion. Les chronologistes modernes placent quatre ans plutôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous servir de règle pour les

Observations sur l'ère vulgaire.

* La légion, du temps de Polybe, était ordinairement de quatre mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis jusqu'à cinq et à six mille hommes.

dates. Ce n'est point ici le lieu de parler du christianisme : il fut long-temps obscur avant d'éclairer les nations.

Révolte
des Bar-
bares op-
primés.

Tibère et Germanicus, son neveu, fils du célèbre Drusus, domptèrent les Dalmates et les Pannoniens, dont la révolte avait jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibère sur les motifs du soulèvement, répondit avec hardiesse : *C'est qu'au lieu de pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.*

An
de J. C. 9.

Varus
défait par
les
Germains

Dans les transports de joie qu'excitait cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus qui commandait en Germanie, avec autant de sécurité que d'avarice, s'était laissé surprendre par les Germains. Quelques-uns de leurs chefs, surtout le fameux Arminius, l'ayant trompé par des apparences d'amitié, tandis qu'ils soulevaient leurs compatriotes, l'attirèrent dans une embuscade où il se vit tout-à-coup enveloppé et sans ressource. Trois légions furent taillées en pièces; le général se tua de désespoir. Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une douleur pusillanime, capable de consterner les esprits, qu'il importait de rassurer. On dit qu'il se frappait la tête contre les murailles, en criant ; *Varus, rends-moi mes légions.*

Revenu de sa frayeur, il envoya Tibère contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibère se fit honneur par sa vigilance, par son exactitude à mettre en vigueur la discipline, et par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur était aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit les désirs d'Auguste, puisqu'à son retour il fut associé à l'empire. Huit légions gardèrent le Rhin, sous les ordres de Germanicus, dont nous aurons sujet de parler, et dont le rare mérite sera une matière de regrets.

Tibère se fait honneur en Germanie

Il est associé à l'empire.

L'empereur conservait dans la vieillesse, toute l'activité de son génie, avec la passion du commandement. Il ne manquait pas de se faire proroger sa puissance, dès qu'il approchait du terme ; affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisait. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auraient la même force, que si elles émanaient du sénat ; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étaient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendait de lui. La peine du crime de lèse-majesté, prononcée contre les auteurs de libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenait sévère. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

Despotisme d'Auguste.

Loi contre les auteurs de libelles.

Loi contre les célibataires mal observée.

Celle qu'il avait portée contre les célibataires était si mal observée, que la plupart des chevaliers vivaient par débauche dans le célibat, et murmuraient hautement du joug qu'on voulait leur imposer. Alors parut une loi nouvelle, appelée Papiapoppéa, du nom des consuls, qui aggravait les peines prescrites contre ce désordre. Elle confisquait au profit du trésor public les successions collatérales et les legs en faveur des célibataires. Les deux consuls Papius et Poppéus étaient eux-mêmes dans le cas.

La corruption y mettait trop d'obstacles.

Il est facile d'observer que la corruption des mœurs en tout genre mettait obstacle aux vues du législateur. Les liens sacrés du mariage, si doux et si précieux à la vertu, sont des chaînes affreuses pour le vice. En vain fait-on des lois, quand les mœurs les rendent presque nulles.

La noblesse s'avilissait par les combats de gladiateurs.

Auguste avait défendu aux chevaliers de combattre dans l'arène comme les gladiateurs; car cette manie honteuse devenait commune à la noblesse. Il trouvait d'obstacles à une défense dont la nécessité paraît incroyable, qu'il fut contraint de l'abroger. On vit dans la suite des sénateurs, des femmes même, se déshonorer par ces combats, aussi avilissans que barbares et odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque chose

de chose contraire à l'humanité, mais pouvait-on y joindre plus de turpitude ?

A l'âge de soixante et quinze ans, après environ quarante-quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière, avec plus de courage qu'il n'en avait montré dans les batailles. Se sentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle ?* dit-il à ses confidens ; *la pièce est finie, applaudissez.* Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le grand théâtre de l'ambition et de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-dessus d'eux.

14.
Mort
d'Auguste.

Mais en détestant son hypocrisie, et les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exécration, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles ; il ramena l'abondance avec la paix ; il ranima l'agriculture ; il opposa des lois aux désordres ; il fut modeste dans la vie privée, modéré dans l'administration, habile à choisir de bons ministres, constant à les employer ; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran.

Son règne
mérite
des éloges

Une de ses maximes était qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer et peu à craindre. Il comparait ceux

Sa
maxime
sur
la guerre.

Il sut
gagner
les éloges
des
gens de
lettres.

qui agissent autrement à des hommes qui pêcheraient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourrait aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs et des poètes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, et qu'il récompensait les talens. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodiguaient l'encens, dirai-je de la reconnaissance, ou de l'adulation ? C'est à eux surtout qu'il doit sa renommée. Il y avait beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, et d'enlever les suffrages de tous les siècles.

Le goût
était
formé
avant lui.

On se tromperait grossièrement, en faisant honneur à Auguste du bon goût qui régnait alors. Lucrèce, Cicéron, Salluste, César, etc., fleurirent avant lui. Les Romains avaient appris des Grecs à peindre et à embellir la nature ; le goût s'était formé, les lumières s'étaient répandues. Enfin, la comédie, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, avaient produit leurs chefs-d'œuvre. Il ne manquait plus que de disputer la palme à Homère et à Pindare. Virgile et Horace, amis d'Auguste et de Mécène, le firent avec succès. Ovide, malgré ses brillans défauts, tient un rang distingué parmi les

écrivains de ce siècle. Sa mauvaise conduite lui attira une disgrâce ; il mourut en exil, où il ne cessa de gémir en vers, et, ce qui est plus honteux, de chanter bassement les louanges de l'empereur, pour acheter, à force de flatteries, la fin de ses peines.

Le génie des Romains les rendait capables de tout, et en imitant les Grecs, ils perfectionnèrent plusieurs genres de littérature, de manière à paraître créateurs. Mais en fait de philosophie, Lucrèce, et Cicéron même, ne firent qu'expliquer avec élégance les opinions qu'ils adoptaient. Il était réservé aux modernes de surpasser tous les anciens philosophes, en substituant l'observation aux conjectures, et la raison aux systèmes.

Les Grecs
supé-
rieurs aux
Romains
en philo-
sophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avènement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus et de Pison.

14.
Tibère
monte sur
le trône.

ON disait qu'Auguste avait choisi Tibère pour son successeur, afin d'augmenter sa gloire par le contraste. Un soupçon si peu vraisemblable venait de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers sur les intentions des grands comme sur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibère fut effectivement une odieuse tyrannie, propre à donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguste.

Son
caractère

Ce prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignait à beaucoup d'esprit, de capacité et d'expérience, les qualités d'une âme noire, méfiante, cruelle et perfide. La dissimulation masquait tous ses sentimens, et ne servait qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le

firent connaître pour un tyran, aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avait adopté un des enfans d'Agrippa, et l'avait ensuite relégué, parce qu'il n'aperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivait encore dans son exil. Tibère le craint, le fait assassiner, et menace l'assassin, exécutateur de ses ordres, de le déferer à la justice. On voit déjà la scélératesse prendre l'essor, et s'envelopper du voile de l'hypocrisie.

Il fait assassiner le jeune Agrippa.

Après ce début, agissant déjà en souverain, et ayant pris possession du commandement militaire, il affecte devant le sénat de refuser un pouvoir, qu'il exerce comme héritier d'Auguste. Il en exagère les peines : il représente qu'un seul homme ne peut y suffire ; que le fardeau, partagé entre plusieurs, deviendrait plus supportable ; que parmi tant d'illustres citoyens, il en est qui peuvent le soutenir. On fait semblant de ne pas lire dans son cœur ; on se jette à ses pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il insiste sur ses répugnances. Enfin, il paraît se rendre aux vœux du sénat ; et il veut bien accepter l'empire, jusqu'à ce qu'on juge à propos de soulager sa vieillesse.

Il se fait prier d'accepter l'empire.

Cette comédie avait sans doute pour Il voulait

sonder
les senti-
mens
des sénat-
teurs.

Sa mo-
destie af-
fectée.

Il
gouverne
d'abord
sagement
de peur
d'être
supplanté
par
Germani-
cus.

objet, et d'en imposer au public, et de tendre un piège aux sénateurs, dont Tibère voulait connaître les sentimens à son égard. Quelques-uns, qui dans l'indignation ou l'impatience s'étaient exprimés avec franchise, éprouvèrent bientôt sa haine. Presque tous avaient étudié leurs paroles, leurs gestes, de manière à ne point se rendre suspects; habiles esclaves d'un tyran farouche et soupçonneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, sa mère, la veuve d'Auguste, dont le crédit sous le dernier règne avait été le fondement de sa fortune. Il s'y opposa, sous un prétexte de modestie, craignant que sa propre grandeur n'en souffrît quelque diminution. Comme Auguste, il rejeta le titre de *seigneur*, de *maître*. *Je suis le maître de mes esclaves*, disait-il, *le général de mes soldats, et le chef des citoyens*.

Sa conduite, dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection, que le peuple exerçait encore, du moins en apparence. Il honorait les consuls, il respectait les lois et les mœurs, il faisait rendre la justice, il soulageait les provinces; il disait, qu'un *bon ber-*

ger doit tondre et non écorcher ses brebis. Il souffrait même patiemment les traits de la médisance et de la satire, parce que, disait-il, *dans un état libre, les pensées et les langues doivent être libres.* Cette conduite sage venait probablement de la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signalait en Germanie. Le tyran se démasqua, dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ses passions.

Deux séditions militaires lui avaient inspiré de l'inquiétude. La première arriva en Pannonie, où se trouvaient trois légions sous les ordres de Blésus. Les soldats, à la faveur de quelques jours de repos, réfléchissant sur les peines de leur état, passèrent des murmures aux cabales. Ils demandèrent hautement qu'on augmentât leur solde; qu'après dix ans de service, on ne les retînt plus sous le drapeau, et qu'on leur donnât en même temps leur récompense et leur congé. Ils poussèrent la révolte, jusqu'à insulter leurs officiers, et ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibère crut le mal si dangereux, qu'il envoya au camp son fils Drusus. Sans une éclipse de lune, sans des orages qui alarmèrent la superstition des soldats, ce jeune prince ne serait peut-être pas

Sédition
militaire
en Pannonie.

venu à bout de les réduire. Quelques-uns furent punis de mort : le reste rentra dans le devoir.

Germanie Les mêmes motifs produisirent en Germanie le même effet ; avec cette différence, que l'armée y était beaucoup plus nombreuse, et que Germanicus qui la commandait, adoré des soldats, aurait pu profiter de la conjoncture pour s'élever à l'empire. Tibère l'avait adopté avec répugnance : il voyait d'un œil jaloux son mérite, sa réputation, et l'amour qu'on lui portait. Germanicus n'en était pas moins fidèle. Alors occupé dans la Gaule pour le service de l'empereur, il y apprit la mutinerie de ses troupes. Leur espérance était de le voir bientôt, à leur tête, disputer un trône dont il se montrait si digne, et sur lequel un tyran se faisait déjà détester. Mais le jeune prince aimait plus ses devoirs que la fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ses reproches et ses prières ne touchent point. Il lève le bras, pour se percer en leur présence. Tandis qu'on s'y oppose, un des rebelles lui présente son épée nue, en disant : *Celle-ci vaut mieux.* Malgré cet excès de rage, il apaise la sédition, par une sage fermeté, mêlée de douceur. Les soldats reu-

Germani-
cus
l'apaise
loin -
d'en vou-
loir
profiter.

trent en eux-mêmes, et massacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, remportée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattait de les subjuguier en peu de temps. Tibère, dévoré de soupçons, et les dissimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos et des honneurs.

16.
Il défait
Arminius.

Sa dissimulation laissait échapper de temps en temps des signes de cruauté, qui annonçaient un triste avenir. Les legs qu'Auguste avait faits au peuple, n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaisant s'approcha d'un mort dont on allait faire les funérailles, et lui dit d'informer Auguste que son testament ne s'exécutait pas. Tibère le sut, manda cet homme, lui paya sa part du legs, et le fit tuer sur-le-champ. *Va-t en faire savoir à mon père, lui dit-il, que j'exécute son testament.* La modération qu'il avait montrée à l'égard de ceux qui le censuraient, ne tarda guère à se démentir. On vit bientôt le crime de lèse-majesté, appliqué aux écrits, et même aux discours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens.

Tibère
com-
mence à
faire
connaître
sa
cruauté.

Crime
de
lèse-ma-
jesté.

Deux citoyens furent accusés, sous

Accusa-

tion de sacrilège.

le plus frivole prétexte, de sacrilège contre le culte d'Auguste. L'empereur arrêta très-sagement les poursuites, en répondant qu'on devait laisser aux dieux la vengeance de leurs injures. Mais sa conduite devint un mélange inconcevable de belles maximes et de cruauté, de traits de justice et de tyrannie. Connaître le bien, le commander souvent, faire plus souvent le mal, et le faire avec une méchanceté réfléchie; c'est, en quelque sorte, la vie de Tibère.

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération et d'amour, plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, peut-être pour s'en délivrer par un crime, il l'envoya commander en Asie, où plusieurs provinces étaient agitées de troubles, et où la fidélité des légions n'était point suspecte. En même temps il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent et hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime.

Pison, gouverneur de Syrie.

Tremblement de terre.

Douze villes célèbres de l'Asie-mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature semblaient être le présage de maux plus affreux. Les premiers, du

moins, ne faisaient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particulière : les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain et dans les vices des sujets, devaient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Tout ce qu'il fallait attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité partout ; il donna un roi à l'Arménie déchirée par la discorde ; il réduisit la Comagène et la Cappadoce en provinces romaines ; il gagna les cœurs en remplissant sa commission. Mais arrivé en Syrie, il trouve Pison, aussi indocile et arrogant, que les étrangers étaient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues, méprise ses ordres, multiplie sans cesse les sujets de plaintes. Il porte si loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade, et meurt à Antioche, se croyant empoisonné par Pison, et conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort. Il avait trente-quatre ans.

Succès
de
Germani-
cus.

Il est
contrarié
en tout
par Pison

19.
Il meurt,
infini-
ment re-
gretté.

Asiatiques, Romains tous firent éclater leur désespoir ; tous semblaient avoir perdu leur père, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement. Il fut chassé, et contraint de

Pison est
accusé
à Rome.

retourner en Italie, où l'attendaient ses accusateurs. Agrippine, veuve de l'illustre prince, apporte ses cendres à Rome. Elle est reçue avec des honneurs extraordinaires. Les sentimens du public éclatent surtout à la cérémonie des funérailles. L'indignation y perce à travers les gémissemens. Bientôt Pison est personnellement accusé. Tibère aurait voulu parer le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, était pour lui un sujet de joie, au milieu de la désolation générale, qu'il affectait de partager. On le soupçonnait lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, et voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat; mais il lui fit entendre qu'il n'approuvait point l'excessive chaleur avec laquelle on se déchaînait contre l'accusé.

Son procès et sa mort.

On produisit plusieurs chefs d'accusation : licence entière accordée aux soldats, afin de se faire un parti; mauvais traitemens exercés sur les gens de bien, et en particulier sur les amis de Germanicus; poison et sortilèges employés contre la vie de ce prince. Pison réfuta le dernier article, et se défendit mal par rapport au reste. S'étant aperçu que Tibère ne donnait aucun signe d'intérêt

ni de pitié, il se retira sans espoir ; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, et le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre.

Quelques-uns crurent que Tibère l'avait fait tuer, de peur que, pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus. Tout se réduit à des soupçons, à des conjectures ; « tant les plus grandes affaires sont ambiguës », dit Tacite, les uns prenant pour certains tous les bruits qui courent, les autres déguisant à dessein la vérité, et ces contradictions se répandant de siècle en siècle. » Maxime qui regarde principalement les affaires de cour, enveloppées de ténèbres mystérieuses, et susceptibles de toutes les tournures que peut donner l'esprit de parti.

Soupçons sur Tibère à ce sujet.

CHAPITRE II.

Gouvernement de Tibère jusqu'à la conspiration de Séjan.

LE sombre caractère de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation raffinée, la solitude où il commen

La conduite de l'empereur.

reur ins-
pire la
crainte.

Abus
énorme
des
délation

L'exécu-
tion des
sentences
du sénat
renvoyée
à
six jours.

çait à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes et la défiance. On préférait la conduite de Drusus son fils, alors consul, ami du luxe et des plaisirs. *Qu'il passe, disait-on, les jours aux spectacles, les nuits dans les festins, plutôt que de se livrer, seul et sans amusemens à une morne vigilance et à des soucis pernicioeux.* L'abus énorme des délations faisait trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprété en mauvaise part, devenaient crimes de lèse-majesté. Un ancien prêteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avait pas ôté sa bague, où était l'image de Tibère. Un chevalier romain voyant Drusus fort malade, fit des vers à sa louange, sur sa mort qu'il croyait prochaine, et eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice, et exécuté. Tibère ne désapprouva point ce jugement; il se plaignit seulement qu'on eût pas attendu ses ordres; et il fit régler que les sentences du sénat ne seraient mises à exécution qu'après un espace de six jours, non qu'il se proposât de les adoucir, mais afin qu'en son absence il fût informé à temps de tous les décrets.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains se félicitèrent d'une révolte des Gaulois, qui leur faisait espérer quelque changement de maître. Ils se trompaient dans leurs espérances. Eux et les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penser d'un gouvernement sous lequel on se félicite de la révolte ?

On se félicite d'une révolte des Gaulois.

Cependant Tibère, par des ménagemens politiques, évitait toujours ce qui aurait pu le rendre plus odieux, sans lui procurer aucun avantage. On le pressa plusieurs fois de réprimer les excès du luxe. Celui des tables surtout était monstrueux. Un poisson rare de quatre livres et demie avait été payé cinq mille sesterces; un bon cuisinier, un morceau friand, coûtaient des sommes immenses; on se ruinait à l'envi pour des fantaisies absurdes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, et qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre son pouvoir; au risque de multiplier sans fruit les ordonnances et les peines; persuadé, selon Tacite, qu'il vaut peut-être mieux laisser en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuissance où l'on est de les détruire. Il observa que les dernières lois somptuaires, dont on espérait beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avaient augmenté

Tibère refuse de faire des lois contre le luxe, parce qu'il en prévoit l'inutilité

la fureur; « car si l'on désire ce qui » n'est pas encore défendu, ajouta-t il , » on craint la défense; mais quand elle » a été faite et impunément violée, la » crainte, la honte, rien n'arrête plus. »

Il avait
raison en
ce point.

Tibère avait raison en cela. Faire des lois sages en elles-mêmes, dont l'exécution paraît impossible, c'est occasionner le plus grand mal, le mépris des lois. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence? Réglez la dépense de ces riches, qui prodiguent l'or et ne savent pas l'employer: ils en rempliront leurs palais; la circulation cessera, les pauvres en seront plus misérables. On réussirait beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop souvent, et en les faisant porter à ceux qui regorgent de superflu. Mais il faudrait autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil système.

Moyen
de l'annir
le luxe.

L'abus
des asyles
de
la Grèce
main-
tenu avec
des
modifica-
tions.

Les abus de la superstition, quelquefois aussi dangereux, ne sont pas moins difficiles à réformer que ceux des richesses. On se plaint de cette multitude d'asyles établis en Grèce, où les esclaves infidèles, les débiteurs de mauvaise foi, tous les malfaiteurs en général, trouvaient une funeste impunité. « Nulle puissance,

» selon Tacite, n'était capable d'arrêter
 » les séditions du peuple, qui protégeait
 » le crime par devoir de religion.» Cette
 matière fut agitée dans le sénat. Les dé-
 putés de plusieurs villes grecques y dé-
 fendirent ce qu'ils regardaient comme
 des privilèges et ce que la raison aurait
 dû leur faire considérer comme des
 maux publics. Soit que le sénat fût en-
 traîné par le préjugé, ou qu'il craignît
 de révolter un peuple superstitieux, les
 asyles furent maintenus, mais avec des
 modifications importantes.

Depuis quelque temps, l'empereur re-
 tira dans la Campanie goûtait tristement
 la solitude, sans rien perdre de son in-
 quiète activité. Une maladie de sa mère
 le rappelle à Rome. Il trouve le sénat
 plus rampant, plus vil que jamais : il est
 même fatigué de ses bassesses, et ne le
 dissimule point. On raconte qu'il disait
 au sortir des assemblées : *Oh! quels amis
 de la servitude !*

22.
 Servitude
 et bas-
 sesse du
 sénat.

Tacite rapporte des faits propres à
 caractériser ces esclaves de la tyrannie.
 Ennius, chevalier romain, ayant été dé-
 noncé pour avoir converti en vaisselle
 une image d'argent de Tibère, le prince
 rejeta une accusation si odieuse. Ca-
 piton, célèbre jurisconsulte, et plus
 lâche adulateur, s'en plaignit pour faire

Fait de
 ce genre.

sa cour, comme si la modération du souverain eût laissé impuni un attentat contre la république.

Un fils
accuse
son père.

Cependant les délations encouragées par des récompenses, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son père. Celui-ci comparut chargé de chaînes et accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaité et de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïssait : car de quoi n'est-on pas capable, quand on n'a pour règle que son intérêt et les passions d'autrui ?

Procès de
Crému-
tius Cor-
dus, au
sujet de
ses
ouvrages.

Crémutius Cordus, historien sincère, avait loué Brutus, et désigné Cassius comme *le dernier des Romains*. Il avait tenu quelques propos contre Séjan, digne favori, digne ministre d'un tel empereur. Ainsi, il ne pouvait échapper à la vengeance. Accusé, et se voyant perdu, il ne démentit point son courage.

Sa
défense.

Tacite lui fait dire au sénat : « On accuse mes paroles, tant mes actions sont » innocentes. Tous les historiens ont » parlé honorablement de Brutus et de » Cassius. Il reste encore plusieurs piè- » ces satiriques contre Auguste et contre » César. Ces grands hommes les ont » souffertes patiemment, peut-être avec

» autant de sagesse que de modération ;
 » car des libelles tombent quand on les
 » méprise : ils paraissent vrais , quand
 » on s'en montre irrité. Toujours il fut
 » permis de parler librement des morts ,
 » pour qu'il ne reste ni faveur ni haine.
 » La postérité rendra justice à chacun ;
 » et si je suis condamné , on se souvien-
 » dra , non - seulement de Brutus et de
 » Cassius , mais encore de moi . »

Il sortit , résolu de se délivrer par une Sa mort.
 mort volontaire. C'était le moyen de tromper l'avarice des délateurs qui n'avaient la dépouille des accusés qu'après la condamnation. Malgré eux , il exécuta son dessein. Ses livres condamnés au feu par le sénat , reparurent bientôt dans le public avec un succès éclatant. Tacite observe au sujet de Crémutius et de son ouvrage , qu'en sévissant contre les génies , on augmente leur autorité ; et que personne ne s'est porté à cette rigueur , sans se déshonorer soi-même , et sans contribuer à la gloire des écrivains.

Le séjour de Rome devenait insupportable à l'empereur. Ses vices , vus de trop près , y étaient gênés. La liberté dont il restait à peine quelques traces , et l'adulation qui se prosternait devant lui , le choquaient également. Il ne pouvait souffrir les hauteurs de Livie , sa mère ,

Ses livres
condam-
nés inuti-
lement.

26.

L'empereur
quitte
Rome , et
se retire
à Caprée.

à laquelle il était redevable de l'empire, bienfait dont l'idée offensait son amour-propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, et un petit nombre de Grecs lettrés dont la société l'amusait. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos; et ne trouvant pas dans la Campanie une solitude assez inaccessible, il se retira dans l'île de Caprée, que ses fureurs et ses débauches ont rendu célèbre. Là, éloigné des hommes et des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme. Séjan, dont les desseins seront bientôt dévoilés, avait eu beaucoup de part à sa retraite, en excitant avec adresse ses dégoûts pour la capitale de l'empire. Le scélérat y gagnait une augmentation de pouvoir.

Calamités
accidentelles.

Cinquante mille spectateurs tués ou blessés à Fidènes par la chute d'un amphithéâtre et tout un quartier de Rome consumé par un incendie, sont de petits événemens dans l'histoire, en comparaison des maux que produit la méchanceté réunie à la puissance.

CHAPITRE III.

*Conspiration de Séjan.—Fin du règne
de Tibère.*

UN ministre aussi méchant que le Séjan, ministre prince, Séjan avait un empire incroya- absolu, ble sur cet esprit soupçonneux, à qui aspire à tout faisait ombrage. Du rang de simple la puissance chevalier, il s'était élevé par l'in- trigue au comble de la fortune ; et en s'élevant, il avait étendu ses desirs jusqu'à la place de son maître. Rapprochons les traits de sa politique ambitieuse. Peu importe de suivre les dates, pourvu qu'on connaisse les hommes et la chaîne des événemens.

Séjan, devenu préfet des cohortes pré- toriennes, jugea qu'il pouvait tirer de grandes ressources de ce commande- ment militaire, peu considérable jusqu'alors. Sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laissait dispersées dans Rome, ou dans les villes du voisinage. Ainsi il eut à ses ordres une armée, d'autant plus propre à le servir, qu'elle campait aux portes de la capitale.

Il s'était fait une armée des gardes pré- toriennes

Ses
crimes
pour
anéantir
la
famille
impériale

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entreprendre de s'élever sur ses ruines. Drusus, fils de l'empereur, qu'il haïssait personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débauchait sa femme, sœur de Germanicus, lui offrit de l'épouser, et lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de Drusus, après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibère. Ce monarque, sans se douter de son crime, la lui refusa avec douceur, ou plutôt lui représenta les inconvénients d'une alliance trop disproportionnée. Les fils de Germanicus, que la succession regardait, leur mère Agrippine, princesse fière et incapable de faiblesse, éprouvèrent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pièges invisibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'était assez qu'ils appartenissent à Germanicus, pour n'être pas aimés de Tibère. Le tyran crut tout; il écrivit contre eux au sénat. Agrippine et son fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; son second fils fut enfermé dans une prison. Le troisième, Caius Caligula, fut ensuite adopté par Tibère, et trouva sa sûreté dans ses bassesses.

29.
Son
succès.

Séjan

Alors Séjan devint plus maître de

l'empire que l'empereur. Celui-ci , plein d'une aveugle confiance à son égard , environné de ses espions , n'agissait qu'au gré de ses désirs. Le ministre , disposant de tout , enchaînait les uns par l'espérance , les autres par la crainte. On ne le distinguait point du prince ; on lui rendait les mêmes honneurs. Il ne lui restait qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes : c'était de faire périr Tibère , et d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en était peut-être formé. Un avis secret ou la défiance et la jalousie ouvrirent enfin les yeux d'un maître , dont l'amitié pouvait , au moindre soupçon , se changer en haine implacable,

Sa politique se réveilla et le servit parfaitement. N'osant se déclarer d'abord ni employer la rigueur , il use d'artifices ; il comble Séjan de caresses ; il le fait nommer consul , et l'éloigne ainsi d'une manière honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome , Tibère , par une conduite ambigue , sonde les esprits , les tient en suspens : tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement qui refroidissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance qui l'empêchent de faire un éclat. Peu-à-peu la vérité se

conspire
contre
la vie de
l'em-
pereur.

31.

Manière
adroite
dont Ti-
bère
se défait
de
Séjan.

dévoile ; on devine les intentions du despote , et l'on cesse de s'attacher au ministre. Enfin arrive Macron , nouveau préfet des gardes prétoriennes , avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan ; on le condamne presque aussitôt , et on l'exécute.

Perfidie
des amis
de Séjan.

Un moment auparavant , sur le faux bruit répandu par Macron , que l'empereur associait Séjan à la puissance tribunitienne , les sénateurs avaient redoublé leurs flatteries et leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes ! Ceux qui s'étaient le plus servilement abaissés aux pieds de la fortune , insultèrent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connaître leur fourberie , ni le peuple sa légèreté fougueuse. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobres , ses statues brisées. On condamna ses enfans à mort , sa fille même , quoique dans l'âge le plus tendre.

Tibère
se
livre sans
mé-
nagement
à la
cruauté.

Tibère trembla et se tint caché , depuis le commencement de la scène , jusqu'à ce que la catastrophe l'eût rassuré. Le public se flattait en vain de voir la tyrannie s'adoucir , comme si elle eût été principalement dans le ministre. Mais l'empereur , donnant l'essor à son carac-

tère, surpassa tout ce qu'on avait vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'était peu de les faire mourir, s'il ne rendait leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

L'infâme métier de délateur s'accré-
dita tellement, que les membres du sénat
n'en rougissaient point. Les faits rappor-
tés par Tacite et par Suétone font frémir
d'horreur. Un seul nous suffit. La mère
de Fusius, ami de Séjan, femme très-
âgée, subit le supplice pour avoir pleuré
la mort de son fils. Ces meurtres juri-
diques se commettaient par sentences
du sénat ; et c'était le comble de la
tyrannie, qu'un tribunal autrefois si au-
guste en fût l'instrument. Tibère à la fin
se lassa d'attendre les procédures. Il or-
donna le massacre de tous ceux qui
étaient détenus en prison pour l'affaire
de Séjan. On vit des amas de cadavres
inspirer la douleur la plus vive, sans
qu'il fût permis de donner le moindre
signe de douleur.

Délations
affreuses.

Massacre
des gens
suspects.

Au milieu de ces barbaries, le vieux
empereur continuait ses débauches, et
s'efforçait de dérober sa conduite aux
yeux du public. Exempt de maladies,
méprisant la médecine, il se moquait de

Il balance,
sur le
choix de
son suc-
cesseur,
et ne dé-
cide rien.

Gaius
Caligula.

quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne savait pas gouverner lui-même sa santé. Cependant, averti par la vieillesse, il pensa au choix d'un successeur. Des enfans de Germanicus, le cadet, Caius restait seul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en considération de son père, il se comportait en courtisan flatteur et assidu. L'empereur ne l'aimait point, démêlait le fond de son caractère pervers, et aurait voulu lui préférer Tiberius Gémellus, fils de Drusus, son petit-fils par le sang, au lieu que Caius ne devait ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus n'avait que dix-sept ans, et les désordres de sa mère Liville avaient rendu sa naissance fort suspecte. Tibère embarrassé laissa la décision au destin.

37.
Tibère
est
assassiné
par
Macron.

Caius s'était attaché Macron, qui se ménageait un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer par les soldats celui dont il a épousé les intérêts. Le malade étant revenu de sa faiblesse, et la terreur glaçant les esprits, il ordonne qu'on l'étouffe sous des matelas. Tibère mourut ainsi dans la soixante et dix-huitième année de son âge, et la vingt-troisième de son règne. Le peuple

fut sur le point d'insulter à son cadavre. Les traits de sagesse, de générosité, de justice, épars dans son règne, n'ont pas rendu sa mémoire moins odieuse, parce que la méchanceté et la fourberie dominèrent dans sa conduite, et qu'avec beaucoup de génie, il n'avait qu'un mauvais cœur. Velléius Paterculus son contemporain l'a cependant comblé d'éloges. Un courtisan de Tibère et de Séjan pouvait-il écrire l'histoire ? Quel historien que celui qui, dans le même ouvrage où il avait dignement loué plusieurs grands hommes, fait un long panégyrique de ces deux monstres et de leur gouvernement ! Excès d'adulation, propre à déshonorer même un poète.

Loué par
Velléius
Patercu-
lus.

Je finirai cet article par une observation importante de Montesquieu. « Au-
» guste avait ôté au peuple la puissance
» de faire des lois, et celle de juger les
» crimes publics ; mais il lui avait laissé,
» ou du moins avait paru lui laisser
» celle d'élire les magistrats. Tibère,
» qui craignait les assemblées d'un peuple
» si nombreux, lui ôta encore ce
» privilège, et le donna au sénat, c'est-
» à - dire, à lui-même. On ne saurait
» croire combien cette décadence du
» pouvoir du peuple avilit l'ame des
» grands. Lorsque le peuple disposait

L'ame des
grands
s'avilit,
quand
le peuple
cesse
d'élire les
ma-
gistrats.

» des dignités , les magistrats qui les
» briguaient faisaient bien des basses-
» ses , mais elles étaient jointes à une
» certaine magnificence qui les cachait ,
» soit qu'ils donnassent des jeux ou de
» certains repas au peuple , soit qu'ils
» lui distribuassent de l'argent ou des
» grains : quoique le motif fût bas , le
» moyen avait quelque chose de no-
» ble , parce qu'il convient toujours à
» un grand homme d'obtenir par des
» libéralités la faveur du peuple. Mais
» lorsque le peuple n'eut plus rien à
» donner et que le prince , au nom du
» sénat , disposa de tous les emplois , on
» les demanda , et on les obtint par des
» voies indignes ; la flatterie , l'infamie ,
» les crimes , furent des arts nécessaires
» pour y parvenir. » On pourrait dire
avec plus de simplicité , que l'ame des
nobles s'avilit , dès qu'ils eurent besoin
d'être courtisans pour devenir quelque
chose.

CAIUS, surnommé CALIGULA.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, * était l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque manière sur le trône, et le sénat n'eut que du plaisir à casser le testament de Tibère qui lui associait Tibérius, son petit-fils. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même rare que la gloire des grands hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître.

37.
Caligula
est
d'abord
chéri,
quoique
indigne.

Il montra cependant des vertus au commencement de son règne. Il rappela les exilés, supprima les délations, rétablit les droits des magistrats et du peuple ; il permit la lecture des ouvrages libres qu'on avait proscrits ; il rejeta un

Il fait
quelques
actions
de bon
prince.

* Ce surnom venait d'une chaussure en forme de bottine (*caliga*), qu'il portait étant jeune.

mémoire sur quelque complot, vrai ou supposé, et répondit avec noblesse que, n'ayant rien fait pour s'attirer la haine, il ne pouvait croire de semblables accusations. La crainte d'un rival l'engageait sans doute à se contrefaire. Attentif aux

Mais il prodigue tout pour flatter le peuple.

moyens de captiver et d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes, bannis par Tibère : il dissipa en jeux, en spectacles, en folles profusions, des sommes immenses, que Suétone fait monter à près de trois cent millions de sesterces. Cette prodigalité, quand il n'aurait pas eu lui-même la fureur des spectacles, annonçait un mauvais gouvernement. Mais que penser d'un souverain qui, épuisant le trésor pour ces jeux toujours infectés de barbarie, ne les donnait au peuple que pour s'en amuser lui-même ?

Il devient un monstre de tyrannie.

Bientôt tout change de face. Lois, mœurs, humanité, raison, tout est foulé aux pieds. Caligula se baigne dans le sang. Il commence par le meurtre de Tibérius et de Macron ; il se fait un plaisir de ses cruautés. Inceste avec ses sœurs, adultère avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit seulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naissance était obscure ; et il vent que sa mère Agrippine soit née d'Auguste et de Julie,

filles d'Auguste , c'est-à-dire , d'un incestueux abominable qu'il suppose un titre d'honneur. Il joue le personnage de tous les dieux , se faisant adorer , tantôt comme Jupiter , tantôt comme Junon , Bacchus , Hercule , etc. Enfin , par un délire sans exemple , l'empereur traite son cheval en favori , et pense à l'élever au consulat.

Sa
démence.

Ces faits accumulés par Suétone , écrivain peu judicieux , supposent une démence manifeste ; et l'on n'imagine point comment les Romains pouvaient obéir à un fou si enragé. Le détail de ses dépenses , de ses rapines , de ses vexations tyranniques , passe toute vraisemblance. Ce sont ou des traits de folie qui n'intéressent pas un esprit sensé , ou des excès incroyables qui sortent de la sphère des choses humaines.

Ce qu'on
doit
penser
des
faits rap-
portés
par
Suétone.

Toute la cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir. — Plut à dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête , qui pût être coupée d'un seul coup.* — Un jour éclatant de rire devant les consuls : *Je pensais , leur dit-il , que d'un clin d'œil , je puis vous faire égorger tous deux.*

Traits de
cruauté.

Aussi lâche que sanguinaire , Caligula prend fantaisie de paraître à la tête des

39.
Expédi.

tions militaires
ridicules.

armées, et donne une farce dont les historiens exagèrent peut-être le ridicule. On le voit se transporter sur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit; faire cacher dans un bois un détachement de sa garde; le surprendre, en supposant que ce sont les ennemis; dresser ensuite des trophées et chanter victoire. On le voit passer vers l'Océan du côté de la Grande-Bretagne, dont il médite la conquête: il range son armée en bataille sur la côte; il donne le signal, sans avoir personne à combattre; il fait ramasser des coquillages à ses soldats; et fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

41.
Meurtre
de
Caligula.

Quelque avilis que fussent les Romains dans la servitude, il était impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant ne fit pas éclore des conspirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monstre, sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrième année de son règne. Un imbécille va lui succéder, et par conséquent il faut s'attendre à des scènes déplorables.

Observations
sur les historiens
de
Caligula.

La partie des annales de Tacite, contenant le règne de Caligula, est malheureusement perdue pour nous. Rien ne peut suppléer au pinceau de cet historien phi-

sophe , qui connaissait si bien les hommes et les cours, qui intéresse la raison jusques dans les moindres détails. On ne trouve guère ailleurs qu'un tas d'inutilités ou même de puérilités insipides et dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auraient pas dû grossir leurs ouvrages.

CLAUDE.

CHÉRÉA et les sénateurs, après le meurtre de Caligula, voulaient rétablir la république : ils firent d'abord quelques démarches hardies, jusqu'à condamner la mémoire des Césars. Les soldats voulaient un empereur, parce qu'ils trouvaient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frere de Germanicus, et oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne pensait qu'à sauver sa vie, et se cachait dans un coin. Par hasard un soldat l'aperçoit, et le proclame, d'autres arrivent; on l'emmène malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Il promet quinze mille sesterces par tête aux prétoriens, des récompenses proportionnées aux officiers; et se trouve le maître de l'état, lorsqu'à peine il est re-

41.
Les
soldats
pro-
clament
Claude,
qui trem-
blait
d'être tué

venu de son épouvante et de sa surprise. Le sénat est forcé de le reconnaître; Chéréa est mis à mort; toute espérance de liberté tombe avec sa tête.

Claude
incapable
de
régner.

Agé de plus de cinquante ans, Claude était encore dans une espèce d'enfance. Esprit faible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appelait sa mère Antonia; son ris niais, sa contenance embarrassée, ses manières basses annonçaient l'ineptie et la sottise. C'est ce qui lui avait attiré l'aversion de ses parens, malheur qui augmenta sans doute les défauts de la nature. Auguste seul avait eu pour lui de la bonté, sans pouvoir l'employer à rien. Aurait-on imaginé que la fortune le placerait un jour sur le trône même d'Auguste?

Sa bonté
produit
du bien
au
commen-
cement.

En succédant à Caligula, Claude, naturellement doux, pouvait du moins se faire aimer. Il y réussit dans les commencemens, par une conduite toute opposée à celle de son prédécesseur. Il brûla deux

Étrennes
abolies.

Défense
de
faire héritier
Pompe-
teur.

mémoires intitulés *l'épée* et le *poignard*, où ce monstre avait écrit les noms de ceux qu'il destinait au supplice. Il abolit les étrennes, moyen bas et odieux d'extorsions. Il défendit à quiconque avait des parens de l'instituer son héritier; autre moyen par lequel les princes ne rougis- saient pas de s'enrichir. La clémence, l'hu-

manité, parurent succéder à la barbarie ; mais il fallait se défier de la faiblesse d'une tête susceptible de toutes les impressions, et qui ferait indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle serait gouvernée par de bons ou de mauvais conseils.

Une femme, l'opprobre de son sexe, Messaline, épouse de Claude, partagea toute la confiance de ce prince avec des valets sans honneur, avec un Narcisse, un Pallas, et d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvait être que le fruit du crime. On ne tarda guère à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, disposèrent des actions, et en quelque sorte de la personne de leur maître ; ouvrirent et fermèrent sa porte à qui ils voulurent ; dictèrent ou changèrent ses ordonnances, régnèrent enfin sous son nom ; et Messaline se servit d'eux pour exécuter ses exécrables projets.

Cette infâme princesse avait de la passion pour Silanus, son beau-père. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerta les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entra tout effaîé dans la chambre de l'empereur et lui dit qu'il l'a vu en songe poignardé par Silanus. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe.

Il est
bientôt
l'esclave
de Mes-
saline et
des af-
franchis.

42.
Comment
Messa-
line fait
tuer Sila-
nus,
qu'elle
n'a pu sé-
duire.

A l'instant paraît Silannus, qu'on avait mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination était frappée, croit voir un assassin, et le fait tuer sur-le-champ. Par ce trait qu'on juge des autres.

Conspira-
tion dé-
couverte
et
punie
au gré
des
affranchis

Il se forma une conspiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière si révoltante. Camille, gouverneur de Dalmatie, prit les armes, et même le titre d'empereur. Mais les soldats l'abandonnèrent, et un d'eux le poignarda. Tandis que l'on faisait des recherches rigoureuses contre ses complices, Messaline et les valets saisirent l'occasion de satisfaire leur haine, ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. Ses affranchis y prirent séance, mais Narcisse y reçut du moins une leçon. Un affranchi de Camille, à qui il demanda ce qu'il aurait fait, si son maître était devenu empereur, répondit fort à propos : *Je me serais tenu derrière lui, sans ouvrir la bouche.* Malheureusement, les vérités s'émoussent contre l'insolence de la fortune.

Narcisse
dans
le sénat.

Mort
d'Arria et
de
Pétus.

C'est alors que la célèbre Arria donna des preuves singulières de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, était enveloppé dans la conjuration, et ne pouvait éviter la mort. Arria l'exhorta à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le

retire, le lui présente en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal*. Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

On n'aurait pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition et de conquête. Cependant il entreprit de subjuguier la Grande-Bretagne, que César, suivant l'expression de Tacite, semblait avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant soumises, cette conquête n'offrait plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de sauvages, devait-elle attirer les armes d'une puissance, déjà surchargée du nombre et de la grandeur de ses provinces? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les soldats se mutinèrent : ils ne voulaient point, disaient-ils, aller combattre au-delà du monde. Narcisse parut pour apaiser la révolte. Les mutins le renvoyèrent avec insulte *aux Saturnales*,* lui rappelant ainsi son ancienne servitude ; et l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

Les premiers succès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il voulut paraître à la tête d'une armée ; il passa en Bre-

43.
Expédition
dans la
Grande-
Bretagne.

Narcisse
insulté
par les
troupes.

La
Bretagne
réduite
en
province,
de
même
que la
Man-
ritanie.

* A la fête des Saturnales, les esclaves jouissaient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

tagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, et triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise. La Mauritanie avait eu depuis peu le même sort. Ces accroissemens de l'empire en hâtaient la décadence.

Claude
fait des
ordon-
nances ri-
dicules,
et
quelques-
unes
de
bonnes.

Aux exploits militaires dont il se glorifiait, Claude fit succéder les soins du ministère civil, et prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve des réglemens sages, qui par malheur devaient participer au mépris qu'on avait pour le prince.

Il règle
le
paiement
des
avocats.

Les avocats faisaient d'une profession noble un honteux métier; ils vendaient leur plume et leur langue à l'injustice, à la calomnie, à quiconque voulait payer l'abus des talens. Silius, désigné consul, s'éleva contre ce brigandage. « On multiplie, dit-il, les accusations, les haïnes, les injures, afin de s'enrichir par la chicane, comme les médecins par les maladies. Il n'y aura plus tant de procès, s'ils ne rapportent rien à personne ». Les avocats répondirent qu'ils négligeaient

leurs affaires pour celles d'autrui; que l'éloquence était une voie de fortune très-honorable; que si on retranchait le fruit des études, les études tomberaient infailliblement. L'empereur défendit aux avocats de recevoir plus de dix mille sesterces.

Ce n'était plus le temps où les motifs de gloire, de bien public, où l'espérance de s'élever aux honneurs, excitaient seuls à fournir cette carrière. Il fallait fermer le barreau, si l'on ne voulait pas permettre qu'il procurât des avantages à ceux qui manquaient de fortune ou de générosité. Mais il fallait aussi que la réputation des avocats, parmi lesquels se trouvaient toujours des sénateurs, les mit à couvert de tout soupçon de bassesse. L'ancienne règle fut rétablie par Trajan.

L'empereur décida une autre affaire plus intéressante pour l'état. La Gaule cisalpine et la narbonnaise jouissaient de tous les privilèges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avait passé aux chefs du reste des Gaules, après la conquête de César; mais sans le droit d'entrer au sénat, droit qu'ils demandaient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes représentations; et Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y

Si cette profession pouvait alors être gratuite.

Les étrangers admis parmi les citoyens et dans le sénat.

parvinssent aux premiers honneurs ; ce qui dans la suite n'eut point de bornes.

Si ce fut
un bien
ou un mal

« Il arriva , dit Bossuet , que tous les
» sujets de l'empire se crurent Romains.
» Les honneurs du peuple victorieux
» peu-à-peu se communiquèrent aux
» peuples vaincus : le sénat leur fut ou-
» vert , et ils pouvaient aspirer jusqu'à
» l'empire. Ainsi , par la clémence ro-
» maine , toutes les nations n'étaient plus
» qu'une seule nation , et Rome fut re-
» gardée comme la commune patrie ». On pourrait dire au contraire qu'il n'y eut plus de Romains , quand tous le furent ; que ce mélange de toutes les nations anéantit la nation dominante ; que Rome cessa d'être une patrie , dès que la plupart de ses citoyens devaient lui en préférer une autre ; et que ce fut là une des principales causes de sa ruine.

Peu de
Romains
parmi
une infini-
té de
citoyens.

Ce malheur paraîtra inévitable , si l'on réfléchit que , même dans Rome , il ne restait presque plus de vrai Romain. Le dénombrement fait par Claude présente près de sept millions de citoyens , nombre infiniment supérieur à ce que l'on avait vu dans le temps où la république subjuguait toutes les nations.

48.
Messaline
épouse

Tandis que l'empereur s'occupait ou semblait s'occuper du gouvernement , sa femme , maîtresse absolue de son esprit ,

se livrait publiquement aux débauches les plus honteuses, et rassasiée de plaisirs, s'en faisait un de l'infamie. Amoureuse de Silius, elle l'avait obligé de répudier une épouse de la plus haute naissance. C'était peu : elle l'épousa solennellement, pendant un voyage de Claude à Ostie. Fait incroyable, si tous les historiens ne l'attestaient. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, jusqu'alors ministres des empoisonnemens et des autres forfaits de Messaline, mais qu'elle avait eu l'imprudence d'irriter.

Silius,
sans que
son mari
le sache.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le rassure. Silius, le pantomime Mnester, et plusieurs autres complices des impudicités de sa femme, sont mis à mort. Elle se préparait à le fléchir ; elle en serait probablement venue à bout, si Narcisse n'avait donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni tristesse ; il apprit qu'elle ne vivait plus, sans demander même la manière dont elle était morte.

Elle est
mise
à mort.

Il avait déjà épousé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ses maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ses amans ; autre Messaline, d'une conduite moins scandaleuse,

Claude
épouse sa
nièce A-
grippine,
et
le sénat
approuve
ce
mariage.

mais d'une ambition aussi violente et aussi criminelle que la première. La parenté donnait quelque scrupule à Claude. Un courtisan le rassura bientôt, en faisant approuver cette alliance par le sénat. Quelques sénateurs portèrent la flatterie jusqu'à dire qu'il fallait y contraindre l'empereur, en cas de refus. Personne n'ignorait cependant qu'il usait avec Agrippine de tous les droits du mariage. On fit un décret pour permettre aux oncles de se marier avec les filles de leurs frères. Peut-être, dans un autre cas, aurait-on permis aux frères d'épouser leurs sœurs; tant on pliait facilement les lois au gré de la cour! Il n'y eut qu'un ou deux hommes qui profitassent de la permission; sans doute, parce que les mœurs conservent toujours un certain empire chez les peuples même les plus corrompus; ou parce que de tels mariages doivent être nécessairement rares, quand même ils seraient permis.

Ambition
d'Agrip-
pine; com-
ment
elle pro-
cure
l'empire à
Néron.

Le grand objet d'Agrippine était de dominer et de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime, la délivrèrent des personnes qui pouvaient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie. Sénèque, célèbre par son es-

Sénèque

prit et par sa brillante philosophie, avait été exilé, comme coupable d'adultère avec une princesse. Le jugeant utile à Néron, (c'était le nouveau nom de Domitius) elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave et vertueux capitaine, qu'elle savait être capable de reconnaissance. En un mot, Claude, qui ne voyait que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut. Elle craignait que Domitia, sœur de son premier mari, ne balançât son autorité auprès de Néron. Domitia fut accusée de magie, et condamnée à mort pour un crime chimérique.

et Burrhus
à la cour.

Domitia
con-
damnée
pour
magie.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narcisse, alors ennemi d'Agrippine qui donnait toute sa faveur à Pallas. Il témoigna ce repentir du tort qu'il avait fait à Britannicus, il lâcha quelque parole menaçante contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites. Non contente d'éloigner Narcisse de la cour, elle employa les talents de la fameuse Locuste, pour empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante-trois ans.

54.
L'empereur
empoisonné
par
sa femme

Ses intendans, simples chevaliers ou même affranchis, dont la commission était de lever ses revenus dans les provinces, avaient été revêtus de toute l'autorité des

Il
avait livré
les
provinces
aux
financiers

magistrats, et leurs jugemens déclarés aussi respectables que ceux de l'empereur. Ainsi les provinces étaient livrées aux injustices des financiers.

Honneurs
rendus
à Pallas,
vil
affranchi.

Le sénat, par un décret, honora Pallas des ornemens de la préture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de sesterces pour récompense de ses services. L'affranchi refusa la somme. On afficha un nouveau décret en son honneur, où il était peint comme faisant revivre les anciennes mœurs, lui dont les richesses étaient immenses. Le despotisme avait-il plus dégradé les âmes en Asie ?

Rhadamiste, roi
d'Arménie
par
ses crimes

On vit sous ce règne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné et mis à mort, par Rhadamiste son neveu, son beau-frère, son gendre. Les crimes de l'ambition, si communs dans tout l'orient, n'attirent point la curiosité, parce que des peuples lâches, des cours de despotes, intéressent peu l'esprit humain. Mais Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtresse du monde et réduite au dernier avilissement, est un spectacle des plus propres à exciter la réflexion.

Rome
avilie.

Progrès
de
cet avilissement.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avait-elle pas produits dans la république ! Cependant les Ro-

mais conservaient encore quelques restes de grandeur d'ame : même en se vendant aux ambitieux , ils montraient la fierté et le courage de leurs ancêtres. Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers , et encenser jusqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainsi la perte des mœurs conduit à la servitude ; ainsi la servitude achève d'anéantir les mœurs.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

*Depuis l'avènement de Néron au trône,
jusqu'à la guerre de Bretagne.*

LA mort de Claude fut un secret jusqu'à ce qu'Agrippine eut pris les mesures qu'exigeaient les circonstances. Burrhus fit reconnaître Néron par les cohortes prétoriennes , et le sénat suivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince stupide , qui venait de finir ses jours par le poison. Néron prononça son oraison funèbre , où il exalta sa prudence

54.
Apothé-
ose
ridicule
de
Claude,

Sénèque
y avait
contribué
et s'en
moque.

et sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assemblée, quoique dans la bouche de l'empereur. Sénèque, auteur de l'ouvrage, composa lui-même une satire contre la divinité de Claude. Comment avait-il eu le front de faire débiter à son élève des faussetés ridicules? Jusqu'alors les empereurs avaient montré plus ou moins de talent pour la parole et la composition. Néron, qui n'était que dans sa dix-septième année, se portait à tout autre genre d'exercices, ou plutôt d'amusemens. Ses penchans, encore déguisés, n'avaient rien de frivole, et même de vicieux. Ennemi du travail, il dut sa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui.

Néron
commen-
ce bien,
parce que
Sénèque
et
Burrhus
gou-
vernent
pour lui.

Burrhus et Sénèque, intimement unis, firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité, le despotisme cessa pour un temps d'alarmer les citoyens; un discours plein de sagesse, prononcé au sénat par le prince, gravé ensuite sur des tables d'argent, annonça le bonheur public; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrais ne savoir pas écrire*, dit-il avant de signer un arrêt de mort. Un autre jour, le sénat lui témoignant sa reconnaissance, il répondit : *J'y compte, quand je la mériterai*. Avec de bonnes leçons, rien n'est si facile aux souverains,

que d'éblouir par de belles apparences; mais on n'en devient que plus malheureux, lorsqu'on est détrompé par les effets.

Nous venons de voir des règnes détestables, commencés d'une manière avantageuse pour l'état. Il semble que les princes cherchaient d'abord à inspirer la confiance, afin d'endormir les sujets sous le joug de la tyrannie. Le nouveau règne ne sera pas moins horrible, parce que les ministres qui firent le bien au commencement, ne purent en inspirer le goût à leur maître, que tout entraînait au mal.

Déjà Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignait sa femme, pour se livrer à une affranchie. Sénèque et Burrhus ne gênaient point sa passion, de peur que la résistance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuse de n'avoir plus le même pouvoir, saisit cette occasion d'éclater. Elle menaça même son fils de se déclarer en faveur de Britannicus, qu'elle lui avait sacrifié, et qui, âgé de treize ou quatorze ans, pouvait être bientôt un redoutable rival.

Néron cesse alors de se contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas, en sa présence, en présence de sa mère. Il distribue les dépouilles du mort à Burrhus, à Sénèque, aux principaux de

Les commencemens du règne en imposaient.

55.

Néron corrompu veut se défaire de Britannicus.

Il l'empoisonne, et maltraite Agrippine.

la cour, apparemment pour acheter leurs suffrages. Il déclare, par un édit, que, n'ayant plus de frère, il met toutes ses espérances dans la république. Agrippine s'emporte : on la chasse du palais. Accusée de trahison, elle se justifie, et reprend une apparence de crédit qui l'apaise.

Ses
cours
noc-
turnes.

Après un crime si noir exécuté de sang froid, Néron foula aux pieds toute bienséance, jusqu'à courir les rues déguisé pendant la nuit, avec de jeunes débauchés ; insultant les uns, volant les autres, s'exposant à mille outrages, recevant des coups sans être connu, et s'applaudissant de ses bassesses. Le sénateur Montanus l'ayant maltraité rudement, dans une de ces courses nocturnes, apprit que c'était l'empereur, et eut l'imprudence de lui écrire une lettre d'excuses. Il reçut deux mots pour réponse : *Quoi, un homme qui a frappé Néron vit encore !* Le seul parti à prendre fut de se tuer lui-même.

Le gou-
verne-
ment se
soutient ;
mais
ne peut se
soutenir
long-tems

Les affaires publiques, entre les mains de deux ministres éclairés, se ressentaient peu de ces désordres du prince. Plusieurs impôts furent abolis ; une ordonnance équitable réprima les concussions des publicains. Il n'en fallait pas tant pour charmer le peuple, qui borne ses vues au présent, et ne pénètre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les dé-

bauches et les folies de Néron, annonçaient toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Sénèque, ni Burrhus, ne pouvaient conserver long-temps sa confiance. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée brillait dans Rome par sa figure, ses graces, son esprit, ses richesses; femme admirable si elle avait été vertueuse. Othon, homme de plaisirs, sans principes et sans mœurs, l'avait débauchée à son mari; et il l'avait ensuite épousée. L'empereur en devint éperdûment amoureux. Elle aspira bientôt à son lit. Prévoyant qu'Agrippine ne souffrirait point qu'il répudiât Octavie, elle résolut de perdre Agrippine même. Elle la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altière princesse la jalousie de son fils. C'est votre mère qui règne, lui disait-elle : vous n'avez pas même la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

Comme ni le fer ni le poison ne paraissaient convenables pour ce crime, qu'il importait d'ensevelir dans les ténèbres, un affranchi proposa l'expédient d'un vaisseau, construit de façon qu'une partie se démonterait tout-à-coup en pleine mer, et rendrait le naufrage inévitable sans qu'on pût en soupçonner la cause. Ce projet infernal parut digne d'être

Poppée
inspire à
Néron le
parricide.

59.
Néron
fait assassiner
sa mère
Agrippine.

Artifice
pour
ce meur-
tre.

adopté. Néron feignit, pour attirer sa mère dans le piège, un retour de tendresse dont elle fut aisément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta sur le vaisseau. La machine joua mal, ne l'écrasa point comme on l'avait cru, et tandis que les gens de sa suite périssaient, elle gagna le rivage. Une femme espéra d'être secourue en criant qu'elle était l'impératrice; mais on la fit tuer à coups de rames. Agrippine, capable de dissimulation malgré sa fureur, envoya informer son fils du naufrage dont elle venait de se sauver.

Burrhus
et
Sénèque
con-
sultés.

A cette nouvelle, l'empereur est consterné. Il s' imagine déjà voir sa mère armer contre lui et les soldats et le peuple. Il mande Burrhus et Sénèque. Ces ministres, qu'on soupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, hésitent d'abord; mais, soit lâcheté honteuse, soit odieuse politique, ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne un parricide, l'affranchi Anicet se charge avec empressement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *Frappe ce ventre, qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes qu'elle avait commis pour la fortune de son fils, ou plutôt pour régner avec lui, c'est lui-même qui les punit par un crime atroce!

Ils cal-

Peu de scélérats ont l'ame assez dure

pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, et la terreur jointe aux cris de la conscience le réduisit presque au désespoir. Mais la flatterie sut dissiper ces orages. Burrhus le rassura, en lui mettant sous les yeux le dévouement des prétoriens. Sénèque lui composa une apologie, où il chargeait Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple et les troupes, firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes et de sacrifices.

ment
les
remords
de
l'empe-
reur.

On observa cependant comme des signes de la colère céleste divers phénomènes, éclipse, tonnerre, auxquels les dieux avaient si peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore plusieurs années de l'empire, en continuant ses crimes. Les secrets de la providence sont impénétrables. On ne peut les lire dans des événements naturels, que chacun interprète comme il lui plaît. Dieu punira ou récompensera un jour : c'est tout ce qu'il nous importe de savoir : la superstition veut deviner, et se trompe.

Signes
suspects
de
la colère
céleste.

Agrippine était un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, il se livra sans retenue à ses penchans. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de musique, de comédie ; se donner en spectacle, d'abord à ses courtisans, ensuite au

Néron
se livre à
des
amuse-
mens
ridicules.

Jeux
néroniens

Pantomimes.

Goût
déprave
des
Romains

peuple, comme un cocher ou un histrion; payer une compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amusemens furent de composer quelques méchans vers, que des poètes ignobles rajustaient à leur façon, ou de rassembler de prétendus philosophes qui le divertissaient par leurs disputes. Pendant son quatrième consulat, (car les empereurs avaient toujours pris de temps en temps le titre de consuls, quelquefois pour peu de mois) il institua des jeux à la grecque, et les appela *néroniens*. On devait les célébrer tous les cinq ans. Il disputa contre les premiers de Rome le prix de la poésie et l'éloquence. Quand il aurait eu pour concurrens des Cicérons et des Virgiles, ce prix ne pouvait lui échapper. Les pantomimes furent bientôt en considération, et leur art se perfectionna jusqu'au prodige. On raconte qu'un philosophe, frappé du jeu d'un de ces acteurs muets, s'écria ; *Je t'entends , tu parles avec les mains.*

Nous observerons que, si les Romains avaient toujours eu la passion des spectacles, sans goût pour les spectacles vraiment dignes d'un peuple poli, cette passion et ce mauvais goût devaient s'augmenter, dès qu'on cessait de prendre

part aux affaires publiques, dès qu'on se livrait aux caprices d'une cour. La bonne tragédie était inconnue. Jamais Térence n'avait pu vaincre l'ascendant des baladins. Les gladiateurs l'emportèrent toujours sur les poètes. Du moins les pantomimes n'ensanglantaient point la scène, mais ils outrageaient souvent les mœurs.

CHAPITRE II.

*Guerre de la Grande-Bretagne. —
Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration.*

PLUS les princes s'amuseut, plus les peuples souffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimait la Grande-Bretagne. On s'y plaignait des rigueurs militaires et des vexations de finances. L'esprit de révolte se répandait avec chaleur parmi une nation indomptable, qui ne cédait qu'à la force, et rongeaît son frein en murmurant. Suétonius Paulinus, général célèbre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choses, entreprit la conquête de l'île de Mona (Anglesey), dont les Druides avaient fait le centre du fanatisme. Il réussit, malgré l'étonnement qu'inspirèrent d'abord aux

Révolte
dans la
Grande-
Bretagne.

Conquête
de
l'île de
Mona.

Romains ces prêtres terribles, courant çà et là comme des furies, avec des femmes hideuses armées de torches ; leur figure, leurs cris, leurs imprécations, retraçaient l'image des enfers. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois sacrés, où les Druides versaient religieusement le sang humain sur les autels.

61.
Sué-
tonius
défait
la
reine Bo-
adicée.

Suétonius, victorieux à Mona, ne se doutait point de ce qui se passait derrière lui. Les Bretons avaient pris les armes, sous les étendards de la reine Boadicée, héroïne supérieure à toute espèce de périls..... Ils avaient forcé des places, et égorgé une multitude de Romains. Le général se hâte d'aller au secours : il est contraint d'abandonner Londres ; mais ayant formé un corps de dix mille hommes, il prend un poste si avantageux, que les ennemis, quoique infiniment supérieurs en nombre, sont défaits dans une grande bataille. Il en périt, dit-on, quatre-vingt mille. Boadicée se donna la mort, pour ne pas survivre au malheur de sa nation.

Rappel
de
ce général

Traversé par la jalousie de l'intendant, Suétonius ne recueillit point les avantages de la victoire. Néron envoya un affranchi nommé Polycète pour examiner sa conduite. Le faste et l'insolence de l'envoyé excitèrent le mépris des Bretons même,

qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé; ses successeurs eurent grand soin d'éviter la guerre, et se firent honneur d'une tranquillité qui venait de leur mollesse. Ils se mettaient ainsi à couvert du côté de la cour, au risque de perdre la province.

Quelques affaires de Rome méritent plus d'attention. Le préfet de la ville ayant été assassiné par un de ses esclaves, on délibéra si tous les autres esclaves, au nombre de quatre cents, seraient envoyés au supplice, selon l'usage barbare établi anciennement. Le peuple s'y opposait par ses clameurs, une partie du sénat en jugeait comme le peuple; mais le jurisconsulte Cassius soutint fortement l'ancienne coutume. « On objecte, dit-il, que les » innocens périront; c'est ce qui arrive » quand des troupes sont décimées pour » avoir fui : les braves tirent au sort avec » les coupables. Tout exemple pareil de » sévérité à quelque chose d'injuste; néan- » moins le bien public compense le mal » des particuliers ». L'avis sanguinaire l'emporta sur l'humanité.

C'est ainsi que des barbaries, consacrées par le temps, sont quelquefois soutenues par ceux qui devraient en mieux connaître l'injustice. Il fallait donc, pour

Quatre
cents es-
claves
punis de
mort,
parce que
un d'eux
a tué son
maître.

Combien
la
jurispra-
dence
était ban-
nic en
ce point.

refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance et de tendresse; et en paraissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Sénèque respirent un stoïcisme imposant, qu'il est impossible de concilier avec son opulence et son luxe. Nous le verrons mourir avec courage; les faiblesses de sa vie n'en sont que plus surprenantes.

Tigellinus, nouveau préfet de la garde, scélérat digne de Néron, devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, exilée, mais égorgée, et sa tête fut, pour ainsi dire, le présent de noces de Poppée, son infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa d'adultère avec lui-même : il ne pouvait mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces; cérémonie qui suivait toujours les meurtres célèbres. Néron se jouait ainsi des dieux et du genre humain.

Meurtre
d'Octavie
et
autres
crimes de
Néron.

Ses débauches égalaient sa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il se maria comme femme à un certain Pythagoras; dans une autre occasion, il épousa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devraient pas souiller l'histoire, si elles n'apprenaient à quel point l'abus

Débauches
affreuses.

du pouvoir et l'ivresse des passions peuvent dégrader un souverain; si elles n'apprenaient du moins qu'il s'expose à des diffamations incroyables, en foulant aux pieds les lois de la société et de la nature.

Incendie
de
Rome.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome, on publia qu'il l'avait considéré avec plaisir du haut d'une tour, en chantant un poème sur l'embrâsement de Troie. La haine inventa vraisemblablement ces bruits; car que ne pouvait-elle pas attribuer à Néron? Il voyait avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites et tortueuses; il la fit reconstruire plus belle et moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et renfermant dans son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé : *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme*. Un grand homme n'aurait pas eu besoin de ce logement.

Nouveau
palais
de Néron

Projet
de canal,
ruineux
et impos-
sible.

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Avernus jusqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides et des rochers sans eau, dans un espace de cent soixante milles. L'ouvrage était impossible; l'utilité n'en pouvait être que médiocre. On

y travailla beaucoup, et l'on compta pour rien tant de sueurs et de peines perdues. Les profusions énormes du prince, jointes à ses folles entreprises, absorbaient la substance de l'empire. Aussi avait-il pour maxime de tout piller.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en était pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejetant l'accusation sur des innocens. Les chrétiens se multipliaient déjà, mais dans l'obscurité; et l'on confondait leur religion inconnue avec les superstitions les plus grossières. Ils étaient haïs, parce qu'on les croyait les ennemis du genre humain. C'est la fausse idée qu'en donne Tacite lui-même. Ce grave historien en parle comme de *scélérats dignes des plus rudes châtimens*, quoique sacrifiés par l'injustice de Neron. On supposa calomnieusement qu'ils étaient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices affreux. C'était un spectacle pour les Romains. Assis lui-même sur un char, l'empereur se fit un amusement de voir ses malheureuses victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux; et l'on jugea que leur condamnation était un des plaisirs de sa cruauté.

Les
chrétiens
accusés
de
l'incendie
et
punis
cruelle-
ment.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Néron.

65. **C** E monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma ; Pison en était le chef ; plusieurs illustres citoyens y entrèrent , et l'affranchie Epicaris échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé. Mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables , dont la faiblesse trahit les autres. Epicaris soutint la torture en héroïne ; exemple de courage , remarquable surtout dans une femme de plaisir. Le sang coula bientôt de tous côtés. Pison , prêt à mourir , fit son testament , et y prodigua les flatteries à Néron , dans la vue d'obtenir grace pour une épouse infidelle qu'il adorait.

Courage de quelques-uns des conjurés. Deux conjurés intrépides signalèrent au contraire leurs sentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius pourquoi il avait violé son serment : *Je te haïssais* , répondit ce tribun. *Personne ne t'a été plus fidèle , tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide*

de ta mère, meurtrier de ta femme, cocher, histrior, incendiaire, je n'ai pu m'empêcher de te haïr. Ces paroles furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *J'ai conspiré par zèle pour toi : il n'y avait que ce moyen de finir tes crimes.*

La célébrité de Sénèque et de Lucain rend leur mort plus intéressante. Celui-là fut accusé, peut-être avec fondement, quoique sans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine secrète de son élève saisit avec joie l'occasion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline, sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis : *Je vous laisse, leur dit-il, ce qui me reste de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Sénèque ne sera jamais le modèle des vrais philosophes ni des bons écrivains, quoique ses ouvrages soient pleins de belles pensées et d'excellentes maximes. Son style affecté corrompit le goût; sa morale fastueusement austère fut démentie par ses actions.

Lucain, le Sénèque des poètes, mourut de la même manière. Il avait encensé Néron dans sa Pharsale : il était devenu son ennemi mortel par un ressentiment

Sénèque
forcé de
s'ouvrir
les veines

Il est un
mauvais
modèle.

Mort de
Lucain.

d'auteur; parce que le prince, qui se mêlait de poésie, avait blessé son amour-propre en rival jaloux.

Mort
de
Pétrone,
de
Soranus
et de
Thraséa

On ne voit plus que têtes illustres tomber sur le moindre soupçon. Je ne parlerai point de Pétrone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la science des voluptés, auquel on attribue une satire obscène et ingénieuse dont il reste des fragmens. Mais je dois nommer Soranus et Thraséa, deux sénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour si abominable.

Procès remarquable du dernier.

Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert des sacrifices pour la conservation du prince et de sa *divine voix*; de l'avoir blâmé de faire le comédien sur le théâtre; de s'être retiré du sénat, quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée, devenue une déesse après que son mari en colere l'avait tuée d'un coup de pied. Le reste de l'accusation était de même nature. L'accusé étant stoïcien de mœurs et d'opinion, on ne manqua pas de peindre sa secte comme ennemie de l'état, en ce qu'elle inspirait l'amour de la liberté. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice; fa-

Son
stoïcisme.

veur qu'on accordait facilement. Il se prépara sans trouble à la mort, se fit ouvrir les veines, arrosa le plancher de son sang, et dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.* La fermeté stoïque n'avait rien pris sur son indulgence. Il répétait souvent cette maxime : *Qui hait les vices, hait les hommes.* Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices, et supporter les vicieux ?

Au milieu de tant de scènes affreuses, arrive Tiridate, frère de Vologèse, roi des Parthes, qui venait recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir longtemps fait la guerre pour s'en emparer. Il est accueilli magnifiquement ; et plus il s'humilie, plus il est comblé de largesses. Témoin des frivoles et indécents plaisirs de Néron, il méprise enfin celui devant lequel il s'est prosterné. Corbulon, le plus grand général de ce temps, avait jusqu'alors contenu et réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faisait l'espérance de Rome, et on lui désirait l'empire. Tant de mérite était un crime capital. Corbulon fut rappelé, et reçut en chemin l'ordre de mourir.

Tiridate
à Rome
courtise
Néron et
le
méprise.

Corbulon
con-
damné,
parce
qu'il était
un
grand
homme.

Vologèse, pressé par Néron de venir le voir, à l'exemple de son frère Tiridate, lui écrivit : *Vous pouvez plus aisément que moi passer la mer ; venez en Asie,*

Vologèse
rejette
une invi-
tation
de l'empereur.

et nous conviendrons d'une entrevue. L'empereur piqué eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre espèce d'ambition l'entraîna ailleurs.

67.
Voyage
ridicule
de Néron
en Grèce.

On le
flatte bas-
sement
à
son retour

Il voulut aller en Grèce pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens et de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, et crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnaissance, il déclara libre la Grèce qui admirait ses talens, ou plutôt qui flattait sa vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espèce de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle pour cette ville pleine de trophées. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisaient retentir les airs d'acclamations honteuses : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron est un autre Hercule, Néron est un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats et de jeux, etc.* En même temps que la tyrannie réduisait les Romains à des bassesses si déplorables, elle redoublait leur haine contre le tyran. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt.

68.
Révolte

Vindex donna le signal dans la Gaule, où il commandait. C'était un Gaulois d'il-

lustre naissance, et zélé pour sa patrie. de Vindex
et de
Galba. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours, il s'adresse à Galba, gouverneur d'Espagne, homme paisible, qui, descendant des premières familles de Rome, n'avait échappé aux coups de la tyrannie, que par une conduite molle et par une vie obscure. Galba hésite, délibère avec ses amis. On lui représente que délibérer en pareille matière, c'est déjà être criminel ; qu'il faut à l'instant, ou marcher contre Vindex, qui lui présente l'empire, ou prendre les armes contre un tyran. Il se détermine enfin à la révolte ; mais il refuse le titre d'empereur que ses troupes voulaient lui donner, et il se déclare simple lieutenant du sénat et du peuple.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de province, ravis de trouver un chef, embrassent son parti. Virginius avait un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi secret de Néron, il marcha contre Vindex, et finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Celui-ci allait entrer dans Besançon, comme on en était convenu. L'armée romaine, ignorant cet accord, se crut attaquée, fondit sur ses troupes, les tailla en pièces ; et Vindex se tua de désespoir. Virginius au-

Mort
de
Vindex,
et mo-
dération
de
Virginius

rait pu se faire empereur. Il n'estimait point Galba, il haïssait Néron. Sans se déclarer pour le premier, il attendit les événemens, résolu de servir sa patrie autant qu'il serait possible. Dans la suite des révolutions, il refusa plusieurs fois l'empire, et il mourut consul sous Nerva.

Néron
se livre à
la peur.

On le
con-
damne à
mort.

Il se tue
avec pei-
ne.

Si le tyran avait eu un peu de courage, peut-être aurait-il trouvé des ressources dans la tempête. Loin de prendre quelque mesure, ou quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté. Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit son devoir, débauche les prétoriens, en leur promettant des sommes immenses au nom de Galba. Néron, abandonné de ses gardes, va se cacher dans la maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *selon l'ancienne coutume*, et proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître; il lui explique *l'ancienne coutume*: c'était d'attacher le criminel à un poteau, et de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le désarme: il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats approchent pour

le saisir. Que faire ? il se ranime, présente le poignard à sa gorge, et demande du secours à son secrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Ainsi mourut, âgé de trente ans, un prince dont le nom semble exprimer tous les crimes.

La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibère, un Caligula, un Claude, un Néron : voilà ceux pour qui Auguste avait usurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avait assujéti tant de peuples ! Voilà les maîtres que les richesses, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu et le débordement des vices, préparaient depuis long-temps aux Romains !

En lui
s'éteint la
famille
d'Auguste.



GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

DEPUIS la défaite de Vindex, Galba , retiré dans une ville d'Espagne , se croyait perdu. Il pensait à se donner la mort, quand il apprit la révolution. Il se hâta d'en profiter ; mais vieux , rigide , économe jusqu'à l'avarice, incapable de se plier aux circonstances, trop faible à l'âge de soixante et treize ans pour soutenir le poids de l'empire , il ne trouva dans la souveraineté qu'un écueil et un naufrage. Jetons un coup-d'œil rapide sur ses fautes, pour découvrir la source de ses malheurs.

68.
Galba ,
maître de
l'empire ,
fait
de gran-
des
fautes.

Il s'attire
la haine
des
soldats.

Rien n'était plus dangereux que d'irriter les soldats, puisqu'ils venaient de donner l'empire, et qu'ils pouvaient le donner encore. Cependant à peine arrivé en Italie, Galba fait massacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandait la confirmation de son établissement. Les prétoriens comptaient sur des sommes qu'on leur avait promises , ou du moins en attendaient une partie. Il confond leurs espérances, en disant qu'*un empereur choisit ses soldats et ne les*

achète point. Dès-lors, les soldats deviennent ses ennemis. Et pouvait-il régner sans eux ?

D'un autre côté, le peuple que les spectacles et les largesses de Néron avaient aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens dépouillés de ce qu'ils avaient obtenu sous le dernier règne, s'indignent du renversement de leur fortune. Ces démarches étaient d'autant plus imprudentes, que plusieurs traits d'injustice effaçaient ce qu'elles pouvaient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour se rendre maître de l'empire, Galba fit exécuter militairement un nombre de personnes distinguées sur des accusations sans preuve. Il épargna l'infâme Tigellinus, en même temps qu'il sévit contre des hommes moins odieux. Effrayé des moindres dépenses, il souffrit les concussions de trois ministres qui vendaient tout et saisissaient avidement l'occasion de s'enrichir. Il semblait donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ses ministres les moyens de faire des rapines.

Déjà l'armée de Germanie demandait un autre empereur, c'est-à-dire, se proposait d'en faire un. La révolte ne pouvait manquer d'être bientôt contagieuse.

Il donne
lieu aux
plaintes
du peuple

Injustice.

Mauvaise
économie

69.
Galba
adopte Pison, et lui.

donne de
sages
conseils. Galba sentant sa faiblesse, chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Le discours qu'il lui adresse dans Tacite, serait digne de l'homme le plus sage. En l'exhortant à une conduite prudente et modérée : « Il n'en est pas ici, lui » dit-il, comme ailleurs, où une maison » règne et tout le reste est esclave. Vous » devez gouverner des hommes qui ne » peuvent supporter ni une entière servitude, ni une liberté entière ». Pison n'eut pas le temps de mettre en usage ses conseils.

Othon
forme le
projet
d'usurper
l'empire. Un factieux, outré de la préférence que Galba venait de donner à Pison, conjura la ruine de l'un et de l'autre. Ce rival était Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que sa femme eût séduit le prince; courtisan décrié pour ses débauches et pour son luxe, endetté de deux cents millions de sesterces, et réduit à ne pouvoir se sauver que par un coup de désespoir. Périr dans une bataille ou succomber en justice, c'était pour lui, disait-il, à peu-près la même chose. Ses amis et ses esclaves l'excitaient à tout hasarder. Il y était encore animé par les promesses des astrologues, « espèce d'hommes, dit » Tacite, qui se joue des grands, qui » donne des espérances trompeuses, que

» l'on condamnera toujours dans notre
 » patrie, et qu'on y retiendra toujours». Ils promettaient l'empire à Othon : c'était le moyen de se faire croire.

Deux soldats entreprenans dirigèrent le complot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le proclame empereur, les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison et Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre : ils sont massacrés. Othon se donna le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Galba au contraire avait dit à un soldat qui se vantait d'avoir tué Othon, ces paroles dignes d'un grand homme : *Camarade, qui te l'a commandé ?* Les anciennes proscriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste avaient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba, il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Les prétoriens le proclament.

Fin de Galba et de Pison.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevait les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venait s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avaient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius leur commandant, dont la jeunesse infâme passée avec Tibère, aurait suffi pour le déshonorer, quand même il n'y aurait

Vitellius proclamé en Germanie

Ses vices. pas ajouté de nouvelles infamies, la crapule, la bassesse, et tous les vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'était déclarée en sa faveur. Valens et Cécina, ses généraux, devaient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se disposait à la soutenir. Il avait de son côté Rome, des prétoriens, des légions nombreuses; et son élévation semblait en quelque sorte donner du ressort à son génie, auparavant enchaîné par la paresse.

**Ressour-
ces
d'Othon.**

**On ne
connaiss-
sait
plus la
guerre
à Rome;
on s'y
prépare
mal.**

On ne connaissait plus la guerre en Italie, depuis qu'Auguste s'y était rendu le maître à force de politique et de violence. Les prétoriens menaient une vie tranquille et licencieuse; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvaient se les attacher qu'en leur prodiguant des largesses. Les sénateurs, les chevaliers, étaient, en général, si éloignés de la discipline, que leurs préparatifs annonçaient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur se répandit dans toute la ville; et les idées de guerre ne plaisaient qu'à ces esprits remuans, ou à ces hommes ruinés, qui mettent leurs espérances dans les maux publics. Ce n'était plus le temps où Rome, quoique infectée de vices, était encore pleine de héros.

**Bataille
de Bé-
driacum,**

Les premières hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Cécina lève le siège

de Plaisance, et reçoit un échec considérable avant l'arrivée de son collègue. Valens et Cécina réunis se méprisent, se décrient mutuellement. On conseille à Othon de temporiser. C'était le meilleur parti dans les circonstances. Mais ennuyé de l'incertitude, et craignant peut-être que ses partisans ne se refroidissent, il voulut courir les risques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en personne. Les flatteurs lui persuadèrent de se tenir à couvert, tandis que l'on combattait pour sa fortune. Une partie des prétoriens le suivit; le reste de l'armée, loin de sa présence, ne pouvait avoir ni la même ardeur, ni la même discipline. Deux habiles généraux qui la commandaient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédriacum, entre Crémone et Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus de quarante mille hommes y périrent de part et d'autre. Dans les guerres civiles, on ne gagnait rien à faire des prisonniers parce qu'ils ne devenaient point esclaves; on s'acharnait donc au massacre. La nouvelle de ce désastre fut apportée par un soldat, qui se voyant taxé de mensonge, la confirma en se tuant aux pieds d'Othon.

décisive
pour
Vitellius.

Carnage
dans
les guer-
res
civiles.

L'empereur était résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les

Othon se
tue
après un

régne
de
trois mois

instances de ses amis et de ses troupes, il persista dans son dessein, alléguant des motifs de générosité, qu'il est difficile de croire sincères. Il donna tranquillement ses derniers ordres; il s'occupa, comme Caton, de la sûreté de ses partisans, et se perça ensuite d'un coup de poignard. Plusieurs soldats, par attachement pour lui, se donnèrent la mort. Il n'avait régné que trois mois. La douceur de son gouvernement, dans un espace si court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître absolu de l'empire, il aurait imité Néron, puisqu'il en avait les vices. On commençait bien, pour s'affermir sur le trône : on se permettait tout, quand on croyait n'avoir rien à craindre.

Vitellius
se rend
odieux et
mé-
prisable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans la Gaule que le sénat lui avait déferé le pouvoir suprême. Il passa promptement en Italie; et sans daigner se couvrir de trompeuses apparences, il se fit un plaisir cruel de visiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres soulevant le cœur de quelques-uns de ses courtisans: *Un ennemi tué sent toujours bon*, leur dit-il, *surtout un citoyen*. Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran stupide, toujours plongé dans le vin ou dans

le sang, dont la gourmandise dévorait des millions; dont le palais offrait chaque jour le spectacle des bacchanales; et dont les soldats, à son exemple, ne respirant que débauches, semaient partout le désordre et la terreur. Pour le peindre d'un seul trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire de Néron.

Un tel règne, dans le temps où les armées donnaient ou ôtaient l'empire, ne pouvait durer long-temps. Vespasien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'était élevé insensiblement par des bassesses, sous Caligula et sous Claude; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont presque jamais d'autre origine dans les cours de mauvais princes. En un mot, il avait été le protégé de Narcisse; et cette protection lui avait procuré le consulat. Moins rampant sous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il était parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs (nous en parlerons ailleurs). Il la poussait avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions soudaines lui applanirent les voies à une entreprise, qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui. Les prétendus oracles qui lui annoncèrent l'empire, l'application sacrilège que lui fit Josèphe des

Qui était
Vespa-
sien et
comment
il avait
fait sa for-
tune.

Oracles
en
sa faveur.

prophéties concernant le sauveur, doivent être comptés ou parmi les ruses de la politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêves d'une superstitieuse crédulité.

Vespa-
sien est
fait
empereur
en
Orient.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Vespasien à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucien se met en marche.

Bataille
et prise de
Crémone.

Antonius Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie et de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement, qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina et Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'était qu'un traître; le second qu'un débauché, dont le cortège ressemblait à un sérail. Primus est aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée et réduite en cendres.

Stupidité
de
Vitellius
dans
le danger.

De toutes parts, on se soumettait à Vespasien. L'imbécille Vitellius l'ignorait, ou voulait le faire ignorer. Il vivait comme en pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches ni de son luxe; prodiguant les immunités et les privilèges pour de l'ar-

gent, et dissipant ses trésors pour de funestes et honteux plaisirs. Cependant, comme le danger pressait, comme l'armée demandait à grands cris son empereur, il se transporta au camp; mais il ne fit que s'y rendre plus méprisable, et il en sortit bientôt avec une stupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de son humiliation, plutôt qu'attachés à sa personne, lui témoignèrent beaucoup de zèle, dont il ne profita point.

Primus passe l'Apennin au mois de décembre, sans trouver d'autres obstacles que ceux de la nature. Alors, entre la nécessité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choisit le seul parti convenable à sa faiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius Sabinus, préfet de Rome, frère aîné de Vespasien; il s'oblige à céder l'empire pour une pension considérable, avec la liberté de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé, les larmes aux yeux, toute sa famille, il quitte son épée; il veut se déponiller de toute marque du commandement. Ce triste spectacle attendrit et échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué. Ayant perdu quelques soldats, il se retire dans le ca-

Il fait
un
traité hon-
teux
pour vi-
vre.

Il se
dépoille
de toute
marque
de
comman-
dement.

Le
peuple
s'y
oppose.
Terrible
sédition.

pitole. Les cohortes germaniques l'y assiégent, et mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes. Sabinus est pris, traîné aux pieds de Vitellius, et mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse.

Primus,
général
de Vespasien,
prend Rome.

Fin
tragique
de
Vitellius.

Il ne restait plus dès-lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare de la ville. On célébrait les Saturnales, fête pleine de licence et de folies. Tacite assure que le carnage et l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens populaires. Tels étaient les Romains dans leur avilissement. Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave où il se cachait, devint le jouet du même peuple qui venait de lui témoigner tant de zèle : la corde au cou, les mains liées derrière le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paraît comme le plus vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs et des lois, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous le règne de la barbarie.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée et prise de Jérusalem.

VESPASIEN était reconnu, mais absent. Mucien qui se flattait de lui avoir donné l'empire, en exerçait à Rome la puissance. Cette malheureuse ville éprouva quelque temps toutes les cruautés de la victoire. Primus, à qui l'on était redevable du succès, en butte à la jalousie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle : car dans les cours le mérite sans faveur disparaît en un moment.

L'empereur attendait à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui s'étant déclarés pour lui au commencement, espéraient de grandes largesses. Mais deux prétendus miracles, que Tacite rapporte sur la foi de témoins encore vivans, fermèrent la bouche aux murmureurs. Un aveugle et un manchot le supplèrent, par

69.
Vespa-
sien
reconnu.

Miracles
qu'on
lui
attribue
à
Alexan-
drie.

l'inspiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer de sa salive sur les yeux, l'autre de lui presser la main avec le pied. Il le fit après quelque répugnance, et les malades guérirent.

Explica-
tion
de ce fait.

On emploie communément le ministère du diable pour expliquer ces prodiges que de fausses religions s'attribuent; comme si le mensonge, la fourberie ou la crédulité, n'en fournissaient pas des explications plus vraisemblables. Ou Vespasien se laissa tromper, ou il fut bien aise de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvaient être de ces hommes qui voient partout le merveilleux, et qui l'attestent comme s'ils l'avaient vu. Les exemples en sont-ils si rares dans l'histoire? et la vraie religion, dont les miracles portent le sceau de témoignages divins, ne doit-elle pas rejeter toutes les fables de la superstition et de l'imposture?

70.
Il
gouverne
en
bon prin-
ce.

Un vrai prodige d'un autre genre, c'est que Rome, après avoir obéi à sept monstres souillés de crimes, vit enfin un empereur digne de régner; c'est que Vespasien, autrefois adulateur des tyrans, se rendit cher et respectable par des qualités vraiment royales. Modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre que la tyrannie et la discorde avaient ren-

versé. Il contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant et en lui communiquant les affaires; il dissipa de grands maux par l'administration de la justice; il réprima le luxe des tables, surtout par son exemple plus efficace que les lois; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Sans faste, sans orgueil, il ne se montrait souverain, qu'en travaillant au bien public; et c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

On lui reproche néanmoins une passion, qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accuse d'avoir vendu les charges, les absolutions; d'avoir augmenté les impôts, d'avoir employé dans la finance des hommes durs et avides, afin de les presser ensuite comme des éponges, et de les condamner quand ils se seraient enrichis. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avait retirée et lui demanda : *Cet argent sent-il mauvais ?* Ses apologistes le justifient par la nécessité des conjonctures, car les finances étaient entièrement épuisées; et par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus. Il les employait à orner la ville, à

Mais on lui reproche de l'avarice et des concessions.

Emploi

qu'il
faisait
de
l'argent.

réparer les grands chemins, à soulager des peuples dans le besoin, à rétablir la fortune des sénateurs obérés, à récompenser magnifiquement les gens de lettres et les artistes. Mais rien ne peut justifier des exactions odieuses, qui ressemblent plutôt à des rapines de publicain, qu'à des actes de souveraineté. Il n'est pas nécessaire d'assigner aux professeurs d'éloquence une pension de cent mille sesterces, ni de donner cinq cent mille sesterces de gratification à un poète, comme le fit Vespasien. Il est nécessaire de ne lever sur le peuple que les impositions qu'exige le bien de l'état.

Il bannit
les phi-
losophes,
comme
ennemis
de
la monar-
chie.

Ce prince, si libéral pour les poètes et les rhéteurs, bannit les philosophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Plusieurs, à la vérité, sous un masque de stoïcisme, se portaient à des excès condamnables. Un cynique, nommé Démétrius, eut l'insolence de rester à Rome, de se montrer même devant l'empereur sans aucun signe de respect. Vespasien lui envoya dire : *Tu fais ton possible pour que je t'ôte la vie ; mais je ne tue point un chien qui aboie.*

Exil
d'Helvi-
dius
Priscus.

Il exila cependant Helvidius Priscus, gendre de Thraséa et imitateur de ses vertus, dont le seul crime était un amour de la liberté, trop vif et trop suspect sous

l'empire d'un monarque. Il avait traité plus généreusement Métius Pompotianus, qu'on lui peignait comme un rival dangereux; il l'avait élevé au consulat, en disant : *s'il devient empereur, il se souviendra de mes bienfaits.*

Deux guerres importantes furent avantageusement terminées. Les Bataves, sous la conduite de Civilis, un de leurs plus illustres compatriotes, avaient secoué le joug des Romains. Les Gaulois, excités par leurs Druides et indignés de la servitude, se révoltèrent de même, et Classicus, leur chef, ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter serment à l'*empire des Gaules*. On envoya sur le Rhin sept légions pour étouffer la révolte. Des peuples, divisés par une jalousie mutuelle, ne pouvaient résister à tant de forces : la plupart se soumirent promptement. Civilis tint ferme. Il remporta divers avantages, essuya des pertes; et voyant les Bataves las d'une guerre si hasardeuse, se soumit enfin au général Cerialis, homme de tête, quelquefois négligent, mais heureux dans presque toutes ses opérations.

La même année finit la guerre contre les Juifs. Ce peuple haï et méprisé de tous les autres, autant qu'il les haïssait et les méprisait, respectable seulement par le

Révoltes
des
Bataves
et des
Gaulois,
ré-
primées.

Classicus.

Civilis,

50.

Etat de
la Judée.

Révolu-
tions
dans ce
pays.

dépot de la révélation, qui ne l'empêchait point de tomber dans les superstitions les plus grossières; ce peuple, dis-je, était trop faible et trop avili, pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au sortir d'une longue captivité, il avait eu ses pontifes pour princes. Pompée l'avait soumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la prise de Jérusalem la querelle des deux frères Hyrcan et Aristobule, qui se disputaient la principauté. Le cruel Hérode, partisan de Marc-Antoine, ensuite protégé d'Auguste, porta long-temps le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colère d'Auguste. Cet empereur l'exila, et réduisit la Judée en province romaine.

Préjugés
et en-
thousias-
me
des Juifs.

De fréquentes révoltes, causées surtout par le fanatisme, entraînèrent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyaient destinés à soumettre les nations. Méconnaissant le messie, que leurs prophètes avaient annoncé, et dont les mystères étaient accomplis, ils attendaient chaque jour à sa place un libérateur, conforme à leurs folles rêveries. Quiconque se présentait comme tel, pouvait produire un soulèvement. Les pharisiens entretenaient le feu de l'enthousiasme. Ils taxaient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordait point avec leurs idées

et leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisaient horreur. Une étincelle allumait subitement des incendies en Judée, parce que les préjugés et le caractère national y concouraient également.

Vespasien fut chargé par Néron de dompter ce peuple rebelle. Il ne lui restait plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus, son fils aîné, continua et termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Les plus sages voulaient se soumettre. Une faction de furieux, qui prenaient le nom de *Zélateurs*, s'obstina aux partis violens, et tyrannisa le peuple, en même temps qu'elle provoquait la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable remplissait la ville. La discorde y renouvelait sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiraient avec autant de rage, qu'ils en montraient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Ces fanatiques, sur la foi de leurs faux prophètes, bravaient

Siege
de
Jérusa-
lem.

70.

Excès
des
Zélateurs

les souffrances, les périls, la mort. Enfin après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes; Jérusalem est ensevelie sous ses ruines.

Observation sur Josèphe.

L'historien Josèphe, qui avait abandonné ses compatriotes, et qui servait chez les Romains, compte onze cent mille Juifs morts dans le siège. Suétone et Cornélius Népos en diminuent le nombre de presque de moitié. L'ouvrage de Josèphe porte des caractères si marqués de flatterie, de crédulité et d'exagération, qu'il inspire une juste défiance sur plusieurs points. Celui qui prétend avoir prophétisé l'empire à Vespasien en le supposant l'objet des anciens oracles, doit-il trouver place au nombre des bons historiens ?

79.
Mort de Vespasien.

Vespasien malade, près de mourir, dit en plaisantant : *J'imagine que je deviens dieu.* L'apothéose était en quelque sorte un droit de l'empire. Il voulut se lever sur son lit ; *Il faut qu'un empereur meure debout*, dit-il encore; tant les devoirs de la souveraineté occupaient son ame. Il expira aussitôt, âgé de cinquante-neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avait plaisanté des présages dont les autres étaient effrayés. Au sujet d'une comète à chevelure: « Si cet astre, dit-

Plaisanterie sur l'apparition d'une comète.

» il , menace quelqu'un ; c'est le roi des
 » Parthes qui a de longs cheveux , et non
 » pas moi qui suis chauve. » Cependant
 il croyait à l'astrologie et à la divination.

On met sous son règne le dernier dé-
 nombrement des citoyens. On prétend
 qu'entre l'Apennin et le Pô , il se trouva
 quatre-vingt-une personnes au-dessus de
 cent ans ; dont huit en avaient plus de
 cent trente , et trois en avaient cent qua-
 rante. Ces sortes de faits paraissent dou-
 teux : ils étaient alors plus difficiles à vé-
 rifier , qu'ils ne seraient aujourd'hui.

Dénom-
 brement.

Vieillards

TITUS.

79.
Titus
sacrifie
les
plaisirs
au
devoir.

Sa
bienfai-
sance.

Econo-
mie géné-
reuse.

AU nom de Titus, on se sent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Des égaremens de jeunesse lui avaient fait une mauvaise réputation, lui avaient même attiré la haine du peuple. Quel mérite ne fallait-il pas pour effacer cette tache ! Les devoirs de la souveraineté parurent le transformer en un autre homme. Il ne régna que pour faire des heureux ; et loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême si favorable aux passions, il s'acrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi juif Agrippa, dont il était éperdûment amoureux ; et la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangère ; le désir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée,* dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avait pu signaler par aucun bienfait.

Les graces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devrait moins admirer la générosité de

Titus, s'il n'y avait pas joint l'économie, et si, donnant aux uns, il ne s'était pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime *qu'aucun citoyen ne doit sortir mécontent de l'audience du prince*, n'est excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuse à propos, et qui sait paraître bon quand même il refuse. On le loue d'avoir confirmé sans examen tous les dons de ses prédécesseurs: peut-être aurait-on sujet de l'en blâmer.

Il fallait au peuple des spectacles. Le superbe amphithéâtre de Titus, les fêtes qu'il y donna convenaient au goût des Romains et à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les secours dans les calamités publiques après une fameuse éruption du Vésuve, et après un incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendresse des citoyens.

Il
donna
des fêtes,
mais il
soulagea
le
peuple.

Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il se croyait obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, son frère et son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens, convaincus de conspiration, que le sénat venait de condamner au dernier supplice.

Il ne
fit mourir
aucun
Romain.

Sévère pour les délateurs seulement, il prévint les maux qu'ils pouvaient faire.

81.
Sa mort.

Un si grand prince appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits pour célébrer ses vertus, Titus meurt à quarante ans, après deux années de règne, et laisse l'empire à un monstre qui devait long-temps l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

Terrible
éruption
du
Vésuve.

Pline
le natura-
liste.

Le principal événement de ce règne fut l'embrâsement du mont Vésuve. Deux villes entières, Herculanium et Pompéïa, disparurent sous des montagnes de cendre, mastiquées ensuite par des matières fondues que vomissait le volcan. Pline le Naturaliste, qui commandait la flotte de Misène, voulut observer de près ce terrible phénomène. Sa curiosité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de passion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, et jusques dans les rues de Rome, il en était occupé. Sans parler de ses ouvrages, il laissa cent soixante portefeuilles remplis d'extraits de ses lectures. Persuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque chose d'utile, il lisait ou se faisait lire presque tout. Aussi dans l'immensité des matières que renferme son Histoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pouvait suffire à examiner tant de choses.

DOMITIEN.

DOMITIEN, frère de Titus, est un Caligula et un Néron. La cruauté et la folie forment son caractère. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre; il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de *Dieu*, en se livrant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuse lâcheté, et il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes lois, une entre autres qui défend de faire des eunuques; il agit quelquefois en prince juste et généreux; mais quelques traits de fausse vertu ne servent qu'à augmenter l'horreur de ses vices.

81.
Domitien
insensé
et
méchant.

Qu'on juge de son ame par le plaisir barbare, qu'il prit un jour, d'assembler les principaux sénateurs et chevaliers dans une salle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, et de les renvoyer chez eux avec la persuasion qu'ils allaient être ses victimes. Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les consola par des présens, qui, portés chez eux, ne furent d'abord qu'un nouveau sujet de frayeur.

Trait
de sa
méchan-
ceté.

Un soulèvement en Germanie fournit Il excite

et ré-
compense
les
délateurs

au tyran l'occasion de déployer toute sa fureur. Alors, selon Tacite, la naissance des richesses, les honneurs, les vertus surtout devinrent des crimes. Les récompenses des délateurs parurent aussi odieuses que leur méchanceté même ; le consulat, le sacerdoce, les intendances plus lucratives étaient prodigués à ces hommes abominables. On corrompait les esclaves pour avoir des accusateurs contre les maîtres ; et les amis, en cas de besoin, tenaient lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent comme criminels de lèse-majesté ; le sénat fut leur juge, c'est-à-dire, l'instrument forcé de la tyrannie.

Il bannit
les phi-
losophes,
etc.

Tout
tremblait

Qu'un tel prince ait haï les gens de lettres, les historiens en particulier, c'est ce qui n'a rien d'étonnant. Tous les philosophes furent bannis, de peur qu'il ne restât quelque vestige de vertu. Dion Chrysostôme et Epictète, les deux plus célèbres, se retirèrent sans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propres à lui faire ombrage. Enfin, dit encore Tacite, *une affreuse inquisition empêchait d'entendre et de parler ; on aurait perdu la mémoire, ainsi que la voix, si l'on était maître d'oublier comme de se taire.* Les chrétiens essayèrent une persécution dont le motif paraît incertain, puisque

les auteurs profanes les confondent avec les Juifs.

La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne cessa d'agiter Domitien, jusqu'à ce qu'il subît le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, et sa femme se mit à la tête même des conjurés. Ils l'assassinèrent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avait comblés de largesses.

96.
Domitien
assassiné.

Agricola, beau-père de l'historien Tacite, et l'un des premiers hommes de son siècle, illustra ce règne par sa conduite et ses exploits dans la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avait envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable, assurèrent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit la soumission des peuples déjà subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, et en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts et des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord (dans l'Ecosse), il devait assujettir l'île entière, lorsque Domitien, jaloux de sa gloire, le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivait alors le

Agricola
illustre
sous
ce règne.

Son testament.

mérite et la vertu. Il mourut tranquille. La politique avait dicté son testament, puisque le prince était institué son héritier avec la femme et la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avait tellement aveuglé et corrompu, qu'il ignorait qu'un bon père ne peut faire son héritier qu'un méchant prince.*

Histoire d'Apollonius de Tyane.

En finissant cet article, disons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle sous les derniers empereurs et que les ennemis du christianisme ont osé comparer à Jésus-Christ; ils ont pris pour vraies les fables racontées en son honneur par Philostrate, sur les mémoires d'un certain Damis, disciple imbécille d'Apollonius. Ce philosophe ne fut qu'un enthousiaste hardi, zélé, austère, vain, capable d'en imposer aux simples par des apparences de prophéties et de miracles. Après ses voyages dans l'Inde et dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, disait-il, de voir *quelle bête c'était qu'un tyran.*

Ses conseils à Vespasien.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Vespasien, et lui donna d'excellens conseils; en particulier celui-ci: « Ne vous » enrichissez pas en chargeant le peuple » d'impôts. L'or, acheté par les larmes » de vos sujets, serait un or faux et fu-

» neste. Soulager les misérables, conser-
 » ver aux riches leurs possessions légitimi-
 » mes, c'est le meilleur usage que vous
 » puissiez faire des richesses. Que la loi
 » vous commande : vous établirez de
 » bonnes lois, si vous vous y soumettez
 » le premier. »

Accusé, sous Domitien, de magie et de révolte, par le philosophe Euphrate, il ne craignit point de se rendre à Rome, où l'on prétend qu'il parla au tyran avec une extrême liberté, sans en être puni. Son historien assure qu'étant à Ephèse, il annonça au peuple la mort de Domitien, le jour même qu'il fut assassiné.

Accusé
à Rome.

Pour couronner ses prestiges, Apollonius voulut mourir sans témoin; il disparut tout-à-coup, et l'on publia qu'il avait été enlevé au ciel. L'histoire de sa vie est la meilleure preuve contre lui : on y trouve des absurdités qui démontrent l'imposture; mais l'absurdité n'effraie point les esprits crédules ou prévenus; et tant que le paganisme a subsisté, Apollonius a eu la réputation d'un homme divin. Il était né vers le commencement de l'ère chrétienne.

Absur-
dités de
son
histoire.

NERVA.

96.
Nerva
vertueux,
mais
faible.

LES conjurés avaient jeté les yeux sur Nerva, pour remplacer Domitien. C'était un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide et faible, soit par son caractère, soit par son âge. En gouvernant avec bonté et avec justice, en punissant même les délateurs du règne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnait. Il montra toujours moins de fermeté que de mollesse; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire : *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne : c'en est un aussi que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté et la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes.

Les préto-
riens
abusent
de sa
faiblesse,
et
il adopte
Trajan.

Les préteurs, qu'une sévère discipline pouvait à peine contenir, abusèrent bientôt de la faiblesse du gouvernement. Ils se soulevèrent; ils demandèrent qu'on leur livrât les meurtriers de Domitien. Ni les prières de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les apaiser. Ils le vi-

rent sans émotion leur tendre la gorge , et ils arrachèrent de lui ce qu'ils voulaient. Alors Nerva , pour se ménager un appui , qui soutint en même temps l'empire , adopta Trajan , l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci faisait la guerre en Pannonie , sans penser à la fortune. Il gouverna quelques mois sous le nom de l'empereur , dont la mort aurait été un grand malheur , s'il n'avait pas dû lui succéder. Nerva mourut des suites d'un accès de colère contre un sénateur qui méritait punition.

TRAJAN.

TRAJAN , né en Espagne , fils d'un personnage consulaire , possédait tous les genres de mérite , excepté celui de la science , auquel il suppléait par son estime pour les savans. Un seul trait fera juger de ses principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en possession de sa charge , il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi , si je gouverne bien ; contre moi , si je fais mal.* Se regardant comme le chef et non comme le maître de l'état , il jura d'observer les lois ; il ne se distingua des sénateurs que

98.

Trajan
gouverne
en chef de
la répu-
blique.

Belle maxime. par une plus grande assiduité au travail, et vécut au milieu de ses sujets en père qui ne respire que le bonheur de ses enfans. « Tels que j'ai souhaité que les em- » pereurs fussent à mon égard, quand » j'étais simple particulier, tel je veux » être à l'égard des particuliers, main- » tenant que je suis empereur ». Ce fut sa maxime, et la règle de sa conduite. La justice et la bonté régnaient donc dans sa personne.

Délateurs réprimés. Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faisaient des crimes de tout aux innocens. Comme les accusations étaient autorisées par les lois, n'y ayant point de partie publique chargée de poursuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injustes accusateurs. Une de ses principales attentions fut d'empêcher que, sous prétexte de zèle pour ses intérêts, on ne vexât les citoyens par des injustices de finance. *Le fisc, dit Pline, dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perdit souvent son procès.* Une sage économie, trésor inépuisable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, sans éprouver de besoins.

Pantomimes chassés et rappelés. Son exemple était si propre à réformer les désordres, que le peuple demanda lui-même l'expulsion des pantomimes. On

avait contraint Nerva de les rappeler. Tel est l'empire d'un prince sage et adoré, sur les mœurs publiques, si souvent rebelles aux lois. Cependant il rappela dans la suite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvait supporter long-temps la privation.

Domitien avait pris le titre de Dieu : les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritait d'autant plus, qu'aux vœux qui se faisaient tous les ans pour sa prospérité, il mit cette condition expresse : *S'il gouverne bien la république, pour l'avantage de tous.*

Titre de
Très-bon,
donné à
Trajan.

Sensible à la gloire des armes, aussi grand capitaine que grand prince, il eut l'occasion de se signaler dans la carrière des héros. Les Daces, sous leur roi Décébale, s'étaient rendus formidables à Domitien, qui, ayant marché contre eux par ostentation, avait fini par leur payer un tribut. Trajan voulait effacer cette flétrissure du nom romain, et les mouvemens du roi barbare lui fournissaient de nouveaux motifs de guerre. Il refusa le tribut, se mit à la tête d'une armée, défit les Daces, les soumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagèrent à une nouvelle expédition. Résolu de conquérir la Dacie, voisine de la Thrace et de la Mésie, il cons-

Les Da-
ces, qui
avaient
soumis les
Romains
au tribut,
sont sub-
jugués.

Pont du
Danube.

truisit sur le Danube un pont célèbre; (bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marsigli, à l'idée qu'en donne Dion Cassius.) Décébale, vaincu, se tua lui-même; la Dacie devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Transilvanie, la Valachie et la Moldavie. La colonne Trajane, qui subsiste encore, est un monument du triomphe de Trajan sur les ennemis de l'empire.

Colonne
Trajane.

Conquêtes
inutiles de
Trajan en
Asie.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'était pas livré au goût dangereux des conquêtes. On le voit passer en Asie, pour quelque sujet de plaintes contre Chosroès, roi des Parthes; y consacrer plusieurs années à une guerre, dont il ne nous reste aucun détail intéressant; conquérir l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie; traverser le golfe persique; s'avancer jusqu'à l'Océan, et s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre : *Si j'étais plus jeune, je porterais la guerre dans l'Inde.* Mais, forcé par une maladie de reprendre le chemin de Rome, il laissa le commandement à Adrien, qui ne put conserver aucune de ses conquêtes. Des conquêtes solides sont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis; que doit-ce être de conquêtes que l'on ne peut conserver?

Trajan mourut en Cilicie, après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avait, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donnerait après de long repas. On l'accuse aussi de penchans voluptueux très-condamnables. C'est un prodige étonnant, que les faiblesses de l'homme n'aient point nui aux devoirs du souverain.

117.
Il meurt
en Cilicie.

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un persécuteur de chrétiens? On compte, à la vérité, plusieurs martyrs sous son règne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magistrats, la haine contre les Juifs, toujours disposés à la révolte; l'idée de judaïsme attachée à la nouvelle religion, les assemblées des fidèles taxées de révolte sacrilège; c'est ce qui occasionna les supplices dans plusieurs provinces, sans qu'il y eût d'édit général contre eux.

Trajan
fut-il per-
sécuteur
des chré-
tiens?

Rien n'est plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, et la réponse de Trajan, sur la manière dont il fallait les traiter. Pline, ne leur imputant que de folles superstitions, et rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, consulte le prince, lui propose les voies de douceur qu'il a suivies; assure d'a-

Lettre de
Pline en
leur fa-
veur.

Réponse
de Trajan

près son expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, si on leur ouvre la porte du repentir. Trajan approuve sa conduite, et décide qu'il ne faut ni faire de recherches contre les chrétiens, ni recevoir de dénonciations sans signatures; mais qu'il faut les punir, s'ils sont amenés au tribunal, et convaincus. On s'est beaucoup récrié contre cette décision. Trajan et Pline, ignorant la sainteté du christianisme, qui s'étendait tous les jours, voulaient en arrêter les progrès, mais épargner, autant qu'il était possible, le sang de ses sectateurs. Ils considéraient les chrétiens comme une secte ennemie de toute religion connue, révoltée contre les cérémonies et les usages de l'empire, attachée à des principes inconciliables avec l'ordre établi, d'autant plus suspecte enfin, qu'elle se cachait dans les ténèbres. Un tel préjugé, si difficile alors à détruire, eût certainement inspiré plus de rigueur, si le prince et le magistrat avaient un peu d'équité.

Les Pline,
Tacite,
Juvenal,
Plutarque

Plinè le Jeune, fils adoptif et neveu du Naturaliste, fut un des ornemens de ce beau règne, ainsi que Tacite son ami; tous deux moins distingués par les honneurs du consulat que par leur probité, leurs talens et leurs ouvrages. *Siècle*

heureux, dit Tacite, où il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire ce qu'on veut ! Cette liberté si favorable au génie, si utile aux nations quand elle se renferme dans de justes bornes, fit naître les chefs-d'œuvre de l'historien, et les sentimens de vertu qui animent les ouvrages de l'orateur. Juvénal écrivit alors ses satires, où les vices sont attaqués avec véhémence ; mais où l'on ne trouve point les graces touchantes de la sagesse. Trajan aima le sage Plutarque, et le fit consul. Ce Béotien a fait de l'histoire une école de morale : il mérite par là les plus grands éloges.

ADRIEN.

217.
Adrien se
fait pro-
clamer
par les
soldats.

Sa
conduite
équivoque

UNE adoption vraisemblablement supposée, puisqu'elle n'était signée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre sur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimait point, fonda ses droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par les soldats, il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, et cédé à l'empressement des légions. Cette ruse politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puissance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta souvent dans la suite : *Je gouvernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple*, prouvent seulement qu'il savait emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'esprit et de connaissances, Adrien tint quelquefois une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien rend ses motifs suspects. On peut se tromper sur ses motifs : son gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à plusieurs égards.

Il abandonne. Comme Trajan, Nerva et Titus, il

promit d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort au sujet d'une conspiration. Il assura que c'était malgré lui; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées; le pont du Danube détruit, sous prétexte d'arrêter les courses des barbares; la paix avec les Sarmates et les Roxolans (habitans de la Pologne), achetée par des pensions, pouvaient paraître des preuves de lâcheté au commencement de ce règne. Mais la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état. Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui était dû au fisc : sommes immenses, qu'on fait monter à neuf cents millions de sesterces. Il distribua des largesses à chaque citoyen. En traitant le sénat avec la plus grande considération, en se montrant affable, modeste, populaire, il effaça les impressions désavantageuses qu'on avait conçues. Il pardonna même les injures, et dès qu'il fut le maître : *Vous voilà sauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devaient craindre davantage son ressentiment.

donne les conquêtes de Trajan, et préfère la tranquillité de l'état

Ses vertus apparentes.

La politique ou la vanité était apparemment le motif de cette clémence, puisqu'elle se démentit en plusieurs occasions. Jaloux du mérite, ombrageux,

Il devient injuste.

Retraite
de Similis

défiant, l'empereur devint injuste envers ses meilleurs amis. Similis, préfet du prétoire, averti par la chute des autres, prévint sa disgrâce, et se retira lorsqu'il était en faveur. Après sept années de retraite paisible à la campagne, il mourut en faisant cette épitaphe très-philosophique : *Ci-gît Similis, qui a passé soixante et seize ans sur la terre, et qui n'en a vécu que sept.* Pour un courtisan ordinaire, ç'auraient été sept ans de mort.

Adrien
fait de
bonnes
lois.

Adrien mérita le titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie et de mort sur leurs esclaves ; il restreignit considérablement la loi barbare qui ordonnait le supplice de tous les esclaves d'un maître assassiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Son édit
perpétuel

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les lois étaient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avait de meilleures décisions, et en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

Il veille
à l'admini-
stration
de la jus-
tice.

Il veilla principalement sur l'administration de la justice dans les provinces, sur la conduite des gouverneurs et des magistrats ; objet si essentiel dans un

vaste état, où l'injustice se dérobe, dans l'éloignement, aux yeux du souverain, quelquefois malgré sa vigilance.

La discipline militaire ne fut pas moins observée. Le prince donnait l'exemple aux soldats. Il marchait à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse, sévère avec douceur, libéral avec prudence, il se fit adorer des soldats en les assujettissant au devoir. Le calme et la sécurité furent le fruit de ses soins.

Il maintient la discipline militaire.

De longs voyages, entrepris par curiosité et par zèle politique, loin de nuire à son autorité et à ses affaires, lui procurèrent l'avantage de voir tout de ses propres yeux, et de réformer les abus dans les provinces. Il parcourut ainsi l'immense étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne, un mur depuis l'embouchure de la Tine jusqu'au golfe de Solway, pour garantir des incursions la partie méridionale de l'île. Sa présence fut utile partout.

Il parcourt l'empire.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie donne une très-mauvaise idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légèreté, caprice, ingratitude. Les Juifs et les Chrétiens de cette ville ne connaissaient, selon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce et les richesses d'Alexandrie

Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs, et les Chrétiens

avaient , sans doute , altéré les mœurs de plusieurs Chrétiens. Les vrais disciples de l'évangile étaient peu connus.

134
Révolte
des Juifs.

135
Ils sont
exterminés
ou dispersés.

Quant aux Juifs , toujours les mêmes , fanatiques , séditeux et rebelles , les malheurs qu'ils avaient éprouvés ne les rendaient que plus intraitables. Un temple , élevé à Jupiter dans Jérusalem , ranima jusqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver le messie dans Barcochébas , brigand , qui prit hardiment ce titre. Ils se rassemblèrent sous ses drapeaux ; et la révolte fut si violente , qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius Sévérus , excellent général , pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cent quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu et transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem , que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendants , dispersés par tout l'univers , n'ont cessé de haïr les autres peuples , et d'être en butte à leurs mépris et à leurs outrages.

138.
Adrien
adopte
Antonin
et meurt.

Une maladie de langueur , dont Adrien fut attaqué , aigrit son caractère , le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'en-

fans , il adopta Vénus , méprisable par ses vices. Heureusement Vénus ne jouit pas long-temps de sa fortune. L'adoption d'Antonin effaça la honte de ce premier choix. Nul homme n'était plus digne de l'empire , et il balançait s'il l'accepterait. Adrien , voulant se tuer dans un accès de mélancolie , demandait des armes , du poison ; Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur , il obtint avec peine du sénat que ses actes ne fussent point abolis , et qu'on le mît au rang des dieux , selon la coutume.

Si Adrien n'eut que de fausses vertus , il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes ; il fit le bonheur de ses peuples. A la science du gouvernement , il joignait le goût des lettres et des arts. Mais les hommes habiles , admis à sa familiarité , se trouvaient exposés à sa jalousie , dont les suites étaient dangereuses. Le philosophe Favorin , quoique libre dans ses sentimens , lui céda un jour sur quelque point de grammaire que l'empereur décidait mal. Les amis de Favorin blâmèrent sa condescendance : *Vous avez tort* , leur dit-il ; *celui qui a trente légions à ses ordres , peut-il se tromper ?* On connaît les mœurs d'Adrien par sa passion pour l'infâme Antinoüs , à qui il consacra des temples.

Jalousie
d'Adrien
pour les
gens de
lettres.

Trait de
Favorin.

Florus, Suétone, Arrien, Epictète. Florus et Suétone écrivirent sous ce règne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictète, homme d'état, et historien fort supérieur aux deux autres. L'histoire romaine, depuis Tacite, n'est qu'un amas de faits mal digérés. La philosophie morale d'Epictète est plus estimable. Il réduisait sa doctrine à ces deux points ; *souffrir avec patience, jouir avec modération*. Il pratiqua ce qu'il enseignait, et sa vertu fut éprouvée par l'infortune.

ANTONIN.

Qu'ON se représente sur le trône un ^{138.} vrai philosophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice, consacrant sa ^{Vertus} vie entière au bien public, citoyen avec ^{d'Antonin} les citoyens ; père de la patrie, non par un simple titre qu'on prostituait aux plus méchans empereurs, mais par les actions qui honorent plus que le titre : tel fut le sage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps. S'il avait eu pour historien un Tacite, son règne de vingt-deux ans fournirait les meilleures leçons de vertu et d'humanité. Nous ne trouvons que des traits épars. Il suffit d'en rapporter quelques-uns.

Dès le commencement, Antonin signala sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration. ^{Quelques traits qui peignent ses sentimens.} *Quel malheur pour moi, dit-il, si l'on trouvait que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens !* Non-seulement il ménageait avec soin les finances de l'état, mais il regardait son propre bien comme celui de la république. Sa femme l'austine lui reprochant de prodi-

^{Son bien est celui de l'Etat.}

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avait adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurèle et Vérus. Mais, juste appréciateur du mérite, il avait donné sa fille en mariage au premier, qui méritait toute sa confiance; et il avait éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respirait que les plaisirs. C'était désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siècle, se firent gloire de le porter comme celui d'Auguste. Très-peu furent capables de le soutenir.

161.
Mort de
l'empereur.



MARC-AURÈLE.

^{161.}
 Marc-Aurèle élu avec Vérus par le sénat. — DEPUIS que Nerva et Trajan avaient rendu au sénat une partie de sa dignité, et banni les terreurs du despotisme, on ne voyait plus les armées maitresses de l'empire. Le sénat élisait ou semblait élire l'empereur, comme un premier magistrat. Nous avons vu Adrien reconnaître ce droit, faible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurèle fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ensuite l'un et l'autre se transportèrent dans le camp des prétoriens, et leur promirent à chacun vingt mille sesterces; car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse, malheureusement établie.

Le premier trop généreux à l'égard de l'autre. — Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurèle, si l'on ne considère que l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvait-il être élevé à l'empire par le

plus vertueux des princes ? L'excessive bonté est un mal. C'est le seul qu'on puisse reprocher à Marc-Aurèle.

Espérant que la guerre ferait sortir son collègue des pièges de la volupté , il se déchargea sur lui du soin de dompter les Parthes, qui avaient envahi l'Arménie et défait une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta partout où il trouvait de l'amusement, fixa son séjour à Antioche ; et pendant quatre ans que dura la guerre, il s'abandonna aux plus honteuses passions. Ses généraux remportèrent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, méprisant les conseils de son frère, prêt à dévorer l'état pour satisfaire ses penchans. Un seul festin coûta, dit-on, six millions de sesterces, quoiqu'il n'y eût que douze convives : les présens qu'il leur fit, en esclaves, en vaisselle et en voitures, entraînèrent cette horrible et folle dépense.

162.
Excès de
Vérus.

D'un autre côté, Marc - Aurèle justifiait le mot de Platon : *Les peuples seront heureux, quand ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandait point au sénat ; il prenait et suivait ses conseils. Nul sénateur n'était plus exact que lui aux assemblées. Econome

Conduite
admirable
de Marc-
Aurèle.

tout, menaçaient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux avec Vérus ; car l'expérience lui avait appris que ce prince ne pouvait gouverner seul, sans faire beaucoup de mal ; ni commander seul les armées, sans exposer l'Etat à de grands malheurs. La mort subite de Vérus dissipa les inquiétudes que ses vices lui inspiraient. Il le regretta peu, sans doute ; mais le soupçonner, comme firent quelques-uns, d'avoir avancé ses jours, c'est la plus absurde méchanceté. On lui reprocherait seulement avec raison l'apothéose d'un tel homme, si l'usage n'avait consacré cette ridicule cérémonie.

169.

Mort de Vérus.

L'empereur resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses, et les rendant à peine supportables aux troupes par son exemple. Il remporta sur les barbares une victoire célèbre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouraient de soif. Tout-à-coup survint un orage qui leur procura de la pluie, et qui accabla de grêle et de foudres les ennemis. Selon des auteurs ecclésiastiques, les prières de la légion fulminante, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige ; et Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite

Guerre de Pannonie.

Légion fulminante, miracle douteux.

Tertullien. Mais, comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellents critiques, les Pagi, les Tillemont, etc., l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides. On voit sur la colonne Antonine, Jupiter *pluvius*, donner la pluie aux soldats : Marc-Aurèle aurait-il confondu le dieu des chrétiens avec Jupiter ? Il est certain d'ailleurs que la légion fulminante portait ce nom sous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnaissance de Marc-Aurèle. Enfin sa lettre n'existe plus, et celle qu'on lui attribue est évidemment supposée. La persécution qu'essuyèrent bientôt les chrétiens, pourrait tenir lieu d'autre preuve *.

Paix accordée
aux Ger-
mains.

Quelque redoutables que fussent les Germains, ils devaient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuse, bien disciplinée, et invincible sous un si grand empereur. Ils demandèrent la paix, et l'obtinent. On leur permit même d'établir des colonies dans les provinces, où ils voulaient entrer par force. Ce peuple indomptable et avide n'attendait que l'occasion de tout envahir.

* Voyez *Mémoire de l'Académie des Ins.*, t. 18.

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurèle. Avidius Cassius, grand homme de guerre, affectant la sévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la discipline, avait commandé avec beaucoup de succès dans la guerre des Parthes. Il était chargé de réformer les légions de Syrie. Extrêmement ambitieux sous les dehors d'un zèle républicain, il se révolta contre l'empereur en semant le faux bruit de sa mort, et se fit proclamer par ses soldats. Marc-Aurèle reçut cette nouvelle en Pannonie : il ne se plaignit que de l'ingratitude de Cassius, il ne témoigna que le désir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eut pas besoin de combattre : le rebelle fut assassiné, trois mois après sa révolte, par deux de ses officiers. Sa famille et ses complices éprouvèrent la clémence de l'empereur, comme il l'eût sans doute éprouvée lui-même.

173.
Révolte
de Cassius

Ce bon prince, nous l'avons déjà observé, commit des fautes par sa bonté même, quelquefois trop molle et presque lâche. Faustine, son épouse, était une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, et l'appela *mère des camps et des armées*.

Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, et pour Commode son fils.

Il lui fit rendre, après sa mort, les honneurs divins, et éleva des monumens à sa mémoire. Père indulgent à l'excès, quoique son fils Commode fût un monstre, pour lui assurer l'empire, il lui conféra la puissance tribunitienne, et le fit déclarer Auguste; exemple inouï jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince était assiégé; mais il les rappela, pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle; et Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avait un gendre capable de gouverner; il pouvait en faire son fils par l'adoption; la forme du gouvernement établi ne déterminait point son successeur, et la tendresse paternelle devait céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuser, qu'en supposant que cette tendresse l'aveuglait.

180.
Mort de
Marc-Au-
rèle.

Le stoï-
cisme en
vigueur.

Marc-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avait rappelé. Son règne fit respecter la véritable philosophie, qui fait des sages et non des discoureurs. « La secte des stoïciens, dit » Montesquieu, s'étendait et s'accrédi- » tait dans l'empire. Il semblait que la » nature humaine eût fait un effort pour » produire d'elle-même cette secte ad- » mirable, qui était comme les plantes » que la terre fait naître dans des lieux

» que le ciel n'a jamais vus... On sent
 » en soi-même un plaisir secret lors-
 » qu'on parle de cet empereur; on ne peut
 » lire sa vie sans une espèce d'attendris-
 » sement : tel est l'effet qu'elle produit ,
 » qu'on a meilleure opinion de soi-même,
 » parce qu'on a meilleure opinion des
 » hommes. »

La lecture des Maximes de Marc-Au-
 rèle élève l'ame aussi bien que le tableau
 de sa vie. On y voit un souverain phi-
 losophe tout pénétré de ses devoirs , ne
 respirant que justice et humanité ; comp-
 tant pour rien tout mérite de parade ,
 auquel manque le fondement du vrai mé-
 rite, la vertu. Il en composa une partie
 dans son camp, lorsqu'il faisait la guerre
 aux barbares. Rien de plus touchant et
 de plus noble que la simplicité avec la-
 quelle il se retrace les bonnes leçons ,
 les bons exemples qu'il a reçus de ses pa-
 rens et de ses maîtres. Il remercie les
 dieux de n'être pas tombé entre les mains
 de quelque sophiste qui ne l'aurait entre-
 tenu que de frivoles subtilités ; d'avoir
 appris de l'un , à mener sans affectation
 une vie dure ; de l'autre , à consulter
 la raison dans les plus petites choses ;
 de celui-là , à ne jamais dire sans
 nécessité *je n'ai pas le temps* , quand
 il s'agit de remplir des devoirs d'huma-

Les Ma-
 ximes de
 Marc-Au-
 rèle.

nité ou d'amitié; de celui-ci, à ne point relever les choses d'un ton choquant, mais à reprendre avec adresse sans paraître donner des leçons, etc. Il caractérise son père Antonin, en disant : « Qu'il » faisait toujours ce qu'il devait faire , » qu'il était toujours où il devait être , » qu'il semblait trouver le loisir dans les » occupations , lors même qu'il étendait » ses soins aux moindres objets. » En un mot, cet ouvrage peint l'ame de Marc-Aurèle.

Impos-
seurs sous
le man-
teau de
philoso-
phes.

Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvait manquer d'être florissante. Mais comme on abuse de tout, plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophie, et furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux sages, ainsi que les faux dieux. C'est par lui que nous connaissons deux célèbres imposteurs, Pérégrin et Alexandre. Le premier, souillé de crimes, se fit chrétien, devint prêtre, fut mis en prison à Rome, où les chrétiens le révéraient comme un confesseur et un martyr. Remis en liberté, exclu ensuite de la société chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, insulta tout le monde, s'attira la haine et le mépris, et se brûla solennellement aux jeux

Pérégrin
et Alexan-
dre, dé-
peints par
Lucien.

olympiques, croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre se donna pour prophète. Il trompa vingt ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivait contre les chrétiens et contre les epicuriens, les accusant tous d'athéisme, parce qu'ils tâchaient de le décrier.

Les principaux philosophes de ce règne sont Celse, ennemi mortel du christianisme, dont Origène a réfuté les écrits ; Sextus Empiricus qui, en exagérant la faiblesse de la raison, est tombé dans le pyrrhonisme ; Apulée, africain, qu'on accusa de magie, et que les payens ont comparé à Jésus-Christ, comme Apollonius de Tyane. Galien, le restaurateur de la médecine, mérita l'estime et la confiance de Marc-Aurèle.

On ne peut guère attribuer à ce prince la violente persécution que les chrétiens souffrirent dans la Gaule. Il ne publia contre eux aucun édit ; on assure même qu'il défendit de les accuser comme chrétiens. Mais d'une part, le zèle fanatique du peuple et des magistrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire, peut-être aussi l'aversion des chrétiens pour les philosophes et celle des philosophes pour eux, ne pouvaient manquer de faire naître des

Celse ,
Empiri-
cus, Apu-
lée , Ga-
lien.

Les chré-
tiens per-
sécutes
dans la
Gaule.

orages. Le christianisme sortait de l'obscurité, parce qu'il avait des écrivains zélés contre le paganisme, des missionnaires infatigables dans leurs travaux, et des martyrs dont la constance excitait l'admiration.

COMMODE.

APRÈS cinq règnes glorieux , on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle est la pente trop naturelle des choses humaines. Une suite de deux ou trois princes dignes du trône est comme un prodige. Presque tous les autres semblent destinés à exercer la patience de leurs sujets. Commode , qui n'avait au commencement que de la faiblesse , corrompu , dirigé par d'infâmes séducteurs , prit les mêmes goûts que Néron , et marcha sur ses traces , bien loin d'imiter Marc-Aurèle. Il finit la guerre de Germanie , en achetant le paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome , ayant sur son char un de ses mignons. Livré aux débauches les plus monstrueuses , il se fit un jeu de verser le sang après s'être souillé d'infamies. Sa propre sœur , Lucilla , fut le chef d'une conspiration. Le jour qu'on devait l'assassiner, Quintien, jeune sénateur , qui voulait porter le premier coup , tira son poignard en criant : *Voilà ce que le sénat t'envoie*. On eut le temps de saisir le téméraire. Le complot échoua : Lucilla fut mise à mort , avec

180.

Commode
révolte
par ses
vices et sa
tyrannie.Conspi-
ration de
sa sœur.

plusieurs hommes de marque. Deux frères, inséparablement unis, distingués par le mérite littéraire comme par les services et les dignités, Maximus et Condiannus, qui avaient eu ensemble le consulat, qui avaient composé ensemble un ouvrage, périrent ensemble, victimes de la tyrannie. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion; et ce corps illustre, que les bons princes avaient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration de Pérénnis, découverte par un philosophe cynique.

Pérénnis, préfet du prétoire, s'était emparé de la confiance de Commode à force de bassesses, et en supplantant les ministres que Marc-Aurèle avait donnés à son fils. Il gouvernait l'État en tyran. Son ambition visait plus haut. On l'accuse d'avoir conspiré la mort de son maître, pour s'emparer du trône. Un philosophe cynique, montant sur le théâtre, en présence de l'empereur qui assistait à des jeux, révéla les complots de Pérénnis. Ce favori fit pendre aussitôt le philosophe, mais le prince trembla. Les ennemis du ministre profitèrent de l'occasion. On fournit des preuves contre lui; il fut déclaré ennemi de la patrie, livré aux soldats et massacré. Cléandre, vil affranchi, lui succéda pour commettre de nouveaux crimes. Une sédition violente en fut le

fruit ; et Commode , aussi timide que cruel , lui fit trancher la tête pour calmer la multitude.

Dès - lors , toujours agité de défiances et de terreurs , abhorrant les hommes de mérite , écoutant tous les calomnieurs , il ne cessa de multiplier les supplices , surtout contre ceux dont les richesses excitaient sa cupidité. Son beau - frère , son neveu , sa cousine-germaine , six consulaires à la fois , périrent par ses ordres. En même temps , il joignait aux excès de la débauche ceux de la folie ; il aspirait à la gloire de tuer dans l'amphithéâtre à coups de flèche , des lions et d'autres bêtes féroces ; il prit le titre d'*Hercule romain* , comme s'il eût égalé Hercule par ces frivoles exploits ; son ambition le fit descendre dans l'arène en qualité de gladiateur ; il remporta plusieurs victoires sur les hommes dévoués à ce vil métier ; et il se glorifia du titre de *sécuteur* , aussi ridicule que celui d'*Hercule romain*. C'était le nom de certains gladiateurs qui combattaient les *rétiaires*.

Ce monstre , également méprisé et détesté , n'avait pas même la précaution des autrestyrans , de gagner le peuple par des largesses ; il mettait toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnait du reste personne,

Cruautés,
débauches et
basses
de l'em-
percur.

192.

Le tyran
assassiné
par sa con-
cubine.

et se faisait de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venait d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il dévouait à une mort prochaine. On la découvrit par hasard, presque au moment de l'exécution. Marcia, celle de ses femmes qu'il avait le plus aimée, * proscrite avec les autres, se hâta de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot, elle empoisonne le tyran, et le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple, signalèrent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente et un ans, il avait, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

Avilissement des
Romains

Il fallait que les Romains fussent étrangement corrompus, pour que les règnes de plusieurs princes vertueux ne les eussent pas mis à couvert d'une si abominable tyrannie. Sans l'avilissement extrême d'une nation servile, à laquelle il ne restait ni principes, ni mœurs, ni sentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de se livrer à des excès dont l'histoire des barbares n'offre presque aucun exemple ? C'est toujours en

* Elle favorisait les chrétiens, et ils ne furent point persécutés sous le règne de ce tyran.

partie la faute des peuples , lorsque l'ivresse du pouvoir va au point de franchir audacieusement toutes les bornes. L'opinion publique, si elle a quelque chose de mâle et de généreux , suffit souvent pour faire respecter les lois à ceux qui les violeraient peut-être impunément. Les mœurs publiques, si elles respirent la vertu et le courage , ont encore bien plus de force.

PERTINAX. -- DIDIUS JULIANUS.

193.
Pertinax
élevé a
l'empire
par les
soldats.

PERTINAX était un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurèle, s'était élevé par ses services militaires et par ses vertus. Juste, intègre, tempérant, modeste, zélé pour la discipline et pour le bon ordre, il méritait de régner, et de réparer les maux du dernier règne. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on méprisait son origine, dont il ne rougissait point, il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens, et les engagea, presque malgré eux, à le proclamer, moyennant une promesse de douze mille sesterces par tête. Le sénat et le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable. Il vendit, pour les largesses promises, et malheureusement nécessaires, tout ce que le luxe insensé de Commode avait amassé de précieux. Il se hâta d'exécuter un plan de réforme, trop sublime peut-être et trop hardi dans les circonstances, mais digne d'une grande ame qui se dévoue pour la patrie.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies : il y a même des fonds pour les ouvrages publics ; tant l'économie procure de ressources, quand on renonce aux fastueuses dépenses ! Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus, sans mettre d'impôts : il donne des terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs par une exemption d'impôts pour dix ans. Il était persuadé avec raison que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'État.

Sagesse
de son
gouvernement.

Mais les prétoriens avaient trop goûté la licence, pour se soumettre patiemment à la discipline : un prince réformateur leur paraissait un tyran. Létus lui-même, qui n'avait fixé les yeux sur Pertinax qu'avec des vues ambitieuses, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais, ils assassinèrent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, et invoquant Jupiter vengeur. Il avait obtenu du sénat la grace d'un sénateur coupable de conspiration. Son règne de trois mois méritait l'immortalité. Sa mort est un de ces événemens dont le principe entraîne

Les pré-
toriens
l'assas-
sinent.

une longue suite de calamités inévitables.

Ils mettent l'empire à l'enchère.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats sans frein et sans honte. Ils avaient donné l'empire pour de l'argent; ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs se présentent, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, et Didius Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille sesterces pour chaque prétorien; et la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

Trois empereurs à la fois, Didius, Niger, et Septime Sévère.

Au moment que Julianus prenait possession du trône avili, le peuple indigné fit éclater son ressentiment. On jette les yeux sur Niger, gouverneur de Syrie; général de réputation. On l'invite à venger et à gouverner l'État. Ses troupes le proclament empereur; les provinces d'Orient le reconnaissent. S'il avait usé de diligence, tout lui assurait un succès facile. Mais, tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions de Pannonie étaient sous les ordres de Septime Sévère, qui joignait à l'ambition beaucoup de génie, d'activité et d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le désir de le venger, il se fit proclamer lui-même,

sans paraître demander l'empire. A la vérité, il promet à chaque soldat une somme très-considérable, moyen infail-
lible de persuader. Voilà trois empe-
reurs à la fois dont le titre émane des
soldats.

Sévère marche vers Rome ; il ne trouve
aucune résistance. L'Italie ne connaissait
plus la guerre ; les troupes gardaient les
frontières de l'empire, et les prétoriens
étaient moins des soldats que des satellit-
tes. L'empereur consterné offre de par-
tager le pouvoir suprême. Le sénat lui
donne en effet pour collègue son ennemi.
Sévère ne voulait point de partage : il
s'avance avec une célérité prodigieuse.
Les prétoriens, qu'il avait gagnés, aban-
donnent Julianus ; bientôt le sénat le
condamne ; il est exécuté, en criant :
Quel crime ai-je commis ? Cet imbécille
vieillard, après avoir marchandé et
acheté l'empire, se croyait sans reproche,
parce qu'il n'avait point commis de nou-
veau crime en soixante-six jours de rè-
gne. Du reste, il faut l'avouer, la cou-
tume fait souvent une telle illusion,
qu'elle efface jusqu'aux idées les plus
lumineuses de la morale. En voyant les
largesses que chaque nouvel empereur
prodiguait par intérêt aux soldats, on
ne s'habitue que trop à regarder comme

Sévère
marche à
Rome, et
se délivre
de Didius

Didius
exécuté.

vénale la souveraineté même. Et de quoi peut-on rougir, dès que l'argent paraît conférer tous les droits?

SEPTIME SÉVÈRE.

ON craignait Sévère à Rome, et ce n'était pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Il les fit fouiller, avant de leur donner audience. Il les reçut au milieu de ses gardes ; mais en les congédiant, il leur distribua des largesses. Tous ceux des prétoriens, qui avaient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au supplice. Sévère cassa les autres ; son armée les enveloppait : on les désarma, on les dépouilla. L'empereur les bannit, avec défense, sous peine de mort, de paraître à trente lieues de Rome. Il choisit dans ses légions les meilleurs soldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes : cette garde était auparavant d'environ douze mille hommes : il la fit monter à plus de cinquante mille. Nous verrons dans l'histoire moderne quelques princes affermir le trône par de semblables coups d'autorité.

L'empereur ayant fait son entrée, à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, annonça au gouvernement

193.

Septime Sévère
recoit mal
les sena-
teurs, et
il casse les
préto-
riens.

Il jure de
ne point
faire mou-
rir de sé-
nateurs,
mais ne

tient
point pa-
role.

équitable et modéré, jura même de respecter la vie des sénateurs. Mais, si les principes du despotisme n'avaient pas encore pris racine, le pouvoir de l'épée rendait le souverain aisément maître des lois. Sévère se souilla pendant son règne du sang d'une foule de sénateurs. Quelle différence entre les promesses d'un Titus, et celles d'un prince dont la première règle est l'intérêt !

194.

Niger
vaincu et
tué en A-
sie.

Les affaires de Rome ainsi terminées promptement, il passa en Asie, où Niger avait un parti considérable. Trois batailles gagnées par ses généraux, l'une à Cizique, l'autre à Nicée en Bithynie, la troisième près de Nissus en Cilicie, lui assurèrent la possession de l'empire. Niger perdit mille hommes à celle de Nissus et fut tué dans sa fuite. On peut observer qu'il en était des légions asiatiques, comme des peuples même de cette contrée : amollies par le poison du luxe, elles n'opposaient en général qu'une faible résistance aux légions de l'Europe, mieux disciplinées et endurcies à la fatigue. Byzance, après un siège de trois ans, commencé par l'empereur et fini par ses généraux, se rendit à discrétion. Cette ville importante devint un amas de ruine. Sévère se montra partout cruel :

il crut sans doute avoir besoin de la terreur pour affermir sa puissance.

Avant de quitter Rome, il avait donné le titre de César à Albin, gouverneur de la Grande-Bretagne, qui pouvait lui disputer le trône; et par cette association simulée, il avait prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César, il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, et prend la route d'Italie. Sévère marche contre lui, remporte une victoire décisive entre Lyon et Trévoux, Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre, envoie sa tête au sénat, avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche aux sénateurs d'avoir eu de l'affection pour un rival qu'ils s'étaient associé lui-même.

Sévère
se défait
d'Albin,
qu'il avait
créé Cé-
sar.

197.
Mort
d'Albin.

Cette victoire fut suivie de terribles exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante et un sénateurs furent immolés aux soupçons et à la vengeance. Les honneurs divins que Sévère fit rendre à Commode, furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat.

Sévère
se livre à
la cruau-
té, en
flattant le
peuple et
les sol-
dats.

Mais en même temps, les spectacles, les profusions, la licence, attachèrent le peuple et les soldats au gouvernement. Il fut permis aux soldats d'avoir leurs femmes dans les camps : la discipline militaire se relâcha tous les jours : Sévère s'en plaignit lui-même : * un prince moins habile en aurait sans doute éprouvé les pernicious effets. Il ne craignit point de retourner en Asie, où les Parthes donnaient de l'inquiétude. Il y passa quelques années ; il y eut quelques succès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le siège d'Atra, ville qui avait résisté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéresser.

Plautien
le gouver-
ne, com-
me Séjan
avait gou-
verné Ti-
bère.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, défiant, rusé et cruel, Sévère tomba aussi dans le piège de la flatterie : il avait un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernait avec empire, et abusait insolemment de son pouvoir. Il commandait les supplices ; il s'enrichissait par les rapines ; il étalait tout le faste, toute l'arrogance d'un fa-

* Il écrivit à un de ses généraux, pour lui ordonner une réforme ; les tribuns en devaient être les premiers objets, parce qu'un officier qui perd l'estime de ses soldats, ne peut en exiger l'obéissance.

veri sans mœurs et sans retenue. Un officier de justice à qui l'empereur ordonnait de mettre une affaire sur le bureau, répondit : *Je ne le puis sans l'ordre de Plautien*. Ce ministre, comblé d'honneurs, préfet du prétoire, consul, maria sa fille à Bassien, (appelé depuis Caracalla) fils aîné de Sévère, et qui avait déjà le titre d'Auguste. Suivant Dion Cassius, témoin oculaire, mais historien crédule, et médiocrement judiciaire, quoique sénateur, les présens qu'il fit à sa fille auraient suffi pour cinquante reines.

Un si brillant mariage fut l'occasion de sa perte ; tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice ! Bassien détestait le ministre, détestait aussi une épouse qu'il n'avait prise que par force. Il concerta une délation contre Plautien, et le fait paraître coupable. L'empereur ayant mandé ce favori, lui reproche doucement son ingratitude. Tandis qu'il veut se justifier, le jeune prince en fureur se jette sur lui, le désarme, le fait tuer par un soldat en présence de Sévère.

Chute et
mort de
ce favori.

A ce trait, on peut juger du caractère violent et farouche de Bassien. Une haine irréconciliable régnait dès l'enfance entre lui et Géta son frère, l'un et l'autre livrés au vice et à tous les excès de la

208.

Bassien
et Géta,
méchants
fils de
l'empereur.

débauche. Les valets de cour, des gladiateurs, des histrions qui étaient leur unique société, les corrompaient de plus en plus. Sévère ne pouvant rien sur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en punissant trop tard les corrupteurs, espéra qu'en menant ses fils à la guerre, il les retirerait du désordre. Les Calédoniens, Bretons septentrionaux, avaient pénétré dans la province romaine, et y faisaient de grands ravages. Il saisit cette occasion avec d'autant plus d'ardeur, que la vieillesse et la maladie n'affaiblissaient point en lui l'amour de la gloire. A travers des difficultés terribles, continuellement harcelé par les barbares, sans pouvoir les combattre en corps d'armée, il pénétra jusqu'au nord de l'île. Mais cette expédition, qui lui coûta cinquante mille hommes, ne lui valut qu'un morceau de terre. Il recula un peu les frontières de la province, il construisit un nouveau rempart entre les golfes de Forth et de Clyde. Les jeunes Augustes, car Géta avait aussi obtenu ce titre, ne furent pas moins vicieux ni moins ennemis qu'auparavant.

Il les conduit dans la Grande Bretagne, où il a peu de succès.

Il pardonne à son fils, qui a voulu l'assassiner.

Tandis que l'empereur faisait un traité avec les Bretons, Bassien, en présence des deux armées, s'avance pour commettre un parricide. On l'arrête par de

grands cris. Sévère achève tranquillement son ouvrage. Il fait venir ensuite dans sa tente le prince dénaturé; il lui présente une épée devant Papinien, préfet du prétoire : « Si vous êtes résolu, lui dit-il, » d'être le meurtrier de votre père, exécutez ici votre dessein; ou si vous n'osez répandre vous-même mon sang, ordonnez à Papinien de le faire. Vous êtes son empereur, il obéira. » Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre, insensible aux remords, forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditeux et épargna encore son fils.

Sévère, déjà malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, et tout est bien peu de chose.* On raconte qu'il se fit apporter l'urne où ses cendres devaient être déposées, et qu'il dit en la voyant : *Tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ses enfans, dans Saluste, le discours de Micipsa près de mourir, il s'en appliqua ces paroles : *Je laisse à mes fils un empire puissant, s'ils ont de la vertu; faible, s'ils sont méchans.* Cependant Dion Cassius lui fait débiter aux deux princes la maxime la plus tyrannique : *Enrichissez les sol-*

211.
Mort de
Sévère.

Maxime
qu'il don-
nait à ses
deux fils.

dates et ne vous embarrassez pas des autres. Il mourut à Yorck (Eboracum) dans la soixante-sixième année de son âge. Ses vices étaient mêlés de qualités estimables et de grands talens; caractère équivoque, où le bien et le mal forment un contraste singulier. Il aimait les lettres, et avait écrit en latin les mémoires de sa vie.

Tertul-
lien et au-
tres au-
teurs.

Tertullien écrivit, sous ce règne, sa fameuse apologie des Chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes lois. « Nous remplissons, dit-il, vos villes, » vos bourgades, votre sénat, vos ar- » mées : nous ne vous laissons que vos » temples et vos théâtres. » Ce mot ne laisse aucun doute sur les progrès du Christianisme. Il pénétrait même dans le palais : la nourrice et le précepteur de Caracalla furent chrétiens.

Déca-
dence du
goût.

Diogène Laërce, Philostrate, Solon, et d'autres écrivains du même temps, ainsi qu'Athénée, contemporain de Commode, prouvent en général, par leurs écrits, la décadence du goût. Le temps était venu, où les génies manquaient d'émulation et de culture, où les bons modèles étaient négligés, où l'on tombait dans un engourdissement peu éloigné de la barbarie.

CARACALLA ET GÉTA, — MACRIN.

LORSQUE Sévère voulut s'associer son fils aîné Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin : nom trop respectable pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* lui est-il demeuré dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frère, Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour, tous deux, malgré une apparence de réconciliation, se tendant des pièges, ils formèrent un projet de partage. L'aîné devait avoir l'occident, et le cadet l'orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltait les esprits : c'était pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

Caracalla fait assassiner son frère entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens ; il leur déguise son crime, il leur accorde d'immenses largesses ; il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut, et consent à l'apothéose de son frère, en disant, selon le récit de Spartien : *Qu'il soit dieu, pourvu qu'il*

211.

Caracalla
et Géta
régneront
ensemble
et se dé-
testent.

212.

Le pre-
mier as-
sassin
son frère.

soit mort. Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence, comme s'il était possible d'effacer tant de fureurs atroces, et de paraître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il com-
met d'hor-
ribles
cruautés.

On ne tarda guère à juger par les faits, de cette clémence. Les remords qui déchiraient Caracalla, ne servirent qu'à irriter sa rage. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes, s'il en faut croire Dion, furent enveloppées dans le carnage. Les plus illustres sénateurs tombèrent sous la hache du bourreau ; entre autres Papinien, que Sévère avait fait préfet du prétoire. Ce jurisconsulte fut toujours si révérend, qu'une loi de Valentinien III ordonne de suivre son sentiment en cas de partage. L'empereur lui avait demandé une apologie sur le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse : *On ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet ; et c'est un second parricide que de diffamer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurèle, Pompéien son petit-fils, le fils de Pertinax, un cousin-germain de Caracalla, sont comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Meurtre
de Papi-
nien.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fausse monnaie, rapines, extorsions de toute espèce, c'est la moindre partie de ses crimes. La substance des peuples était destinée aux soldats, car le tyran n'avait qu'eux pour le soutenir. Sa mère lui représentant un jour, qu'il ne lui restait plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il, en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera pas*. Il donna le droit de cité à tous les sujets de l'empire, parce que les citoyens payaient des taxes que ne payaient pas les étrangers. Ainsi, un intérêt sordide acheva de confondre les Romains avec tout ce qu'il y avait de vil et de barbare dans les provinces de l'empire. Un massacre affreux des habitans d'Alexandrie, qu'il ordonna pour punir une légère offense, et dont il fut tranquille spectateur, ne lui coûta pas même un regret. Il écrivit au sénat que ceux qui avaient échappé, méritaient la mort comme ceux qui avaient péri.

Il ne ménage que les soldats.

Droit de cité accordé à tous les sujets.

Massacre d'Alexandrie.

Les expéditions militaires de Caracalla ne furent que des preuves de folie. Il adorait Alexandre, au point qu'il voulait avoir une phalange macédonienne, et qu'il persécuta les péripatéticiens, en haine d'Aristote, ridiculement

Expéditions ridicules de Caracalla

soupçonné d'avoir eu part à la mort de ce héros. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourut une grande partie des provinces, non en général, mais en soldat, ou plutôt affectant de vivre en soldat. Les Gaules, la Germanie, l'Asie, l'Afrique, furent témoins de sa lâcheté et de ses violences, le craignirent et le méprisèrent. Il acheta la paix avec les Germains; il prit des Gaulois un habillement nommé *caracalle*, d'où lui est venu son nom; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu ni même vu les Parthes, il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger de leurs railleries. Le nouvel Alexandre fut partout Caracalla.

217.
Macrin
Je tue, et
prend sa
place.

Il voulait se défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie, qui, à force d'étude et de travail, s'était retiré de l'état obscur où sa naissance l'avait réduit. Macrin connut le danger, et le prévint. Il fit assassiner l'empereur, dissimula son crime : se fit proclamer par les troupes, et bientôt reconnaître par le sénat. Autant Caracalla était abhorré des citoyens, autant était-il chéri des soldats, auxquels il prodiguait ses trésors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit décerner l'apothéose. On avait déjà déifié tant de monstres !

Cet usurpateur ne jouit pas long-temps de sa fortune. D'un côté, il se rendit méprisab^{le}, en donnant de grosses sommes à Artaban, roi des Parthes, et en se livrant aux délices d'Antioche; de l'autre, il se rendit odieux, en affectant de couvrir par son faste et ses hauteurs, la bassesse de son origine. Enfin, il ne put satisfaire les troupes, accoutumées à d'immenses largesses, et qui n'obéissaient plus qu'à ce prix. Le mal était sans remède. Une trop longue expérience avait appris qu'on faisait tout avec l'épée, et qu'on n'était rien sans elle.

Une femme ambitieuse, Mésa, sœur de l'impératrice Julie, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Bassien, son petit-fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla, connu sous le nom d'Héliogabale ou Elagabale. Elle n'eut pas de honte de semer le bruit, que ce prêtre syrien était né d'un adultère de sa fille avec le dernier empereur; elle corrompit par ses libéralités, une légion campée près d'Emèse, en Phénicie, lieu de sa naissance. La légion reçoit Héliogabale et le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rebelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu, après avoir fait déclarer son rival ennemi public. Il se sauve d'Antioche, traverse,

L'usurpateur méprisab^{le} et odieux.

218.

Mésa G. le proclamer Héliogabale, son petit-fils.

en fuyant , l'Asie mineure ; on le prend
et on le tue. Un projet de réforme mili-
taire lui avait attiré la haine des troupes.

HÉLIOGABALE.

LES Caligula, les Néron, les Domitien semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans; ou plutôt Héliogabale semble ne monter sur le trône, que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend les titres de tribun et de proconsul, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avait pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste et de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans l'esprit que de l'ineptie, et dans le cœur que de la bassesse et des vices infâmes.

218.
Héliogabale est un monstre.

Avant son départ d'Asie, non content d'avoir fait mourir les plus illustres partisans de Macrin, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il était surtout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutychien, vil bouffon, et il accumule sur sa tête les premières dignités. Il dédaigne l'habillement romain; il y substitue la soie et la broderie d'or; enfin, tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux et de superbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mésa, son aïeule : exemple

Il assassine Gannys, son gouverneur.

Il crée un
sénat de
femmes.

Ses dé-
bauches.

Ses super-
stitions.

unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes, pour prononcer sur les modes, les voitures et sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année : il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir, il se plonge publiquement dans de si horribles débauches, qu'on ne peut même en supporter le récit. Quand les historiens auraient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que sur un monstre.

Une superstition insensée est jointe à ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples en faveur du dieu syrien dont il était le pontife, et dont il veut élever le culte sur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la statue d'une déesse, pour la marier à son dieu ; et ce mariage lui coûte des sommes immenses. Il immole, dit-on, des enfans à sa divinité favorite, se soumet à la circoncision en son honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer son sacerdoce : en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, sacrilège aux yeux des autres, par cette bizarre superstition.

222.
Il est as-
sassiné.

Comme on prévoyait qu'il ne régnerait pas long-temps, on lui avait fait adopter son cousin Alexien, connu sous

le nom d'Alexandre Sévère. Le nouveau César fut bientôt l'objet de sa fureur : il tenta plusieurs fois de l'assassiner. Les prétorien se révoltèrent pour Alexandre , et tuèrent Héliogabale avec sa mère Soémis. Il n'avait que dix-huit ans. C'est le treizième empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ses successeurs finirent de même. L'ambition ne cessa pourtant jamais d'aspirer à cette place , ni la tyrannie d'y provoquer la vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le despotisme chez les Turcs ; mais nous n'y voyons point de règnes si affreux. Les Turcs ont des mœurs : les Romains en général n'en avaient plus. On ne peut trop insister sur cette cause , une des principales causes , sans doute , de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ses enfans et sa patrie , en sentira mieux que la vertu doit fixer ses premiers soins. Puissent les gouvernemens apprendre aussi par l'histoire , qu'il faut rendre les hommes vertueux , pour avoir des sujets dignes de servir le prince et la patrie !

ALEXANDRE SÉVÈRE.

222.
Alexandre com-
mence
bien, mal
grés à jeu-
nece.

ALEXANDRE, âgé seulement de seize ans, était exposé à la séduction, et par sa jeunesse, et par la puissance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples même du vice pour s'attacher à la vertu. Mésa, son aïeule, et Mamée sa mère le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Mamée surtout le gouverna; et quoique fort jalouse de l'autorité, elle lui forma un conseil de seize sénateurs respectables; les célèbres jurisconsultes Ulpien et Paulus furent du nombre. Les lois devaient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paraître la reprendre; car elles ne règnent véritablement, que lorsqu'elles ont de l'empire sur les ames.

Ses vertus

Toutes les vertus des bons princes : justice et clémence, modération et fermeté, bienfaisance et économie, zèle et sagesse; on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il suffit de dire que les affaires l'occupaient la plus grande partie du jour; que la lecture de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Platon, faisait

son plus grand plaisir, ainsi que les entretiens d'un petit nombre d'amis sages ; qu'à certaines heures il donnait audience à ses sujets ; et qu'il avait sans cesse devant les yeux cette maxime consacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent.*

Il manqua peut-être de politique, en voulant que les préfets du prétoire fussent sénateurs. Leur charge, déjà trop considérable, réunissait par-là le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeaient au nom du prince, ou avec lui, les causes les plus importantes. L'empereur fit ce changement ; afin que les sénateurs n'eussent pas pour juges des chevaliers. Le sage Ulpien étant alors préfet du prétoire, son mérite fit apparemment perdre de vue ce qu'on devait craindre de ses successeurs.

Il donne trop de puissance au préfet du prétoire.

L'habitude d'une licence effrénée avait rendu les prétoriens indisciplinables. Ils se mutinaient continuellement, parce qu'on essayait de les réformer. Ulpien, l'ami et le ministre d'Alexandre fut immolé dans une de leurs séditions. L'historien Dion qui venait de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine, par le zèle qu'il avait eu pour la discipline. Ils osèrent demander sa tête.

Licence des prétoriens.

Leur insolence ne servit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit son collègue de consulat; mais il lui conseilla cependant de s'absenter. Le consul se retira en Bithynie, son pays natal. Tant la licence militaire mettait d'entraves au gouvernement !

Artaxerxès rétablit l'empire des Perses.

Les Parthes disparaissent.

Une grande révolution changeait la face de l'Orient, et intéressait les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace l'an de Rome 502, s'était constamment soutenu, malgré les secousses que lui avaient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvaient se glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils disparurent, comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perse, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, se révolta contre Artaban, dernier roi des Parthes, remporta sur lui trois victoires, et le tua. Enfin, il se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistait depuis quatre cent soixante et quinze ans, et qui comprenait alors dix-huit royaumes ou grandes provinces. Le nom des Perses sortit de l'obscurité, où les vicissitudes humaines l'avaient plongé après tant de siècles de splendeur. Ne doit-on pas expliquer ce phénomène,

en disant que les Perses ne faisaient plus qu'un même peuple avec les Parthes ; que les guerres de Rome avaient aiguisé leur courage et que tout se réduit presque à un changement de nom.

Enflé de sa puissance et de ses succès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains. Il revendiquait la Mésopotamie, la Syrie, toute l'Asie mineure jusqu'à la mer Egée, comme conquises par Cyrus, et dépendantes de son empire. On est étonné de voir élever de pareilles prétentions, sur un titre que les siècles avaient anéanti ; mais quel titre ne suffit pas aux conquérans ambitieux ? et s'ils allèguent des prétextes, n'est-ce pas toujours sur la force qu'ils fondent leur droit réel ? Les Romains n'avaient guère connu de droit plus légitime : on tournait enfin contre eux les mêmes armes dont ils avaient écrasé tant de nations.

Il revendique les provinces conquises par les Romains

Alexandre marcha contre les Perses.

Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant.

Bourgeois, s'écria-t-il, retirez-vous, et quittez les armes. Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté et de la douceur. Sa

232.

Alexandre va l'attaquer, et rétablit la discipline

conduite aurait eu les plus grands succès, si tout n'avait pas dégénéré.

Contra-
dictious
des histo-
riens.

Selon Hérodien, et tous les auteurs orientaux, Alexandre fut vaincu par les Perses; au lieu que, selon Lampride, il remporta sur eux une victoire complète. Un discours de l'empereur au sénat, rapporté par Lampride, suppose que l'ennemi avait sept cents éléphants, dix-huit cents chariots armés de faux, cent vingt mille hommes de cavalerie, sans compter le reste; et que cette armée avait été taillée en pièces. L'historien assure avoir tiré ce discours des registres du sénat. La plupart des écrivains l'ont cru sur sa parole, malgré les témoignages contraires. Mais Lampride et Capitolin; et Eutrope, et en général les écrivains de l'histoire *Auguste*, sont si pleins d'erreur et de contradictions, qu'on ne peut les lire sans défiance. Hérodien, plus judicieux est bien plus croyable, quoique son autorité laisse encore des doutes. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les mauvais historiens.

Guerre
de Ger-
manie.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageaient la Gaule. Il triompha des Perses; il prit aussitôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuse expédition,

il éprouva combien la vertu a peu d'empire sur des soldats ennemis de la règle, et exercés aux cabales séditeuses.

Un des principaux officiers de l'armée était Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu soldat sous le règne de Sévère, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venaient de la Pannonie. Sa taille gigantesque, sa force prodigieuse, * son courage, sa vigilance, son exactitude aux devoirs de la milice, avaient contribué à sa fortune. Ce barbare (il méritait encore ce nom) osa porter ses vues jusques sur le trône. Il fomenta l'esprit de révolte dont les soldats étaient toujours animés; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche gouverné par une femme; (sa mère conservait effectivement trop de pouvoir, et en abusait pour satisfaire son avarice) il les fit soupirer pour les largesses, qu'amenaient toujours les changemens d'empereur; enfin il commit

235.
Maximin,
d'origine
barbare,
veut dé-
trôner A-
lexandre,
et le fait
assassiner

* On assure qu'il pouvait traîner une charrette chargée, déraciner de petits arbres, etc. qu'en un jour il pouvait boire une amphore de vin (environ 25 pintes) et manger trente à quarante livres de viande.

par leurs mains un parricide. Le vertueux Alexandre fut égorgé, n'ayant que vingt-six ans.

Vénération d'Alexandre pour les grands hommes.

Il ne voulait pas qu'on vendît les charges.

Vendeurs de fumée.

On tombe dans l'ignorance.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre (preuve certaine du mérite), était si profonde, qu'il leur rendait une espèce de culte dans son palais. Il y honorait Jésus-Christ parmi les sages; mais il lui associait Apollonius de Tyane. Il se fit toujours un devoir de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeait dignes : les vendre lui paraissait une chose détestable. *Quiconque achète, disait-il, vend à son tour; et l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espèce de brigands de cour, qu'on appelait *vendeurs de fumée*. Ces derniers trafiquaient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince; et extorquaient de l'argent, tantôt par l'espérance des grâces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

Nous approchons des temps malheureux où l'esprit humain sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paraîtra privé de la raison même. Les lois vont tomber dans le chaos; le fer décidera de tout, la barbarie augmen-

tera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparaissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût et la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces temps-là ; mais à peine digne d'un titre que les Thucydide, les Xénophon, les Plutarque, etc., avaient illustré dans la même langue. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abrégiateur, écrivain du onzième siècle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons rapidement le tableau de ce que l'histoire peut fournir d'intéressant au milieu de la confusion et de l'ignorance.

Derniers
juriscon-
sultes.

Dion Cas-
sius et Xi-
philin.

Les Chrétiens jouirent sous ce règne d'une heureuse tolérance, qui dura près de quarante ans. Les vertus sublimes, les talens et la science de quelques membres de l'église, attiraient les regards même de la cour. Mamée, mère de l'empereur, voulut connaître le fameux Origène, dans un voyage qu'elle fit à Antioche. Elle goûta ses discours, et montra de la considération pour sa personne. La religion faisait des conquêtes à mesure qu'elle sortait de sa première obscurité. Il devenait plus facile de jurer

Progrès
du chris-
tianisme.

par comparaison, et de la doctrine céleste qu'elle enseignait sur le vrai Dieu, et de la morale excellente qu'elle faisait pratiquer aux hommes.



SUCCESEURS

D'ALEXANDRE SÉVÈRE, *jusqu'à*
AURÉLIEN.

DEPUIS la mort d'Alexandre Sévère, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime ou usurpé, paraissent sur la scène pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la fureur et de la fortune. Ce qu'on appelait l'empire romain était donc alors, comme l'observe Montesquieu, « une espèce de » république irrégulière, telle, à-peu- » près, que l'aristocratie d'Alger, où » la milice, qui a la puissance souve- » raine, fait et défait un magistrat » qu'on appelle dey. Et peut-être est-ce » une règle assez générale, que le gou- » vernement militaire est à certains » égards plutôt républicain que monar- » chique ». Le gouvernement établi par Auguste, n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devait dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auraient appris qu'ils étaient les maîtres. Tâchons

État af-
freux de
l'empire
pendant
cinquante
ans.

toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

1235. **MAXIMIN**, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvait rien, porta sur le trône sa férocité naturelle; irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenait de sa naissance. Ses cruautés, jointes à des rapines qu'il porta jusqu'à dépouiller les temples, furent aussitôt suivies de conspirations. Quelques troupes proclamèrent un autre empereur, nommé **Quartinus**, qu'un traître assassina au bout de six jours. Après des victoires sur les **Germain**s, les **Daces** et les **Sarmates**, la tyrannie devint plus violente. On massacrait les grands, on foulait impitoyablement le peuple.

Les deux Gordiens

Enfin, l'**Afrique** se soulève. **GORDIEN**, proconsul de cette province, illustre vieillard, opulent et magnifique, lettré et vertueux, digne du trône de **Trajan** dont il descendait par sa mère, fixe malgré lui le choix des rebelles : ils le font empereur, et lui associent son fils. Le sénat à **Rome** confirme l'élection, déclare **Maximin** ennemi de l'état; mais le gouverneur de **Numidie**, ennemi des **Gordiens**, marche contre eux. Le fils est tué dans une bataille; le père se tue lui-même de désespoir.

Le sénat leur donne deux successeurs, MAXIME et BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III, en qualité de César : le jeune prince n'avait que treize ans. Maximin, respirant la vengeance, se hâte de revenir des bords du Danube. Aquilée lui ferme ses portes. Tandis qu'il assiège cette ville, les prétoriens, qui souffraient de la disette, l'assassinent lui et son fils. On l'appelait communément un Busiris, un Cyclope; et ces noms odieux n'exprimaient pas toute la haine qu'inspirait sa tyrannie.

238.
Meurtre
de Maxi-
min.

Un gouvernement équitable commençait à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étaient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritaient, ils se jetèrent dans le palais, lorsque le peuple était assemblé à des jeux; ils saisirent Maxime et Balbin, les traînèrent par les rues, les accablèrent de coups et d'outrages, les massacrèrent enfin avec la dernière fureur. On ne connaissait plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Maxime
et Balbin
tués aussi

Pour s'assurer l'impunité, ils emmènent dans leur camp le jeune Gordien, prince aimable que le sénat et le peuple

Misithée
gouverne
sagement
sous Gor-
dien III.

Sapor est
repoussé;
Misithée
meurt.

reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernèrent d'abord en son nom, eunuques, courtisans intéressés, lui auraient attiré la haine par leurs injustices, s'il ne s'était donné un ministre habile et vertueux, dans la personne de Misithée, homme de lettres dont les talens furent consacrés au bien public. L'empereur devint son gendre et le fit préfet du prétoire. La guerre se ralluma en orient. Sapor, successeur d'Artaxerxès, héritier de ses grands desseins ainsi que de sa puissance, envahit la Mésopotamie. Gordien va l'attaquer, le repousse, reprend Nisibe, qui était alors la principale ville du pays. Mais une dyssenterie lui enlève l'auteur de ses succès, Misithée; et il donne sa place à PHILIPPE, Arabe perfide et ambitieux, né dans la bassesse, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

244.
Philippe,
préfet du
prétoire,
envahit
l'empire.

Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre son bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les soulever. Il insinue que c'est la faute du prince, que le prince est incapable du gouvernement; il remue si bien les esprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collègue et pour tuteur. Il couronne sa trahison par le meurtre de Gordien, exécuté en secret; et il affecte d'honorer ensuite sa mémoire.

Un attentat en amenait toujours un autre. A peine Philippe, de retour à Rome après avoir conclu la paix avec Sapor, se croit-il paisible possesseur de l'empire, que l'armée de Syrie et celle de Mésie nomment deux empereurs, Jotapien et Marinus. Tous deux périssent. Les légions de Pannonie et de Mésie proclament Dèce, qui aussitôt se met en marche pour attaquer son rival. Philippe est tué avec son fils dans une bataille près de Véronne. Les auteurs ecclésiastiques le supposent chrétien. Il importerait fort peu à la religion que ce fait douteux fût constaté. Il importe davantage aux mœurs d'observer ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étaient si publiques et si communes dans Rome, qu'Alexandre n'avait osé les interdire. On payait une taxe au fisc, pour avoir droit d'exercer cette horrible prostitution.

Dèce empereur, Philippe tué.

Prostitutions contre nature, défendues.

Dèce est célèbre par la persécution que l'église essuya sous son règne. Les chrétiens l'ont représenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Goths, peuple dont nous aurons souvent occasion de parler *, l'obligea de prendre les

249.
Les Goths passent le Danube.

*. Je ferai connaître les Goths et les autres

Révoltes
contre
Dèce.

armes. Priscus, qu'on étoit frère de l'empereur, se joignit à ces barbares, et perdit la vie en voulant usurper l'empire. GALLUS, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dèce dans une embuscade, où ce prince fut tué par les Goths, après un règne de deux ans. Le projet qu'il avoit formé de rétablir la censure dans la personne de Valérien, mériterait de grands éloges, si le rétablissement des mœurs publiques n'eût été une pure chimère au milieu de tant d'orages et de désordres.

Guerres
civiles.

Irrup-
tions des
barbares.

Gallus est tué à son tour par ses soldats, en combattant EMILIEN, qui lui disputait le trône. Emilien périt de la même manière, et fut remplacé par le sage VALÉRIEN. Celui-ci, très-estimé jusqu'alors, honnête homme, bon magistrat, devint un faible empereur. Les barbares fondaient de tous côtés sur les provinces, que les guerres civiles, la marche des armées, l'embarras des nouveaux souverains, exposaient trop à leurs entreprises. Valérien, par ses généraux remporta sur eux quelques victoires dans la Gaule et en Illyrie; mais des essaims

barbares conquérans, lorsque leurs incursions auront des suites plus considérables, et qu'ils seront prêts à s'établir dans l'empire.

de Scythes ravagèrent l'Asie-mineure, prirent Trébizonde, Chalcédoine, Nicée, Nicomédie. En même temps, Sapor fit des conquêtes, et pilla même Antioche. L'empereur, qui s'était transporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demanda la paix. Il alla en personne négocier avec Sapor, sans aucune précaution; il fut arrêté prisonnier, et traité comme un vil esclave jusqu'à sa mort, pendant trois ans au moins de captivité.

260.

Valérien,
prison-
nier de
Sapor.

La noblesse de ses sentimens éclate dans un trait, d'autant plus digne d'être cité, que depuis long-temps nous ne voyons presque aucune trace de vertu. Il avait nommé consul Aurélien, fameux général, mais hors d'état de donner les jeux et de faire les autres dépenses d'usage. Valérien ordonna que le trésor public fit tous les frais; il écrivit l'ordre en ces termes : *Nous avons nommé consul Aurélien. Sa pauvreté, par laquelle il est grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de soutenir la dépense, vous lui donnerez, etc.* Paroles admirables, mais trop faibles contre des mœurs corrompues!

Beau trait
de Valé-
rien à l'é-
gard
d'Auré-
lien.

GALLIEN, fils de Valérien, déjà Auguste, loin d'ambitionner la gloire de venger son père et de le tirer de prison, se livra tout entier au goût des

Sous le
règne de
Gallien
son fils,
tout est
calamités

et révol-
tes.

plaisirs et de la débauche, tandis que des maux affreux, la peste, la famine, la guerre, les révoltes, le mépris des lois, mettaient l'empire en combustion. Les événemens de ce règne forment un chaos ténébreux, où il serait inutile de vouloir jeter quelque lumière. Ce ne sont que ravages de barbares, que soulèvemens d'armées, etc.

Empe-
reurs pro-
clamés en
grand
nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs; la plupart officiers de mérite, quelques-uns revêtus malgré eux de ce titre plus funeste que brillant. Le nombre en a été porté jusqu'à trente, pour les assimiler sans raison aux *trente tyrans* d'Athènes. Les critiques judicieux n'en trouvent que dix-huit ou dix-neuf. Parmi eux on doit distinguer Posthume, qui régna sept ans dans la Gaule, avec toutes les qualités d'un grand prince. Il repoussa les Germains, et fut, selon la coutume, assassiné par ses soldats.

Posthu-
me.

Odénat et
Zénobie.

Un personnage encore plus célèbre est Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins. Ce héros attaché à l'empereur, méprisé de Sapor, ne cessa de combattre les Perses, porta même la terreur jusqu'à Clésiphon en Assyrie, leur capitale. Gallien le créa Auguste, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuse Zénobie, sa

femme. Des embûches domestiques le firent malheureusement périr. Zénobie lui succéda comme *reine d'Orient*; elle prit toutes les marques de la dignité impériale, en exerça toute l'autorité, mais sans être reconnue par Gallien.

Celui-ci était en Illyrie, pour s'opposer aux invasions des barbares, lorsqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil et audacieux, se fit proclamer empereur en Italie, et l'obligea de revenir sur ses pas. Marcién et Claude, deux braves capitaines à qui il avait laissé le commandement, repoussèrent les Goths ou les Scythes; (car on leur donne indifféremment l'un et l'autre nom.) S'étant rejoints ensuite à Gallien, ils conspirèrent contre lui et le firent assassiner. Ses vices et ses débauches le rendaient si exécration, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même temps que ses meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéose. Insensible à tout dans l'ivresse des plaisirs, en apprenant que l'Égypte s'était révoltée, il avait dit froidement : *Hé bien ne pouvons-nous pas vivre sans le lin d'Égypte ?* et apprenant la perte des Gaules : *La république est-elle donc perdue, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras ?* Il se mêlait de poésie, de sciences, de jardinage, de cui-

268.

Gallien
assassiné.

sine ; il semblait ne dédaigner que les affaires du gouvernement.

Il avait réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Le sénat en particulier ne lui pardonna point d'avoir interdit aux sénateurs le commandement militaire ; innovation sans exemple. Ils s'accoutumèrent cependant à préférer les paisibles fonctions de la magistrature aux dangers inséparables des armes. Ainsi commence une distinction inouïe entre la robe et l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les sénateurs n'eussent trop de pouvoir dans les armées ; mais des aventuriers , des brigands, des barbares, se faisaient tous les jours empereurs.

Claude régna avec gloire. CLAUDE se montra digne de l'être , par l'usage qu'il fit de la souveraineté. On pourrait le comparer à Trajan , si son règne n'avait pas été trop court. Auréole, qui se soutenait dans Milan, proposa des conditions de paix ; elles furent rejetées avec mépris , comme dignes d'être acceptées seulement par un Gallien. Alors il hasarda une bataille où il périt. Tétricus possédait la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ses armes contre lui. *La guerre de Tétricus , dit - il noblement , est la mienne : celle des Goths est la guerre de l'état.* Ces bar-

Irruption
des Goths
en Europe

bares, au nombre de plus de trois cent mille, après une vaine tentative sur l'Asie, avaient traversé l'Hellespont et assiégeaient Thessalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athènes. Ils voulaient y brûler tous les livres. Un d'eux les en dissuada par une réflexion peut-être plus juste qu'on ne pense, quoique fausse à certains égards; c'est que les Grecs, occupés de la lecture, négligeaient la guerre et étaient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Thessalonique; ils les poursuit vers le Danube, les atteint, les taille en pièces. On connaît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuse, dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troisième année de son règne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être aurait eu aussi le sort des tyrans.

Ils laissent les livres aux Athéniens

Claude les défait et meurt.

AURÉLIEN.

270.
Aurélien
en guerre
avec les
barbares.

APRÈS Claude régna AURÉLIEN, fils d'un paysan de Pannonie, parvenu depuis long-temps aux honneurs du consulat, et capable, surtout par les talens militaires, de remplacer un grand prince. Il fut bientôt délivré de Quintillus, frère de Claude, que des troupes avaient proclamé empereur. Les barbares beaucoup plus à craindre, malgré leurs défaites, inondèrent l'Italie et le battirent près de Plaisance. Il se vengea promptement par trois victoires, suivies de la paix. Rome avait tremblé : il entreprit de relever ses murailles et de la fortifier. Il en agrandit l'enceinte jusqu'à cinquante milles ; ouvrage que finit Probus. La guerre contre Zénobie l'appela en Orient.

272.
Zénobie
le brave ;
elle est
vaincue et
prisonnière.

Cette héroïne ambitieuse, politique, chaste, savante, instruite par le célèbre Longin, avait envahi l'Égypte, et soumis à sa domination la Cappadoce et même la Bithynie, d'où le passage en Europe était facile. Ses vues embrassaient l'empire romain : son courage égalait son ambition. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques, dans

la guerre, devait un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait son armée à Emèse, la poursuit et l'assiège dans la ville de Palmire, ville également forte et magnifique, fournie d'abondantes provisions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, et reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siège, la disette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche en colère son audace à insulter les empereurs romains : *Je vous reconnais pour empereur, répond-elle, vous qui savez vaincre ; Gallien et ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Le vainqueur lui accorda la vie ; mais il fit mourir Longin, comme auteur de la lettre qu'elle lui avait adressée. La postérité reprochera toujours à ce prince d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son traité *du Sublime*. Palmyre s'étant révoltée, lorsqu'il avait déjà passé le Bosphore, il revint sur ses pas, et la livra au pillage.

Mort de
Longin.

Tétricus régnait encore dans la Gaule, mais au milieu de séditions continuelles, qui le faisaient soupirer pour l'état de

Tout
l'empire
soumis à
Aurélien.

particulier. Il se jeta, en quelque sorte, dans les bras d'Aurélien, dès le commencement d'une bataille près de Châlons-sur-Marne. Alors l'empire cessa d'être démembré. L'empereur étala son triomphe dans son triomphe une magnificence extraordinaire. Zénobie et Tétricus y brillèrent parmi les captifs. L'un et l'autre furent traités ensuite avec douceur. Zénobie vécut en dame romaine : Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau, lui dit Aurélien, de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, et l'opinion aussi.

Il perd sa modestie. L'empereur, après tant de succès aussi brillans que rapides, parut oublier son ancienne modestie. Il avait refusé à sa femme un habit de soie, disant qu'il aurait honte d'acheter une étoffe au poids de l'or ; car la soie était encore extrêmement rare. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or couvertes de piergeries ; il se para du diadème, dont aucun empereur n'avait osé faire usage. On voit dans ses médailles les titres de *seigneur* et de *dieu*.

Largesses pour gagner le peuple. Naturellement très-sévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain et

de vêtemens, il y aurait ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resterait plus qu'à fournir au peuple de la volaille. L'intérêt et l'ambition avaient depuis long-temps établi ces dangereuses largesses, qui rendaient le peuple avide, paresseux et insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, et non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disait : *Rien n'est plus gai que le peuple, quand il a bien mangé.* Mais ce même entraînait en fureur, quand on ne contentait pas ses caprices. Il voulait vivre aux dépens de l'état, sans rien faire d'utile à l'état ; et ce fut une source intarissable de désordres.

Il en résultait du mal.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeait pas les affaires du gouvernement. Il maintenait l'ordre et la justice ; il sévissait contre le crime ; il n'épargnait point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, sous prétexte de zèle pour les droits de fisc ; il voulait que ses propres esclaves fussent jugés par les tribunaux ordinaires ; il faisait de sages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de sévérité ; mais en examinant sa conduite, et la modération dont il usa envers ses ennemis, ce reproche paraîtra moins l'effet d'une

Bon gouvernement d'ailleurs.

cruauté réelle, que de la licence de son siècle.

Orléans
et Dijon,
ouvrages
d'Auré-
lien.

Dans un second voyage en Gaule, il fonda Dijon, et rebâtit l'ancienne ville de Génomabum, qu'il appela, de son nom *Aurelianum* (Orléans). La prudence lui fit abandonner la Dacie, conquête de Trajan, située au-delà du Danube. Il en transporta les habitans dans la Mésie, et le Danube devint la barrière de l'empire. Il se disposait à venger sur les Perses, les injures qu'on avait reçues de Sapor. Déjà il était arrivé en Thrace, prêt à passer le Bosphore. Mnesthée, l'un de ses secrétaires, lui étant devenu suspect et craignant d'être puni, forma une conspiration. L'empereur fut assassiné. On lui érigea un temple sur le lieu même.

275.

Il est as-
sassiné.

TACITE. — PROBUS, etc.,
jusqu'à DIOCLÉTIEN.

SOIT que la fermeté et les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, soit qu'aucun des prétendants à l'empire ne pût entraîner ses suffrages; les soldats, par une espèce de prodige, renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, et personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin le sénat élut TACITE, un de ses membres, vicillard plein de vertu, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

L'armée et le sénat se ren-voient mutuellement l'élection d'un empereur.

Son premier soin fut de rétablir l'ancienne majesté de ce corps illustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de confirmer les lois, de nommer les proconsuls, de juger en dernier ressort; il le regardait comme l'arbitre de la paix et de la guerre. Le sénat espérait que ce changement serait durable; tant

Tacite régné en prince vertueux.

les corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite ayant demandé le consulat pour son frère, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *Ils connaissent le prince qu'ils ont choisi.*

Son respect pour l'historien Tacite, et pour les bons empereurs.

Il ordonna que toutes les bibliothèques fussent fournies des ouvrages du grand historien dont il portait le nom, et dont il se glorifiait d'être parent. Ce n'était point vanité, mais zèle de bon prince ; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages, à inspirer l'horreur du vice et de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devait être honorée la mémoire des princes vraiment respectables. Un plaisant dit avec assez de raison, que tous leurs noms pouvaient se graver sur la pierre d'une bague.

176.
Il est assassiné.

Pendant l'inter règne, les Scythes avaient inondé l'Asie. L'empereur alla en personne les attaquer et les dissipa. Malheureusement il avait mis en place un de ses parens qui ne le méritait point, et qui fut assassiné pour ses violences. Les assassins ne crurent pouvoir se dérober au supplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même, malgré ses vertus. Selon quel-

ques historiens, le chagrin et la fatigue lui attirèrent une maladie dont il mourut.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le sénat, après la mort d'Aurélien était le fruit des circonstances, et non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frère du dernier, et PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie, dans l'obscurité, mais digne de succéder aux Trajans. *Pensez-y bien*, dit-il aux soldats; *vous serez mécontents de votre choix; je ne sais pas vous flatter.* Les soldats n'eurent point d'égard à ses remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien se repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, tuèrent l'empereur, qu'ils avaient fait, pour se soumettre à celui qui méritait leur obéissance.

Probus
lui succède,
et mérite l'em-
pire.

Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat, lui représente l'état des choses, et ajoute: « C'est à vous de » juger si je suis digne de l'empire; je » vous prie d'en ordonner tout ce que » vous jugerez convenable. » Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avait fait Tacite, lui laissant pleine autorité pour le civil, et se réduisant presque au commandement militaire.

Le sénat
respecté.

Les Ger-
mains
chassés de
la Gaule.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, remplissait la Gaule de sang et de ravages. L'empereur les en chassa, et leur imposa des conditions fort dures. Il exigea des otages et un tribut : il enleva leurs bestiaux ; il se réserva seize mille hommes de leur jeunesse, qu'il eut soin de distribuer en divers corps et en diverses provinces. Tirer du secours des barbares, *pourvu qu'on le sente, et qu'on ne l'aperçoive pas*, c'était sa politique. Mais c'était le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares. Il en périt, dit-on, quatre cent mille ; et chaque tête d'officier était payée une pièce d'or. Si Probus eut besoin de ce moyen pour sauver la Gaule, que serait-elle devenue sous un autre prince ?

Absur-
dité de
Zozime.

Remarquons en passant une absurdité de Zozime, historien grec, contemporain de Théodose. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une provision de pain suffisante. Plus on s'éloigne des siècles de la bonne littérature, plus l'histoire est défigurée par les fables.

282.

Probus

Tantôt en Europe, tantôt en Asie, Probus travailla sans cesse à réprimer

les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre usurpateurs succombèrent dans leurs entreprises. Le calme fut rétabli partout. Les soldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles, mais leur esprit séditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faisant creuser un canal, et dessécher des marais, près de Sirmium, sa patrie, ils le tuèrent dans une sédition. C'est à lui que la France, l'Espagne et la Hongrie, sont redevables de leurs vignes. Domitien avait défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples, il exerça même ses légions à leur procurer cet avantage. La nature semble quelquefois n'attendre qu'une bonne loi, pour produire des trésors..

périt dans
une sédi-
tion.

Vignes
plantées.

Je remarque sous ce règne un fait singulier qui prouve de quoi les Francs étaient capables, par leur audace et leur amour de la liberté. On en avait transporté un petit nombre dans le Pont, pour les punir sans doute d'une révolte. Résolus de s'échapper de cet exil, s'étant saisis de quelques vaisseaux, ils passèrent du Bosphore à la mer Egée, ravagèrent les côtes de l'Asie et de la Grèce, pillèrent ensuite Syracuse, naviguèrent jusqu'au détroit de Cadix, pénétrèrent dans l'Océan, firent le tour de l'Espagne, cô-

Audace
des
Francs.

toyèrent la Gaule, parvinrent à l'embouchure du Rhin, et regagnèrent leur pays. Ce ne pouvaient être que des hommes exercés à la navigation, et accoutumés à braver tous les périls.

CARUS
règne peu
de temps. Après la mort de Probus, l'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat ; « Vous devez vous réjouir de ce » qu'on a fait empereur un membre de » votre ordre, et un citoyen de votre » ville : nous tâcherons de paraître plus » digne de votre estime que des étrangers. » En effet, Claude, Aurélien et Probus, sortis de l'Illyrie ou de la Pannonie, n'étaient pas regardés comme romains. Leur mérite n'en devait paraître que plus grand ; et c'eût été beaucoup pour Carus de l'égaliser. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, et poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance.

284.
Dioclétien par-
vient à
l'empire. Ses deux fils, CARIN et NUMÉRIEN, qu'il avait créés augustes, lui succédèrent sans élection. Le second périt d'abord ; et Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLÉTIEN, élu empereur, l'accusa, le tua de sa propre main

en présence de l'armée. Une druidesse avait, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendrait à l'empire, quand il aurait tué un sanglier : il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin le servirent mieux que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie supérieure, et aurait été pleinement victorieux, si les officiers dont il avait déshonoré les femmes, n'avaient saisi l'occasion de se venger. Ils l'assassinèrent. Ce prince n'avait paru à Rome que pour s'y rendre également méprisable et odieux.

Mort de
Carin.

On admira néanmoins la magnificence des jeux qu'il y donna. Le trésor public s'épuisait en vains spectacles, en funestes profusions. Comment un Carin, débauché, sans mérite, aurait-il su modérer cette dépense, après qu'on avait vu, sous le règne du brave et vertueux Probus, le cirque transformé en une forêt, où des milliers d'autruches, de cerfs, de sangliers, vinrent tout-à-coup amuser le peuple ; où l'on compta le lendemain trois cents ours, deux cents lions, autant de léopards, immolés au goût sanguinaire des spectateurs ? Les bons princes suivaient en gémissant la coutume : les autres y ajoutaient de nouvelles folies.

Spectacles à Rome.

DIOCLETIEN ET MAXIMIEN.
— CONSTANCE - CHLORE
ET GALERIUS.

^{284.} **D**IOCLETIEN, né en Dalmatie, avait été, selon quelques historiens, esclave et affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Il commandait sous Numérien, en qualité de *comte des domestiques*, les gardes qui composaient la maison de l'empereur, (les prétoriens, si redoutables par leurs continuelles révoltes, ne servaient plus qu'à l'armée, ou gardaient seulement l'extérieur du palais.) Aux talens militaires, il joignait le génie, la politique et des vertus. On jugera par ses actions si le reproche de tyrannie, que lui ont fait les auteurs ecclésiastiques, n'est point suspect de partialité; et s'il y a autant de justice que de zèle dans les invectives contre ce prince.

^{Quelle idée on doit avoir de Dioclétien.} Dès le commencement de son règne, il donna la plus grande preuve de modération, puisqu'après une guerre civile, victorieux et tout-puissant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival.

^{Sa modération.}

Comme l'empire était attaqué et pressé de toutes parts, en orient et en occident, Dioclétien crut avoir besoin d'un appui pour le défendre. Il s'associa Maximien, né d'un paysan dans la Pannonie, grossier, féroce, mais grand capitaine. Un tel collègue ne lui fut point redoutable : il sut par sa prudence le diriger et le contenir. Maximien chassa de la Gaule ces terribles Germains, dont les incursions se renouvelaient sans cesse. Il eut peu de peine à y réprimer les paysans révoltés, qui, sous le nom de *Bagaudes*, commettaient d'affreuses violences. Dioclétien n'eut pas moins de succès contre les Perses et les barbares. Cependant, les périls renaissant toujours après les victoires, il pensa que deux Césars, adoptés par les deux empereurs, commandant chacun une armée, serviraient également et à repousser les ennemis, et à réprimer les séditeux. Constance-Chlore et Galérius furent décorés de ce titre, l'un, petit-neveu de Claude, estimable par ses qualités personnelles ; l'autre, Dace, de vile origine, et ne connaissant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Espagne, et la Grande-Bretagne ; le second, l'Illirie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Les empereurs, sans partager

286.

Il s'associe Maximien.

292.

Il crée aussidenx Césars, Constance Chlore et Galérius.

l'empire, qui semble avoir été un sous deux chefs, avaient partagé entre eux l'inspection des provinces : Maximien gouvernait l'occident, et Dioclétien l'orient.

Inconvé-
niens de
ce systè-
me de
gouver-
nement.

Quoique ce nouveau système eût des avantages dans les circonstances actuelles, quels inconvéniens n'entraînait-il pas ? Outre la jalousie et les discordes, presque inévitables entre plusieurs princes égaux, l'autorité s'affaiblissait en se partageant. Une seule tête ne conduisait plus le corps ; les provinces s'accoutumaient à ne plus se regarder comme parties du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avait ses officiers, entretenus aux frais du public. Les impôts devaient donc se multiplier, et le trésor s'épuiser. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avait plus de personnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup d'une assertion si exagérée, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainsi, quand les maux publics sont extrêmes, un remède n'est souvent qu'un nouveau mal.

Impôts
multipliés

Thermes
et autres
construc-
tions de
Dioclé-
tien.

Le faste de Dioclétien, et sa passion de bâtir, furent une autre source de dépenses. Ses Thermes dont les restes subsistent à Rome, comparés par Ammien à l'étendue d'une province, surpas-

saient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, son séjour habituel, devenait une seconde Rome par la somptuosité des édifices. Les finances pouvaient être mieux employées dans les besoins de l'empire.

Cependant tout réussit. Julien et Achillée, deux usurpateurs, furent abattus, celui-là en Italie, celui-ci en Egypte. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaste pays en Egypte, au-dessus d'Eléphantine; mais cette possession était onéreuse plutôt qu'utile. Constance-Chlore soumit la Grande-Bretagne, où Carausius et en suite Allectus, avaient usurpé le titre d'Auguste. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étaient emparés. Enfin, il releva plusieurs villes, et rétablit la fameuse école d'Autun, qu'il confia aux soins d'Euménios, habile orateur, attaché par une charge à sa personne. Il lui assigna six cent mille sesterces d'appointemens.

Succès
malgré les
abus.

Euménios
à Autun.

D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entièrement défait par Galérius qu'il avait vaincu l'année précédente *. Il demanda la paix

297.

Paix de
quarante
ans avec
les Perses

* Après sa défaite, il vint joindre Dioclétien à Antioche. L'empereur le punit d'une manière éclatante; il l'obligea de suivre son

en suppliant ; il se soumit aux conditions qu'on lui imposa, la Mésopotamie resta aux Romains , et le Tigre leur servit de frontière. Tiridate, roi d'Arménie , leur allié , fut maintenu dans la possession de ses états. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius - Victor , le royaume de Narsès aurait été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y aurait - on gagné ? l'empire n'avait déjà que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorsqu'on pouvait à peine se défendre , c'est à quoi un prince prudent ne devait jamais penser. Dioclétien en conservant ses propres états, et en leur procurant une paix heureuse et durable , faisait plus que des conquêtes.

Les
chrétiens
commen-
çaient à se
corrompre

Il régnait depuis dix - huit ans , toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collègue et des deux Césars , obéi partout , et tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens , il les protégeait. L'impératrice Prisca , sa fille Valérie , les principaux eunuques du palais , avaient embrassé leur religion , du

char , à pied , revêtu de la pourpre. C'est que Galérius avait été battu par sa faute. Pour réparer son honneur , il prit toutes les mesures qui pouvaient lui procurer la victoire.

moins secrètement. Les évêques exerçaient partout une autorité, qui devenait plus importante à mesure qu'elle s'étendait sur une société plus choisie et plus nombreuse : à Nicomédie même les chrétiens avaient un temple ; déjà l'église s'enrichissait par de pieuses libéralités. « Mais, dit Eusèbe, l'envie, l'ambition, l'hypocrisie se glissèrent parmi nous : nous nous faisons la guerre, » sinon par les armes, au moins par les discours et les écrits : les pasteurs eux-mêmes se livraient à des querelles, à des haines, les uns contre les autres, » et se disputaient les premières places de l'église, comme des principautés séculières. » Ce témoignage prouve que de mauvais chrétiens pouvaient attirer une tempête sur l'église ; et qu'on ne doit pas s'étonner de voir, même dans l'histoire ecclésiastique, tant de choses qui affligent la religion.

Galérius haïssait tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitait. On assembla un grand conseil, où malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés,

803.

Edit contre eux,
déchiré
par un zélateur.

tout chrétien privé de ses charges, s'il tenait un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il était homme du peuple; enfin, qu'ils n'eussent d'action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un second édit les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques et les prêtres, à qui l'on reprochait d'animer le zèle de la multitude.

Rapport
de Lactance sur
la persécution.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour irriter l'empereur, fit mettre le feu au palais, et accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui était présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusèbe nous a transmis. Une pareille autorité doit paraître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à prouver que Dieu punit en cette vie les persécuteurs. Les historiens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les relations, ne peuvent se comparer. Il paraît seulement certain que la persécution de Dioclétien (la dixième générale, selon l'histoire ecclésiastique) doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, et qu'au fanatisme des magistrats ou à la haine des peuples.

Il y eut beaucoup d'apostats, au rapport d'Eusèbe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les ennemis de la religion ne pouvaient triompher d'elle par les supplices , car les supplices attachaient à la vérité ceux qui aspiraient aux récompenses éternelles. Tout véritable chrétien soupirait pour le martyr.

Elle fit
beaucoup
d'apostats

Dioclétien étant venu à Rome , où il n'avait paru qu'une fois depuis le commencement de son règne , y triompha , avec son collègue , de tous les peuples vaincus. Les Romains attendaient des jeux magnifiques et une profusion immense , auxquels ils n'étaient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur, disait-il, doivent être modestes.* Le peuple , incapable de goûter cette modestie , en fit l'objet de ses murmures et de ses sarcasmes. L'empereur partit brusquement , au mois de décembre , d'une capitale qu'il n'aimait point. Les rigueurs de la saison , la fatigue du voyage , lui causèrent une maladie de langueur dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua sans doute à le dégoûter de sa fortune.

Dioclé-
tien dé-
goûté de
Rome.

Ennuyé de la grandeur et des affaires, pressé par les sollicitations de l'ambitieux Galérius, il se détermine à engager son

305.
Il abdique
l'empire
avec son

collègue
Maximien

collègue à une abdication. Les deux empereurs cèdent le pouvoir suprême aux deux Césars, devenus dès-lors Augustes; et pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux Césars, Maximien, neveu de Galérius, et Sévère; l'un et l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius. Maxence, fils de Maximien et Constantin, fils de Constance-Chlore, auraient dû à tous égards être préférés; mais Galérius voulait des Césars dont il fût le maître: l'ambition régla son choix et sacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la solitude.

C'est un spectacle bien intéressant, que de voir Dioclétien, après un règne glorieux de vingt ans, retiré à Salone sa patrie, cultivant son jardin et se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter sur le trône. *Oh si vous voyiez, leur répondit-il, ces légumes, que je cultive de mes mains! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Ses paroles sur les difficultés du gouvernement,

Les paroles que Vopiscus rapporte de lui, sur les écueils du gouvernement, cités par Crévier, prouvent combien il connaissait les écueils du pouvoir suprême, et combien il était attentif à les éviter. « Rien n'est plus difficile, dit-il,

» que de gouverner avec sagesse. Quatre
 » ou cinq hommes se réunissent et se
 » concertent pour tromper le prince; ils
 » règlent ses jugemens : le prince en-
 » fermé dans son palais, ne voit pas la
 » vérité; il est forcé de ne savoir que
 » ce qu'ils lui disent; il donne les char-
 » ges à ceux qui en sont indignes; il
 » éloigne des affaires ceux à qui il de-
 » vrait les confier : enfin, un bon prince,
 » prudent, plein de vertus, est vendu
 » par des perfides ». Le trône, consi-
 déré sous ce point de vue, peut se per-
 dre sans regret. Heureusement pour le
 genre humain, les grands hommes sa-
 vent éviter les pièges de l'adulation, et
 placer leur confiance avec discernement.

Constance-Chlore, étant aussi juste,
 aussi affable et bienfaisant, que Galérius
 était ambitieux et cruel; l'union entre
 les deux augustes devenant par-là im-
 possible, ils partagèrent le domaine de
 l'empire, pour gouverner séparément
 leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans
 le partage. Sévère, qui, en qualité de
 César, devait être comme le lieutenant
 de Constance, n'agit que comme la créa-
 ture de Galérius. Celui-ci, maître de
 l'Asie, de l'Illyrie et de la Thrace, le
 fut aussi de l'Italie et de l'Afrique, dé-
 partement de Sévère; et de l'Orient,

Partage
 inégal en-
 tre Cons-
 tance-
 Chlore et
 Galérius.

depuis le mont Amanus (en Cilicie), jusqu'aux extrémités de l'Égypte , département de Maximin.

Le premier gouverneur en père ses peuples.

Tandis qu'il exerçait sa tyrannie sur ces vastes régions ; l'Espagne , la Gaule , la Grande-Bretagne , goûtaient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance n'y régnait que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations , ou d'appauvrir ses sujets par son luxe , il empruntait la vaisselle de ses amis , quand il donnait de grands repas ; il n'employait l'argent qu'au bien public ; il n'avait de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avait-il besoin que d'un signe , pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvait donner.

Il meurt à Yorck.

Constantin , son fils , lui succède.

Ce grand prince mourut à Yorck , au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin s'était échappé de Nicomédie , où Dioclétien l'avait retenu comme ôtage , et où Gallérius avait dessein de le garder comme captif. Il n'arriva que pour voir mourir son père. Constance le déclara son successeur ; l'armée le proclama sans délai. Nous l'allons voir briller sur le trône.

Auteurs de l'histoire Auguste.

Du temps de Dioclétien , vécurent les auteurs de l'histoire *Auguste*, Capitolin , Lampride , Trébellius , Spartien , Vopiscus , dont les mauvais ouvrages ,

nécessaires faute de meilleurs, sont d'autant plus insuffisans pour un corps d'histoire suivie, qu'ils se contredisent les uns les autres, et qu'aucun n'est bien d'accord avec lui-même. Nous l'avons déjà observé, le bon goût disparaissait, et la vérité à sa suite.

La philosophie Platonicienne avait été remise en vogue par Plotin, qui du temps de Gallien sollicita la permission de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliser le système de la république de Platon. Il aurait dû demander plutôt un désert, loin de tout commerce avec le reste des hommes : encore n'y aurait-il pas réussi ; car ses philosophes seraient devenus des hommes. Porphyre, son disciple, florissait à Rome sous le règne de Dioclétien. Le christianisme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorsque Constantin signala son zèle pour la vraie religion, il fit disparaître l'ouvrage où Porphyre la combattait. Nous n'en connaissons que des fragmens conservés par les saints Pères qui l'ont réfuté.

Plotin et
Porphyre

Les rêveries des nouveaux Platoniciens, les êtres fantastiques dont ils remplissaient le monde, les mystères superstitieux par lesquels ils prétendaient s'unir à la divinité même, ne semblent

Nouveaux
Platoniciens.

propres qu'à dégoûter les esprits solides. Cependant le goût du platonisme se répandit jusque parmi les chrétiens ; il fit naître une subtilité abstruse, contentieuse, d'où naquirent une foule d'opinions, également contraires au bien de l'église et à la tranquillité de l'état. Les Platoniciens se forgeaient une théologie mystique, pour déguiser ce que le paganisme avait d'absurde et de révoltant. Il était à craindre que les chrétiens, étudiant leur philosophie pour les combattre, ne prissent quelques-unes de leurs idées, et n'altérassent la simplicité de la foi évangélique par un étalage de vaine science.

Fin du Tome troisième.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE TROISIÈME VOLUME.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

Rome opprime les nations étrangères.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRES contre Philippe, roi de Macédoine, et contre Antiochus, roi de Syrie, page 1

ABAISSEMENT de Carthage. Triomphe de Scipion l'Africain. L'ambition de Rome s'accroît. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine. Il est défait par Flaminius, et

soumis à un tribut. Liberté rendue en apparence aux villes grecques. Les Étoliens, et Nabis, roi de Sparte, accusent les romains de mauvaise foi. Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal. Sage politique de Rome pour se ménager des ressources. État du royaume de Syrie. Mauvaise conduite d'Antiochus. Les Romains forcent les Thermopyles, et accablent leurs ennemis. L. Scipion, avec son frère l'Africain, va finir la guerre. Antiochus est entièrement défait à Magnésie, en Ionie. Dures conditions que lui imposent les Romains. Annibal poursuivi par leur haine. Comment les Romains récompensent les Rhodiens et Eumène leurs alliés. Ils n'agissaient que par ambition.

CHAPITRE II.

*Caton le Censeur. — Guerre contre Persée.
— Injustice de l'ambition romaine, etc.*
pag. 10

LES Romains commencent à se corrompre en Asie. Sévérité excessive de Caton le Censeur. Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames. Raisons que son collègue lui oppose. Il fait accuser indignement Scipion l'Africain. Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique. Il passe les bornes dans sa censure. Par-là il se rend agréable au peuple. Découverte d'une société de débauche. L'ambition de Rome couverte de belles apparences. Mouvemens de Per-

sée , roi de Macédoine , contre les Romains. On lui déclare la guerre. Les Romains , quoique vaincus , veulent lui faire la loi. Paul-Émile le fait prisonnier. La Macédoine est soumise. Sagesse et vertu de Paul-Émile. Les Étoliens subissent la loi et sont soumis au tribut. Après la mort de Philopémen , la ligue des Achéens n'est plus ménagée. Bassesse de Prusias à Rome. Conduite despotique des Romains à l'égard de la Syrie.

CHAPITRE III.

Troisième guerre Punique. — Les Romains détruisent Carthage , Corinthe et Numance , 23

LES différends de Masinissa avec Carthage , préparent à la troisième guerre punique. Rome déclare la guerre aux Carthaginois , vaincus par Masinissa. On les désarme sous prétexte de paix. On leur ordonne d'abandonner leur patrie. Le désespoir leur rend le courage. Scipion Émilien sauve l'armée , et acquiert une grande réputation. Il est chargé de la guerre en qualité de consul. Il prend et détruit Carthage. Lélius et Polybe. Les Romains consacraient par la religion les fureurs de la guerre. Imprécation contre les ennemis de la république. Carthage devait succomber tôt ou tard ; pourquoi ? Sa ruine funeste aux Romains. Rome veut asservir la Grèce. Les Achéens prennent les armes et sont vaincus. Mummius détruit Corinthe. La Grèce

est province romaine. Les chefs-d'œuvre transportés à Rome, y introduisent le goût des arts. Si les Romains avaient eu ce goût plutôt, ils auraient commis moins de barbaries. Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe. Ils violent deux traités faits avec Numance. Scipion Emilien est envoyé contre les Numantins. Il détruit leur ville.

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS sur la milice, les mœurs, les finances et la littérature des Romains,
35

FORCE et exercices des soldats romains. Leurs marches. On avait toujours des soldats dans le besoin. Une sorte d'enthousiasme rendait les Romains invincibles. Récompenses et punitions militaires. La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen sans affaiblir la discipline. La pureté des mœurs augmentait la population. Premier divorce dans le sixième siècle de Rome. Contrats de mariage. Plusieurs vestales manquaient à leur vœu. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujétissement de la Macédoine. Mines d'Espagne; butin des généraux; tributs des nations étrangères. Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle. Premiers poètes. Le goût des lettres s'introduit. Caton déclame contre les rhéteurs et les philosophes. La littérature était cependant très-utile. Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corrup-

tion. Remarques sur Caton. Un Romain se signalait en tout genre.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

Corruption dans la République.

CHAPITRE PREMIER.

TRIBUNAT de Tibérius et de Caius Gracchus, etc. 46

ÉTAT malheureux du peuple ; source de disputes avec le sénat. Les deux frères Gracchus , et leur mère Cornélie. Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles. Toutes les terres entre les mains des riches. Tibérius propose de rétablir la loi Licinia. Il réussit , malgré toutes les oppositions. Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises. Violences des sénateurs. Tibérius est tué avec ses amis. Scipion Emilien insulté pour avoir approuvé ce meurtre. Sa retraite. Il revient combattre le tribun Carbon. Sa mort. Caius Gracchus est élu tribun. Son zèle pour le peuple. Ses lois pour affaiblir le sénat. Les tribunaux transférés aux chevaliers. Politique adroite des sénateurs , qui lui opposent Livius. Le consul Opimius fait prendre les armes. Mort

de Caius; massacre cruel. Les lois des Gracques abrogées; Opimius justifié, et le sénat triomphant. Si les Gracques aspiraient à la tyrannie. Fin de l'illustre Cornélie leur mère. Révolte des esclaves. Établissement dans la Gaule. La Dalmatie subjuguée. Marris desséchés par des canaux. Belle action de l'orateur Crassus.

CHAPITRE II.

CRIMES de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince, 61

CORRUPTION affreuse dans le sénat. Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes. Il corrompt les sénateurs et se fait absoudre. Il continue ses entreprises criminelles. Commencement de la guerre contre Jugurtha. Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité. Scaurus qui avait été corrompu, juge et punit les autres coupables. Métellus continue la guerre de Numidie. Jugurtha vaincu, se défend encore. Marius, lieutenant du consul, homme dangereux. Il décrie son général et la noblesse, pour devenir consul. On lui donne le commandement. Ses invectives contre les nobles. Métellus rappelé, et cependant honoré à Rome. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison. Rome s'enrichit encore par cette guerre.

CHAPITRE III.

*INVASION des Cimbres et des Teutons. —
Corruption dans la république. — Guerre
sociale ,* 69

INVASION des Cimbres et des Teutons. Révolution qu'ils devaient faire un jour. Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre. Son habileté et sa prudence dans cette guerre. Il défait les Teutons , ensuite les Cimbres. Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer. Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat. Exil de Métellus. Saturninus puni de ses fureurs. Métellus rappelé. Tout dégénérait dans la république. Vexations des publicains. Luxe énorme des grands. Fantaisie de l'orateur Crassus. Lois de Drusus , qui donnent lieu à la guerre sociale. Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux. Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens. Drusus assassiné , malgré sa vertu. Guerre sociale. Révolte des alliés. La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens. On en forme huit tribus , au lieu de les distribuer dans les anciennes. Les chevaliers dépouillés des tribunaux. Crime atroce impuni. Victimes humaines défendues.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

Ruine de la république.

CHAPITRE PREMIER.

MARIUS et Sylla commencent la guerre civile , 81

LA guerre sociale conduit aux guerres civiles. Sylla , distingué par sa noblesse et par ses talens. Il s'élève aux premières dignités. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate , par le moyen du tribun Sulpicius. Sylla entre à Rome l'épée à la main. Changemens qu'il y fait. Décret de proscription. Marius sur les ruines de Carthage. Cinna , consul , se déclare contre Sylla , et se fait chasser. Marius et Cinna assiègent Rome , et massacrent leurs ennemis. Idée générale des malheurs de Rome. Illustres pros crits. Frère qui a tué son frère. Mort de Marius dans son septième consulat. L'ambition le rendit malheureux. Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce et en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome, 89

MITHRIDATE, ennemi redoutable de Rome. Ses conquêtes en Asie et en Grèce. Massacre des Romains. Les Athéniens se livrent à lui. Sylla se rend maître d'Athènes, et l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits. Il remporte deux grandes victoires. Il rejète avec fierté les offres du général de Mithridate. Belles paroles de Sylla. Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria. Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate. Sylla enrichit son armée, qui se corrompt. Désordres dans Rome. Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. — Ses proscriptions. — Sa dictature et sa mort, 97

RETOUR de Sylla. On se jette dans son parti. Il remporte plusieurs grandes victoires. Télésinus défait. Cruauté perfide envers les vaincus. Il proscriit tous ses ennemis. La cruauté poussée aux derniers excès. Catilina se signale dans la proscription. Mort des deux consuls, Marius et Carbon. Sylla, dictateur perpétuel. Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre. Il abdique courageusement la dictature. Ce qui pouvait le rassurer dans le péril. Il meurt de ses débauches l'année suivante. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition. Il est vaincu, et meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates , 104

SERTORIUS soutient encore en Espagne le parti de Marius. Ses talens et ses victoires. Il résiste à Pompée et à Métellus. Perpenna le fait assassiner. Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate. Pompée finit la guerre. Sa vanité. Il eut les honneurs du triomphe. Révolte et guerre des esclaves gladiateurs. Spartacus , leur général , remporte des victoires. Crassus le défait. Pompée s'attribue l'honneur de la victoire. Il devient l'idole du peuple , malgré les profusions de Crassus. La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif. Il dissipe les pirates.

CHAPITRE V.

FIN de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée , 111

MITHRIDATE avait recommencé la guerre , et aguerri ses troupes. Lucullus envoyé contre ce prince. Conduite et succès de ce général. Il défait Tigrane , roi d'Arménie. La mutinerie de ses troupes occasionne des revers. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée. Pompée dissimule son ambition en hypocrite. Il déprime les exploits de Lucullus. Leurs reproches

mutuels. Retraite de Lucullus. Sa magnificence. Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie. Perfidie de son fils, récompensée par les Romains. Expéditions de Pompée en Asie. Syrie, province romaine. Il enrichit ses soldats et ses partisans. Pompée permet tout à ses amis.

CHAPITRE VI.

CONJURATION de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Crassus et César, 118

CONJURATION de Catilina. Le complot découvert à Cicéron. Il parvient au consulat. Il prévient l'effet de la conjuration. Catilina vaincu et tué. Loi agraire de Tullus. Commencemens de César. Son ambition soutenue par de grands moyens. Traits qui dévoilent son caractère. Il réconcilie adroitement Pompée et Crassus pour s'appuyer de leur crédit. Triumvirat. Caton en prévoit les suites. César fait passer une loi agraire plus sage que les précédentes. Sa politique pour s'assurer de Pompée, et pour se débarrasser de Cicéron. Claudius opprime Cicéron. Il éloigne aussi Caton. Pompée fait rappeler Cicéron qui lui procure un nouveau pouvoir. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs. Crassus défait, et tué par les Parthes. Meurtre de Claudius. Pompée, seul consul. Il viole ses lois.

CHAPITRE VII.

CONQUÊTE des Gaules par les Romains.
— *Pompée se brouille avec César.* —
Guerre civile, 182

SUCCÈS de César dans la Gaule. Sa conduite pour devenir le maître à Rome. Brouillerie ouverte entre César et Pompée. Ce dernier, par une confiance aveugle, rejète tout accommodement. César passe le Rubicon; Rome est consternée. Bataille de Pharsale. Modération du vainqueur. La cour d'Egypte fait assassiner Pompée. César donne l'Egypte à Cléopâtre. Guerre d'Alexandrie. Sa victoire sur Pharnace. Il revient à Rome, où il est le maître. Guerre d'Afrique. Caton se tue. Ce vertueux Romain manque de prudence. Sa vertu outrée.

CHAPITRE VIII.

CÉSAR devient maître de la république. —
Sa mort, 143

HONNEURS excessifs prodigués à César. Ses profusions. Il établit l'ordre et fait de bonnes lois. Il réforme le calendrier, où les pontifes avaient mis la confusion. Ce bel ouvrage fut censuré. César, dictateur perpétuel, après la bataille de Munda. Il irrite les républicains. Conspiration de Cassius et de Brutus. Courage de Porcia. César est assassiné. Réflexions sur ce meurtre. Sui-

vant Cicéron , il fallait tuer tous les amis de César. Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple. Délibération imprudente du sénat. Fausse paix. Marc-Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César. Il trompe le sénat. .

CHAPITRE IX.

*POLITIQUE hardie d'Octave. — Triumvirat.
— Bataille de Philippes , où le parti républicain est détruit ,* 152

OCTAVIUS , adopté par César , se déclare son héritier. Brouillerie ouverte entre Antoine et Octavius. Cicéron prend le parti du dernier. Quel était le caractère de cet orateur ? Les petits motifs entraînent à de grandes fautes. Il fait prodiguer les honneurs à Octavius. Antoine, vaincu, se joint à Lépide. Octavius forme avec eux un triumvirat. Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César. Ils veulent exterminer leurs ennemis. Horrible proscription. Octavius et Antoine marchent contre Brutus et Cassius. Bataille de Philippes. Mort de Cassius et de Brutus. Fautes de ces deux Romains. Réflexions sur le suicide , alors si commun.

CHAPITRE X.

*FAUTES d'Antoine utiles à Octavius. —
Bataille d'Actium , et fin de la répu-
blique ,* 163

NOUVELLES cruautés d'Octavius. Favonius exécuté. Profusion aux soldats. Antoine captivé par Cléopâtre. Chûte de Lépidus. Son peu de mérite. Son orgueilleuse bassesse. Mort du jeune Pompée. Antoine se rend odieux et méprisable. Sa conduite à l'égard des Athéniens et de Cléopâtre. Octavius se déclare son ennemi. Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine et de Cléopâtre. Octavius reste ainsi le maître de la république. Les vices produits par les richesses devaient entraîner la ruine de la liberté. Abus énormes.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

La république changée en monarchie militaire.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE d'Auguste, jusqu'à la mort d'Agrippa , 172

Idée du règne d'Auguste. Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté. Auguste affecte de vouloir abdiquer. Avis d'Agrippa et de Mécène. Par cette feinte modération, il affermit sa puissance. Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement. Titre d'empereur. Le sénat et le peuple conservent leurs droits en apparence. Mais la liberté n'existe plus en effet. Dispense des lois. Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes. Son règne paisible fournit peu d'événemens. Il donne sa fille en mariage à Agrippa. Il va en Asie; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains. A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse. Ses lois pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute. Il corrompt le peuple. Pilade et Bathille, histrions

qui font oublier le gouvernement. Réforme du sénat suivie de cabales. Précautions d'Auguste pour sa sûreté. Mot hardi de Labéon. Mécontents punis de mort. Dangers du gouvernement militaire.

CHAPITRE II.

GUERRE de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois et littérature , 183

MORT d'Agrippa. Tibère devient le gendre d'Auguste. Guerre en Germanie. Drusus y meurt. Tibère y a des succès. Auguste refuse le triomphe. Le temple de Janus fermé, Règlement odieux pour faire déposer les esclaves contre leurs maîtres. Concussionnaire approuvé par l'empereur. Mort de Mécène. Ses conseils modérés. Auguste malheureux dans sa famille. Retraite de Tibère. Son adoption. Conjuratîon de Cinna. Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses. Prodigious dépenses pour les troupes. Trésor et impôts pour cet objet. Observation sur l'ère vulgaire. Révolte des barbares opprimés. Varus défait par les Germains. Tibère se fait honneur en Germanie. Il est associé à l'empire. Despotisme d'Auguste. Loi contre les auteurs de libelles. Loi contre les célibataires , mal observée. La corruption y mettait trop d'obstacles. La noblesse s'avalissait par les combats de gladiateurs. Mort d'Auguste. Son règne mérite des éloges. Sa maxime sur la guerre. Il sut gagner des éloges des gens de lettres. Le goût était formé avant lui. Les Grecs supérieurs aux Romains en philosophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

*DEPUIS l'avènement de Tibère au trône ,
jusqu'à la mort de Germanicus et de Pi-
son ,* 196

TIBÈRE monte sur le trône. Son caractère. Il fait assassiner le jeune Agrippa. Il se fait prier d'accepter l'empire. Il voulait sonder les sentimens des sénateurs. Sa modestie affectée. Il gouverne d'abord sagement , de peur d'être supplanté par Germanicus. Sédition militaire en Pannonie, Autre sédition en Germanie. Germanicus l'apaise , loin d'en vouloir profiter. Il défait Arminius. Tibère commence à faire connaître sa cruauté. Crime de lèse-majesté. Accusation de sacrilège. Germanicus envoyé en Asie , par la méchanceté de l'empereur. Pison , gouverneur de Syrie. Tremblement de terre. Succès de Germanicus. Il est contrarié en tout par Pison. Il meurt infiniment regretté. Pison est accusé à Rome. Son procès et sa mort. Soupçons sur Tibère à ce sujet.

CHAPITRE II.

*GOUVERNEMENT de Tibère , jusqu'à la
conspiration de Séjan ,* 205

LA conduite de l'empereur inspire la crainte. Abus énorme des délations. L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours. On se félicite d'une révolte des Gaulois. Tibère refuse de faire des lois contre le luxe , parce qu'il en prévoit l'inutilité. Il avait raison en ce point. Moyen de bannir le luxe. L'abus des asyles de la Grèce maintenu , avec des modifications. Servitude et bassesse du sénat. Fait de ce genre. Un fils accuse son père. Procès de Crémutius Cordus , au sujet de ses ouvrages. Sa défense. Sa mort. Ses livres condamnés inutilement. L'empereur quitte Rome et se retire à Caprée. Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

*CONSPIRATION de Séjan. — Fin du règne
de Tibère ,* 213

SÉJAN , ministre absolu , aspire à la puissance suprême. Il s'était fait une armée des gardes prétoriennes. Ses crimes pour anéantir la famille impériale. Son succès. Séjan conspire contre la vie de l'empereur. Manière adroite dont Tibère se défait de Séjan. Perfidie des amis de Séjan. Tibère se livre

sans ménagement à la cruauté. Délations affreuses. Massacre des gens suspects. Il balance sur le choix de son successeur, et ne décide rien. Caius Caligula. Tibère est assassiné par Macron. Loué par Velleïus Paterculus. L'ame des grands s'avilit, quand le peuple cesse d'élire les magistrats.

CAIUS, surnommé CALIGULA, 221

CALIGULA est d'abord chéri, quoiqu'indigne. Il fait quelques actions de bon prince. Mais il prodigue tout pour flatter le peuple. Il devient un monstre de tyrannie. Sa démence. Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone. Trait de cruauté. Expéditions militaires ridicules. Meurtre de Caligula. Observations sur les historiens de Caligula.

CLAUDE, 225

LES soldats proclament Claude, qui tremblait d'être tué. Claude incapable de régner. Sa bonté produit du bien au commencement. Étrennes abolies. Défense de faire héritier l'empereur. Il est bientôt l'esclave de Messaline et des affranchis. Comment Messaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu séduire. Conspiration découverte et punie au gré des affranchis. Narcisse dans le sénat. Mort d'Arria et de Pétus. Expédition dans la Grande-Bretagne. Narcisse insulté par les troupes. La Bretagne réduite en province, de même que la Mau-

ritanie. Claude fait des ordonnances ridicules , et quelques-unes de bonnes. Il règle le paiement des avocats. Si cette profession pouvait alors être gratuite. Les étrangers admis parmi les citoyens et dans le sénat. Si ce fut un bien ou un mal. Peu de romains parmi une infinité de citoyens. Messaline épouse Silius , sans que son mari le sache. Elle est mise à mort. Claude épouse sa nièce Agrippine , et le sénat approuve ce mariage. Ambition d'Agrippine ; comment elle procure l'empire à Néron. Sénèque et Burrhus à la cour. Domitia condamnée pour magie. L'empereur empoisonné par sa femme. Il avait livré les provinces aux financiers. Honneurs rendus à Pallas , vil affranchi. Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes. Rome avilie. Progrès de cet avilissement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

*DEPUIS l'avènement de Néron au trône ,
 jusqu'à la guerre de Bretagne , 237*

APOTHÉOSE ridicule de Claude. Sénèque y avait contribué , et s'en moque. Néron commence bien , parce que Sénèque et Burrhus gouvernent pour lui. Les commencemens du règne en imposaient. Néron corrompu veut se débarrasser de Britannicus. Il l'empoisonne , et maltraite Agrippine.

Ses courses nocturnes. Le gouvernement se soutient , mais ne peut se soutenir longtemps. Poppée inspire à Néron le parricide. Néron fait assassiner sa mère Agrippine. Artifice pour ce meurtre. Burrhus et Sénèque consultés. Ils calment les remords de l'empereur. Signes suspects de la colère céleste. Néron se livre à des amusemens ridicules. Jeux néroniens. Pantomimes. Goût dépravé des Romains.

CHAPITRE II.

GUERRE de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome , jusqu'à la première conspiration , 245

RÉVOLTE dans la Grande-Bretagne. Conquête de l'île de Mona. Suétonius défait la reine Boadicée. Rappel de ce général. Quatre cents esclaves punis de mort , parce qu'un d'eux a tué son maître. Combien la jurisprudence était barbare en ce point. Crime de lèse-majesté renouvelé. Mort de Burrhus , et retraite de Sénèque. Meurtre d'Octavie , et autres crimes de Néron. Débauches affreuses. Incendie de Rome. Nouveau palais de Néron. Projet de canal , ruineux et impossible. Les chrétiens accusés de l'incendie , et punis cruellement.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Néron , 252

CONSPIRATION de Pison et d'Epicharis. Courage de quelques-uns des conjurés. Sénèque forcé de s'ouvrir les veines. Il est un mauvais modèle. Mort de Lucain. Mort de Pétrone, de Soranus et de Traséa. Procès remarquable du dernier. Son stoïcisme. Tiridate à Rome courtise Néron et le méprise. Corbulon condamné, parce qu'il était un grand homme. Volcèse rejette une invitation de l'empereur. Voyage ridicule de Néron en Grèce. On le flatte basement à son retour. Révolte de Vindex et de Galba. Mort de Vindex, et modération de Virginius. Néron se livre à la peur. On le condamne à mort. Il se tue avec peine. En lui s'éteint la famille d'Auguste.

GALBA.—OTHON.—VITELLIUS , 260

GALBA, maître de l'empire, fait de grandes fautes. Il s'attire la haine des soldats. Il donne lieu aux plaintes du peuple. Injustices. Mauvaise économie. Galba adopte Pison, et lui donne de sages conseils. Othon forme le projet d'usurper l'empire. Les prétoriens le proclament. Fin de Galba et de Pison. Vitellius proclamé en Germanie. Ses vices. Ressources d'Othon. On ne connaissait plus la guerre à Rome; on s'y prépare mal. Bataille de Bédriac, décisive pour

Vitellius. Carnage dans les guerres civiles. Othon se tue après un règne de trois mois. Vitellius se rend odieux et méprisable. Qui était Vespasien, et comment il avait fait sa fortune. Oracles en sa faveur. Vespasien est fait empereur en Orient. Bataille et prise de Crémone. Stupidité de Vitellius dans le danger. Il fait un traité honteux pour vivre. Il se dépouille de toute marque de commandement. Le peuple s'y oppose. Terrible sédition. Primus, général de Vespasien, prend Rome. Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

GUERRE de Judée et prise de Jérusalem.

271

VESPASIEN reconnu. Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie. Explication de ce fait. Il gouverne en bon prince. Mais on lui reproche de l'avarice et des concussions. Emploi qu'il faisait de l'argent. Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie. Exil d'Helvidius Priscus. Révoltes des Bataves et des Gaulois, réprimées. Classicus. Civilis. Cerialis. Etat de la Judée. Révolutions dans ce pays. Préjugés et enthousiasme des Juifs. Siège de Jérusalem. Excès des Zélateurs. Observation sur Josèphe.

Mort de Vespasien. Plaisanterie sur l'apparition d'une comète. Dénombrement. Vieillards.

TITUS , 280

TITUS sacrifie les plaisirs au devoir. Sa bien-faisance. Économie généreuse. Il donna des fêtes , mais il soulagea le peuple. Il ne fit mourir aucun Romain. Sa mort. Terrible éruption du Vésuve. Pline le Naturaliste.

DOMITIEN , 283

DOMITIEN , insensé et méchant. Trait de sa méchanceté. Il excite et récompense les délateurs. Il bannit les philosophes , etc. Tout tremblait. Domitien assassiné. Agricola illustre sous ce règne. Son testament. Histoire d'Apollonius de Tyane. Ses conseils à Vespasien. Accusé à Rome. Sa mort. Absurdités de son histoire.

NERVA , 288

NERVA vertueux , mais faible. Les prétoriens abusent de sa faiblesse , et il adopte Trajan.

TRAJAN , 289

TRAJAN gouverne en chef de la république. Belle maxime. Délateurs réprimés. Économie et diminutions d'impôts. Pantomimes

chassés et rappelés. Titre de *Très-bon* , donné à Trajan. Les Daces , qui avaient soumis les Romains au tribut , sont subjugués. Pont du Danube. Colonne Trajane. Conquêtes inutiles de Trajan en Asie. Il meurt en Cilicie. Trajan fut-il persécuteur des chrétiens ? Lettre de Pline en leur faveur. Réponse de Trajan. Les Plines , Tacite , Juvénal , Plutarque.

ADRIEN ,

296

ADRIEN se fait proclamer par les soldats. Sa conduite équivoque. Il abandonne les conquêtes de Trajan , et préfère la tranquillité de l'état. Ses vertus apparentes. Il devient injuste. Retraite de Similis. Adrien fait de bonnes lois. Son édit perpétuel. Il veille à l'administration de la justice. Il maintient la discipline militaire. Il parcourt l'empire. Sa lettre sur les Egyptiens , les Juifs et les Chrétiens. Révolte des Juifs. Ils sont exterminés ou dispersés. Adrien adopte Antonin , et meurt. Jalousie d'Adrien pour les gens de lettres. Trait de Favorin. Florus , Suétone , Arrien , Epictète.

ANTONIN ,

303

VERTUS d'Antonin. Quelques traits qui peignent ses sentimens. Son bien est celui de l'état. Pensions supprimées. Lois remarquables. Mort de l'empereur.

MARC-AURÈLE ,

306

MARC-AURÈLE élu avec VÉRUS par le sénat. Le premier trop généreux à l'égard de l'autre. Excès de VÉRUS. Conduite admirable de Marc-Aurèle. Il n'outrait point la sagesse. Il marche avec VÉRUS contre les Germains. Mort de VÉRUS. Guerre de Pannonie. Légion *fulminante* ; miracle douteux. Paix accordée aux Germains. Révolte de Cassius. Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine , et pour Commode son fils. Mort de Marc-Aurèle. Le stoïcisme en vigueur. Les maximes de Marc-Aurèle. Imposteurs sous le manteau de philosophes. Pérégrin et Alexandre , dépeints par Lucien. Celse , Empiricus , Apulée , Gallien. Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

COMMODOE ,

317

COMMODOE révolte par ses vices et sa tyrannie. Conspiration de sa sœur. Conjuraison de Pérennis , déconverte par un philosophe cynique. Affranchi , vil et odieux ministre. Cruautés , débauches et bassesses de l'empereur. Le tyran assassiné par sa concubine. Avilissement des Romains.

PERTINAX.—DIDIUS.—JULIANUS. 322

PERTINAX élevé à l'empire par les soldats. Sagesse de son gouvernement. Les prétoriens l'assassinent. Ils mettent l'empire à

l'enchère. Trois empereurs à la fois , Didius , Niger et Septime Sévère. Sévère marche à Rome , et se délivre de Didius. Didius exécuté.

SEPTIME SÉVÈRE ,

327

SEPTIME SÉVÈRE , reçoit mal les sénateurs , et il casse les prétoriens. Il jure de ne point faire mourir de Sénateur , mais ne tient point parole. Niger vaincu et tué en Asie. Sévère se défait d'Albin qu'il avait créé César. Mort d'Albin. Sévère se livre à la cruauté , en flattant le peuple et les soldats. Plautien le gouverne , comme Séjan avait gouverné Tibère. Chûte et mort de ce favori. Caracalla et Géta , méchans fils de l'empereur. Il les conduit dans la Grande-Bretagne , où il a peu de succès. Il pardonne à Caracalla , qui a voulu l'assassiner. Mort de Sévère. Maxime qu'il donnait à ses deux fils. Tertullien , et autres auteurs. Décadence du goût.

CARACALLA et GÉTA. — MACRIN , 335

CARACALLA et Géta règnent ensemble , et se détestent. Le premier assassine son frère. Il commet d'horribles cruautés. Meurtre de Papinien. Il ne ménage que les soldats. Droit de cité accordé à tous les sujets. Massacre d'Alexandrie. Expéditions ridicules de Caracalla. Macrin le tue , et prend sa place. L'usurpateur , méprisable et odieux. Mæsa fait proclamer Héliogabale , son petit-fils.

HÉLIOGOBALE , 341

HÉLIOGOBALE est un monstre. Il assassine Gannys , son gouverneur. Il crée un sénat de femmes. Ses débauches. Ses superstitions. Il est assassiné.

ALEXANDRE-SÈVÈRE , 344

ALEXANDRE commence bien , malgré sa jeunesse. Ses vertus. Il donne trop de puissance au préfet du prétoire. Licence des prétoriens. Artaxerxès rétablit l'empire des Perses. Les Parthes disparaissent. Il revendique les provinces conquises par les Romains. Alexandre va l'attaquer , et rétablit la discipline. Contradictions des Historiens. Guerre de Germanie. Maximin , d'origine barbare , veut détrôner Alexandre , et le fait assassiner. Vénération d'Alexandre pour les grands hommes. Il ne voulait pas qu'on vendît les charges. Vendeurs de fumée. On tombe dans l'ignorance. Derniers jurisconsultes. Dion , Cassius et Xiphilin.

SUCCEPSEURS D'ALEXANDRE - SÈVÈRE ,
jusqu'à AURÉLIEN , 353

ÉTAT affreux de l'empire pendant cinquante ans. Tyrannie de Maximin , suivie de révoltes. Les deux Gordiens. Meurtre de Maximin. Maxime et Balbin tués aussi. Mysi-thée gouverne sagement sous Gordien III.

Sapor est repoussé ; Mysithée meurt. Philippe , préfet du prétoire , envahit l'empire. Dèce , empereur , Philippe tué. Prostitutions contre nature , défendues. Les Goths passent le Danube. Révolte contre Dèce. Guerres civiles. Irruption des barbares. Valérien , prisonnier de Sapor. Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien. Sous le règne de Gallien , son fils , tout est calamité et révoltes. Empereurs , proclamés en grand nombre. Postume , Odenat et Zénobie. Gallien assassiné. Il avait réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Claude règne avec gloire. Irruptions des Goths en Europe. Ils laissent les livres aux Athéniens. Claude les défait , et meurt.

AURÉLIEN ,

364

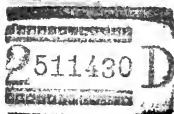
AURÉLIEN en guerre avec les barbares. Zénobie le brave , elle est vaincue et prisonnière. Mort de Longin. Tout l'empire soumis à Aurélien. Son triomphe. Il perd sa modestie. Largesses pour gagner le peuple. Il en résultait du mal. Bon gouvernement d'ailleurs. Orléans et Dijon. Ouvrages d'Aurélien. Il est assassiné.

TACITE. — PROBUS , etc. jusqu'à
·DIOCLÉTIEN ,

369

L'ARMÉE et le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur. Tacite règne en prince vertueux. Son respect pour l'historien Tacite , et pour les bons empereurs.

Il est assassiné. Probus lui succède , et mérite l'empire. Le sénat respecté. Les Germains chassés de la Gaule. Absurdité de Zosime. Probus périt dans une sédition. Vignes plantées. Audace des Francs. Carus règne peu de tems. Dioclétien parvient à l'empire.



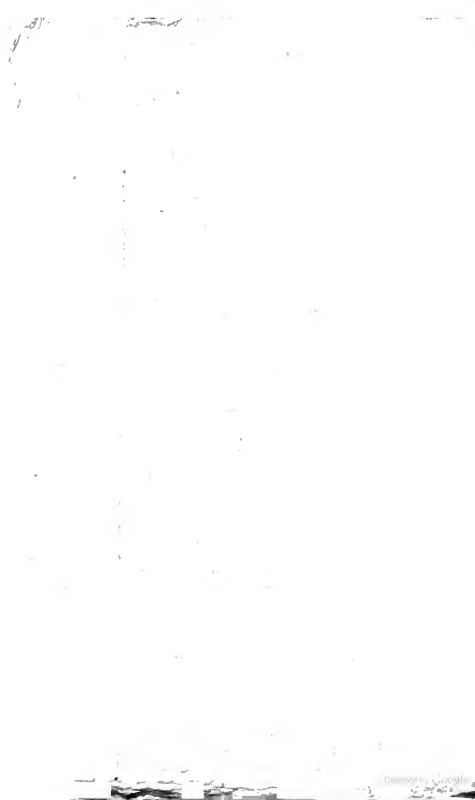
DIOCLÉTIEN

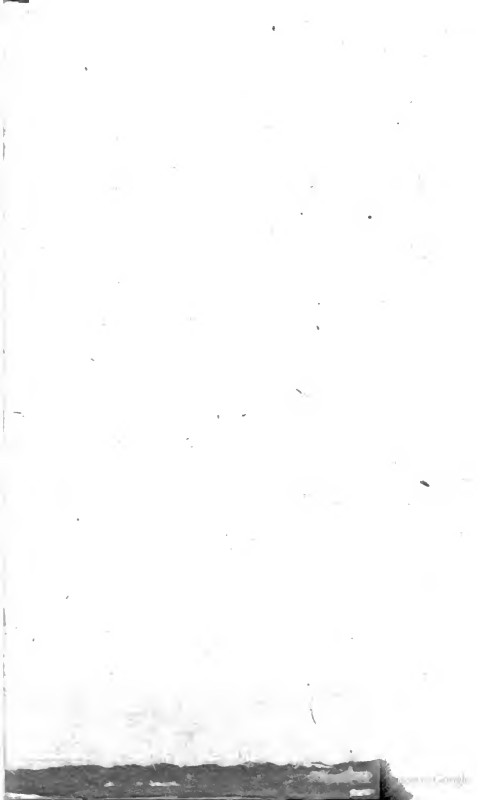
ET MAXIMIEN.

CONSTANCE-CHLORE et GALÉRIUS, 376

QUELLE idée on doit avoir de Dioclétien. Sa modération. Il s'associe Maximien. Il crée aussi deux césars, Constance-Chlore et Galérius. Inconvéniens de ce système de gouvernement. Impôts multipliés. Thermes et autres constructions de Dioclétien. Succès, malgré les abus. Euménios à Autun. Paix de quarante ans avec les Perses. Les chrétiens commençaient à se corrompre. Édit contre eux, déchiré par un zélateur. Rapport de Lactance sur la persécution. Elle fit beaucoup d'apostats. Dioclétien dégoûté de Rome. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien. Il vit heureux dans la solitude. Ses paroles sur les difficultés du gouvernement. Partage inégal entre Constance-Chlore et Galérius. Le premier gouverne en père des peuples. Il meurt à Yorck. Constantin, son fils, lui succède. Auteurs de l'histoire *Auguste*. Plotin et Porphyre. Nouveaux platoniciens.

*Fin de la Table des matières du troisième
Volume.*







B.N.C.F.

B.7.4.221.

CF002511430



DITTA
- *Vangelisti*

4. MAU 1977

